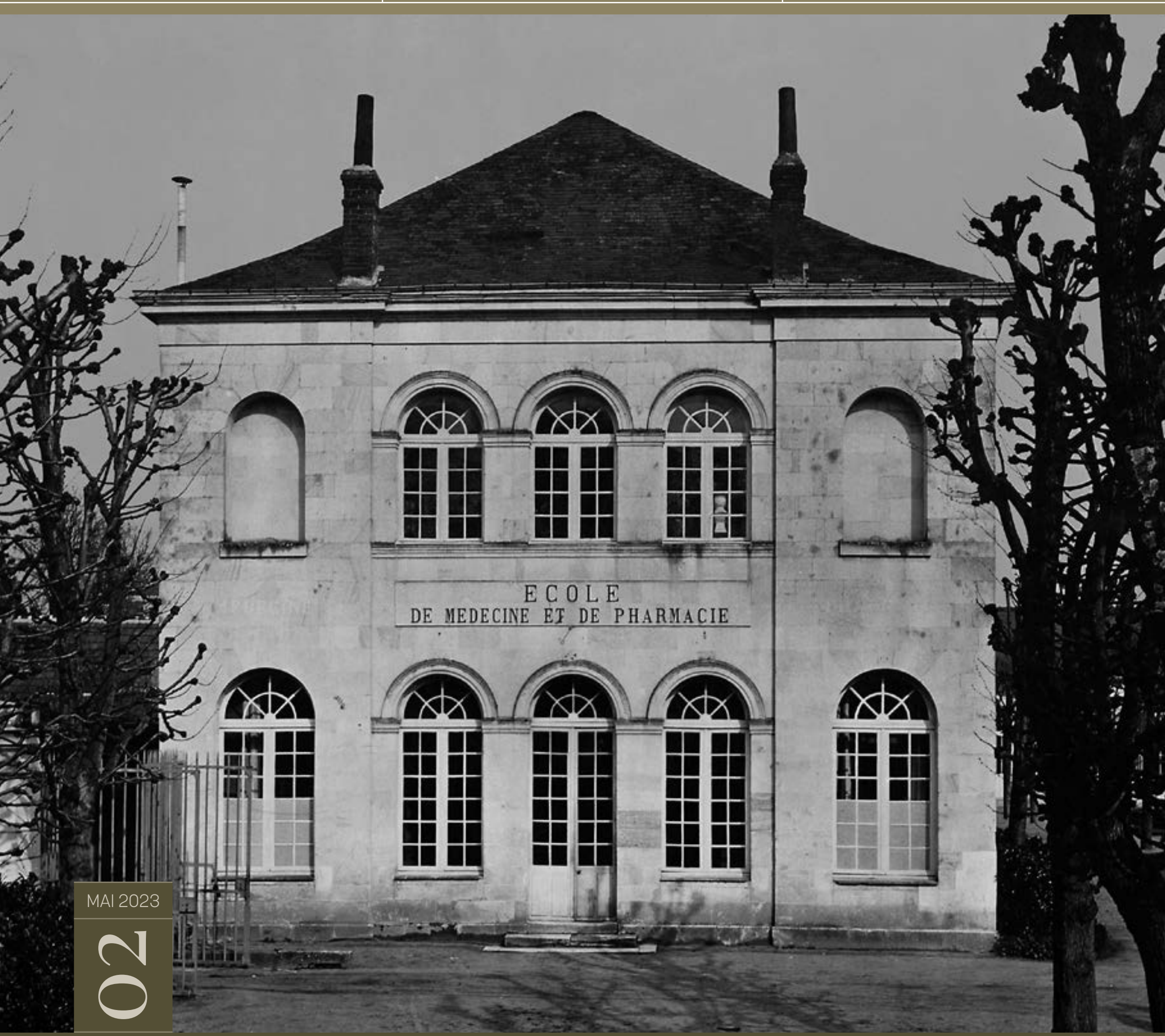
Revue semestrielle

LES CARNETS D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

RECHERCHE | PUBLICATIONS | MANIFESTATIONS



MAI 2023

02

ISSN 2352-6585

Faculté de médecine | Université de Tours

LES CARNETS D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Revue semestrielle publiée par la Faculté de médecine de l'Université de Tours

Directeur de la publication : **Patrice Diot,** Doyen de la Faculté de médecine de Tours.

Comité de rédaction
Rédactrice en chef : **Jacqueline Vons,** Centre d'études supérieures de la Renaissance de l'Université de Tours
Rédacteur en chef : **Stéphane Velut**, Faculté de médecine de Tours

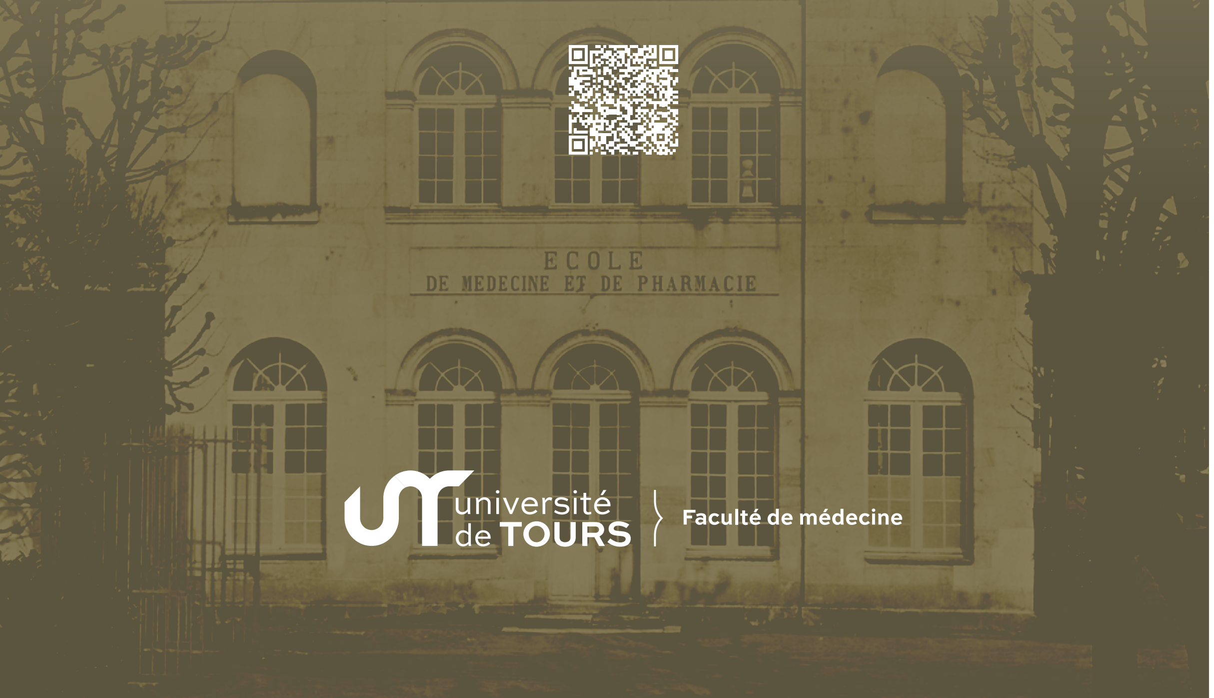
Correspondant(e)s associé(e)s à la rédaction : **Élise André**, médecin généraliste, Langeais **| Violaine Giacomotto-Charra,** directrice du Centre de recherches Montaigne, Université Bordeaux-Montaigne **| Claude Harel,** Faculté de médecine Paris Cité, directeur de la revue *Histoire de la médecine*

Conception graphique : **Alexandra Louault,** Université de Tours
Mise en ligne : **Annabelle Broussard,** Faculté de médecine de Tours

Comité de lecture : **Évelyne Berriot-Salvadore**, Université Paul Valéry, Montpellier **| Michel Caire**, Psychiatre des Hôpitaux de Paris honoraire, docteur en histoire **| Philippe Guillet**, médecin, doctorant en histoire (EPHE) **| Magdalena Kozluk**, Université de Lódz, Pologne **| Micheline Ruel-Kellermann**, Académie nationale de chirurgie dentaire, co-réalisatrice du Musée virtuel de l'art dentaire, BIU Santé Médecine, Paris **| Hervé Watier**, Faculté de médecine de Tours.

La revue est parrainée par :
Catherine Barthélémy, Faculté de médecine de Tours, Académie Nationale de Médecine,
Yvon Lebranchu, Faculté de médecine de Tours, Académie Nationale de Médecine,
Alain Cabanis, président honoraire de l'Académie Nationale de Médecine (F), Académie Royale de Médecine de Belgique.

lescarnets.medecine@univ-tours.fr



université de TOURS | Faculté de médecine

SOMMAIRE

4 ÉDITORIAL

RECHERCHE

5 REGARDS SUR ALFRED VELPEAU (1795-1867) ET SON TEMPS

6 Sur les pas d'Alfred-Armand Velpeau
Élise André et Jacqueline Vons

38 Velpeau et les sociétés médicales étrangères
Thomas de Dreuille

52 La fusion des hôpitaux de Tours en 1802 : le début d'une nouvelle ère
Valentin Maisons

66 Relations entre le Jardin botanique, l'Hospicegénéral et l'École de médecine et de pharmaciede Tours au XIXe siècle ; amour et désamour
Marc Rideau

MANIFESTATIONS

MUSÉE

85 Le musée virtuel de l'art dentaire ou MVAD
Micheline Ruel-Kellermann

EXPOSITIONS

101 Étudiants de l'École de médecine et de pharmacie de Tours déportés en 1942
Yves Abramovici

105 Léonard de Vinci et l'anatomie, la mécanique de la vie
Dominique Lenen

Éditorial

Ce numéro se présente comme un « Carnet tourangeau » d'histoire de la médecine, qui renouvelle l'approche d'un passé que l'on pense souvent immuable ou resté en marge du champ général des recherches sur la pensée et la pratique médicales. Les documents conservés localement ne manquent pas et la numérisation récente de documents d'archives (nationales, départementales, académiques, notariales) facilite indéniablement la constitution d'un maillage historique dégagé de la tradition des discours officiels et panégyriques divers.

La consultation de tels documents a été mise en œuvre pour l'ensemble des articles composant ce numéro, autour de la figure d'Alfred Velpeau (1795-1867), ce qui semblait à première vue une gageure, tant nous pensions tout connaître de sa vie, de son origine et de sa carrière. Mais les sources auxquelles nous avons eu accès permettent aujourd'hui de corriger des erreurs répétées et de replacer ces données individuelles dans le contexte des théories et des pratiques médicales de l'époque, en l'occurrence à Tours, la création de l'Hospice général (dit aussi Hôpital général) et celle du Jardin botanique, et, sur le plan international, l'expansion et le rôle des sociétés savantes médicales au XIX^e siècle.

Il y eut de belles surprises au cours de l'enquête : la re-découverte du buste en bronze de Velpeau signé François Sicard en fut une…. Mais ce sont les lettres envoyées par Velpeau à Pierre-Fidèle Bretonneau, son maître tourangeau, qui ont donné chair aux figures statufiées. Écrire une lettre c'est aussi mettre en forme des opinions, des émotions, des sentiments, tout ce qui fait partie de l'histoire de l'humanité. En ce sens, Velpeau nous est peut-être devenu plus proche que beaucoup de nos contemporains avec qui nous sommes cependant « connectés » par une correspondance électronique, monumentale mais labile.

Ce numéro se présente donc commet un lieu de rencontre entre chercheurs, médecins et étudiants, bibliothécaires et conservateurs, qui font vivre ce qui sera la mémoire du futur.

Pour la rédaction
Jacqueline Vons et Stéphane Velut

ALFRED VELPEAU (1795-1867)

ET LA MÉDECINE EN TOURAINE AU XIX^E SIÈCLE

Alfred Velpeau (1795-1867). BU médecine Tours (service iconographie, Daniel Bourry, Faculté de médecine Tours).

1

Sur les pas d'Alfred-Armand Velpeau

Élise André et Jacqueline Vons

> Le 9 juin 1864, le médecin Edmond-Désiré Couty de Lapommerais, accusé d'avoir empoisonné à la digitaline sa belle-mère et sa maîtresse fut guillotiné place de la Roquette à Paris. Le 23 août 1885, Le Figaro publiait une étrange nouvelle de Villiers de l'Isle Adam : peu de jours avant son exécution, le condamné aurait reçu dans sa cellule la visite d'Alfred Velpeau, qui lui proposa une expérimentation destinée à prouver -ou non- l'hypothèse d'une persistance de la sensibilité immédiatement après la mort : dans l'affirmative, la tête décapitée clignerait trois fois de l'œil droit. Velpeau promettait d'être au pied de l'échafaud[1].

Le choix des protagonistes n'était pas anodin. Villiers de l'Isle Adam (1838-1889), intéressé par les questions d'occultisme et de survivance de l'âme, mettait en scène un médecin empoisonneur, auteur controversé d'une discipline neuve promue dans son *Cours d'homoethérapie* publié en 1863, et dont la culpabilité avait été prouvée grâce aux recherches en toxicologie récentes de Zacharie Roussin (1827-1894) et d'Ambroise Tardieu (1818-1879) ; de l'autre un chirurgien des plus fameux de son époque, anatomiste, défenseur de la méthode anatomo-clinique, au faîte de sa carrière, premier professeur de clinique chirurgicale de Paris, élu président de l'Académie de médecine l'année précédente.
La brillante carrière parisienne du Docteur Alfred-Armand-Louis -Marie Velpeau (1595-1867) a été abondamment commentée dans des discours, thèses et articles à tendance hagiographique : lui-même n'est peut-être pas étranger à la création d'une légende privilégiant sa réussite, exceptionnelle pour un provincial pauvre issu d'un milieu rural et venu de « nulle part », et célébrant sa renommée internationale ; il est peint en majesté dans une leçon d'anatomie

1 Villiers de l'Isle Adam, *Le Figaro* 23 août 1883 : « Dans le secret de l'échafaud ». Sur Lapommerais (1830-1864), voir le dossier Nadar BNF, photo n° 20573. On pourra lire la fin de la nouvelle dans Villiers de L'Isle-Adam, *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibl. de la Pléiade II, 1986 ou en ligne, dans *Derniers contes*, Mercure, 1909 : https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Villiers_de_L'Isle-Adam_Derniers_Contes,_1909.djvu/240

ou dans son activité chirurgicale à La Charité ; enfin, il entre dans la légende aux côtés des saints ornant les vitraux de la petite église de Brèches, son village natal.

La consultation de documents inédits conservés à la bibliothèque de médecine Aron de la Faculté de médecine de Tours, le dépouillement d'archives départementales et municipales, la lecture de la correspondance échangée avec Pierre-Fidèle Bretonneau (1778-1862), nous permettent aujourd'hui de proposer une nouvelle approche de cet itinéraire individuel replacé dans le contexte des théories et des pratiques médicales de son époque, de corriger des erreurs répétitives, et de découvrir derrière une figure statufiée des émotions et des sentiments saisis au vif.

I. L'enfance et les études à Brèches et à Tours (1795-1820)

C'est à Brèches, village situé entre Château-La Vallière et Saint-Paterne-Racan, en Indre-et-Loire, que naquit le 18 mai 1795 à dix heures de l'après-midi, Marien Velpot (sic)[2], fils aîné de Marin Velpot, maréchal à Brèches, et d'Anne Millet « son (sic) légitime épouse demeurant en même domicile », comme le précise la déclaration établie par l'officier public le trente fleurial (sic) de l'an troisième de la République française (soit le 19 mai 1795) en la maison commune de Brèches, devant les témoins Marie Pillet et un certain François Millet, tisserand, tous deux habitant à Saint-Pierre-de-Chevillé, dans le département de la Sarthe[3].

2 Les autres enfants issus de ce mariage sont Rose Velpeau (Brèches, vers 1798 - Saint-Pierre de-Chevillé, 28 juillet 1860) ; Jacques Velpeau (Brèches, 10 janvier 1802- Saint-Pierre de-Chevillé, 11 avril 1874) ; Louise Velpeau (Saint-Pierre de-Chevillé, 31 janvier 1803- Brèches 29 août 1872) ; André Velpeau (Brèches 25 septembre 1805-Maisons-Alfort Paris, 25 octobre 1827). Voir Hervé Watier : https://gw.geneanet.org/hwatier

3 Ce témoin ne peut être François Millet le père d'Anne Millet porté décédé sur l'acte de mariage d'Anne et de Marien Velpeau de 1794.

Le mariage de Marin Velpeau père (né à Voutré, en Mayenne le 28 mai 1766-décédé à Vouvray-sur-Loir le 24 février 1826)[4] et d'Anne Millet (née à Nogent -sur-Loir le 7 août 1771-décédée à Brèches le 8 août 1824), cette dernière orpheline de père et de mère, avait été célébré le mardi 21 janvier 1794, en présence de cousins germains de l'épouse, dans la commune de Saint-Pierre-de-Chevillé, où tous deux étaient domiciliés[5].

C'est donc à Brèches, commune située à « six lieux de la ligne septentrionale de la Loire »[6], sur une voie de communication qui reliait Tours au Mans depuis l'époque romaine, que Marin Velpeau père s'établit en tant que maréchal- ferrant et artiste vétérinaire, ainsi qu'il le mentionne lui-même à plusieurs reprises. Sans doute par méconnaissance des *realia* -ou pour mettre en évidence le contraste entre l'humilité de la condition d'origine de Velpeau et sa réussite sociale- les discours et éloges consacrés au chirurgien considèrent d'emblée ce milieu d'artisans comme inculte et illettré[7]. C'est à la fois anachronique et faux. Le maréchal-ferrant exerçait une profession indispensable et reconnue depuis longtemps, pas seulement dans le monde rural pour les travaux des champs, mais le ferrage des chevaux était tout aussi nécessaire pour les déplacements des personnes et les transports de marchandises. L'artiste vétérinaire pouvait également soigner les chevaux en cas de maladies ou de blessures (saignées, bandages, cautérisations, emplâtres, petite chirurgie) et avait à sa disposition quelques ouvrages de référence, dont le plus répandu était *Le parfait Maréchal* (1664, plusieurs éd. successives) de Jacques de Solleysel (1617-1680). Le premier enseignement vétérinaire institutionnalisé avait été organisé par Claude Bourgelat (1712-1779) à l'École Royale de Lyon[8],

4 Archives de la Sarthe : Saint Pierre de Chevillé-1793-an VI-5Mi 344_6. M ; Vouvray-sur-Loir-1813 - 1834-5Mi 422_13.

5 Toutes les dates citées sont authentifiées par les registres d'état civil des différentes communes.

6 Annotation manuscrite de Velpeau dans *Le médecin des pauvres* (voir infra).

7 Voir par exemple la notice romancée en 2021 dans *La France savante*, CTHS (Comité des travaux historiques et scientifiques), école des Chartes. Outre une erreur sur la date de naissance (1796 pour 1795), on lit :« Son père était ouvrier maréchal, chargé de famille, et sans instruction. Le curé de Brèches fut frappé de bonne heure des dispositions de l'enfant, et s'appliqua à les cultiver. À cinq ans, le jeune Alfred servait la messe et apprenait à lire dans le rituel. Par malheur, le curé mourut, lui laissant pour tout héritage un abrégé de la Vie de Jésus-Christ. Tout en tirant le soufflet, il lut et relut le volume ; chercha à imiter les caractères d'imprimerie, et parvint à écrire la lettre moulée […] ». Fiche créée le 03/12/2017-Dernière mise à jour le 21/09/2021© copyright CTHS-La France savante.

8 Demars 2022.

étalé sur trois années, bientôt suivi par la formation de médecins vétérinaires à l'École d'Alfort (cinq ans d'étude). L'implantation dans les campagnes fut néanmoins lente et entrait en concurrence avec divers charlatans ou avec des maréchaux-ferrants et des maîtres de postes agréés par les préfets pour pratiquer l'art vétérinaire dans leur département : ces derniers portaient le titre d'artistes vétérinaires, ce qui les distinguait des vétérinaires formés à Alfort[9].

Les informations sur l'enfance de Velpeau sont maigres et souvent enjolivées par les biographes. Comme dans la plupart des villages, les curés enseignaient le latin en même temps que le rituel catholique et des instituteurs laïcs parfois itinérants se chargeaient de l'instruction élémentaire (lecture, écriture, quatre opérations, orthographe)[10]. Une forme d'empirisme médical fondé sur des « recettes de bonne renommée » (*bona fama*) existait, permettant de soigner de petits maux. Velpeau reconnaît avoir voulu se soigner d'un « ulcère sanieux » à la jambe droite au moyen des remèdes donnés dans *Le Chirurgien des pauvres*, un manuel de médecine populaire qu'il a emprunté en 1812 et dans lequel il a annoté une préparation à base d'hellébore noir pour purger l'humeur mélancolique au troisième degré (p. 19)[11]. Il est possible mais non prouvé que l'apprenti médecin ait voulu soigner une jeune fille atteinte de troubles mentaux avec ce remède traditionnel contre la folie, au risque de l'empoisonner, si le Dr Laurent Bodin (1762-1839)[12], alors maire de Saint Paterne, n'était intervenu. Ce dernier l'aurait recommandé à Monsieur Emmanuel Pierre Armand de La Rue du Can (1771-1829), baron de Champchevrier, propriétaire du château de Chérigny, maire de Chenu. Effectivement, Velpeau cite ce dernier avec reconnaissance

9 Meyer 2023. Cf. lettre d'Armand Trousseau (1801-1867) qui envisage en 1825 d'être « artiste vétérinaire » pour concourir au poste de professeur à Alfort, tout en préparant l'agrégation de médecine, dans *Bretonneau, Correspondance* II : 277 (lettre du 14 décembre 1825, de Charenton).

10 Grevet 2001.

11 [Dubé le Jeune] 1713 : *Le médecin des pauvres qui enseigne le moyen de guérir des maladies par des remèdes faciles à trouver dans la Païs, & preparer à peu de frais par toutes sortes de personnes. Septième édition, reveüe, corigée & augmentée de quelques Traitez, & particulierement du Quinquina, avec des remarques tres-necessaires pour en éviter l'abus*. Paris, Edme Couterot, 1713. Voir J. Vons, http://www.bvh.univ-tours.fr/Dionis/accueil.asp.

12 Laurent Bodin, né à Saint-Paterne en 1762, y exerça la médecine et en fut maire du 9 mai 1807 à juin 1815 (https://www.annuaire-mairie.fr/ancien-maire-saint-paterne-racan.html.). Il est l'auteur d'un manuel de vulgarisation médicale, *Le médecin des goutteux* en 1799, inventeur de pilules toniques et stomachiques qui portent son nom, auteur de plusieurs traités médicaux (choléra…) publiés chez Mame à Tours. Mort en 1839. Voir H. Watier, https://gw.geneanet.org/hwatier_w?lang=fr&i=41469&type=tree

dans la thèse de doctorat qu'il soutient en 1823[13].

Le nom de Velpeau père et sa qualité d'artiste vétérinaire sont également portés en 1812 sur les plats d'un petit manuel de thérapie domestique, *Les remèdes charitables de madame Fouquet pour guérir à peu de frais toute sorte de Maux Externes, invéterez et qui ont passé jusqu'à present pour incurables. Augmentés en cette édition d'un grand nombre d'autres Remèdes faciles et aussi experimentés, trouvés depuis peu dans les Mémoires de cette même pieuse Dame*[14]. Quelques autres livres ayant appartenu à Marien Velpeau père et portant la mention « artiste vétérinaire », accompagnent les études de celui qui signe pour la première fois « Armand Velpeau, étudiant en médecine », en date du 15 juin 1813. Une nouvelle édition de *La médecine et la Chirurgie des pauvres*, parue en 1804, porte une mention manuscrite, de la même main, mais postdatée : « Armand Velpeau, étudiant en médecine, à La Flèche, 10 mai 1814, à Tours 1816. ». Une mention identique figure dans un ouvrage en cinq volumes d'Elie Col de Vilars, *Cours de chirurgie dicté aux écoles de médecine de Paris*, publié à Paris en 1764. Passées inaperçues jusqu'à présent, ces références à La Flèche, dans le département de la Sarthe d'où était originaire la famille maternelle de Velpeau, et où existait un établissement de santé, pourraient s'appliquer à une préparation à l'officiat de santé[15].

Le 31 mai 1816, Marien Velpeau père adresse une demande écrite à la direction de l'Hôpital général de Tours pour que son fils pût y être inscrit comme élève externe. Un enseignement médical avait été organisé à l'Hôtel-Dieu puis à l'Hospice général par le Collège de chirurgie de Tours créé en 1766, puis la Convention avait supprimé les facultés et collèges et proclamé la liberté des professions. Des abus en avaient résulté et l'exercice de la médecine et de la pharmacie fut réglementé par la loi du 19 ventôse an XI (10 mars 1803). Le préfet de Tours, le général Pommereul (1745-1823), décida la fusion des différents établissements hospitaliers de la ville[16] et mit en place une formation d'officiers de santé et de sages-femmes au nouvel Hôpital général de Tours, dirigé par une commission administrative présidée par le maire de Tours. Les cours théoriques d'accouchement étaient assurés par le Dr Félix Herpin (1772-1852), ceux de médecine par Vincent-Olivier Gouraud (1773-1848), ancien chirurgien des armées, reçu docteur en médecine de l'École de Paris en 1803, et occupant le poste de chirurgien- chef de l'Hôpital général de Tours depuis le 24 décembre 1804.

Par une décision ministérielle du 14 janvier 1815[17], Pierre-Fidèle Bretonneau fut nommé médecin-chef des hospices réunis de la ville de Tours conjointement avec Jean-Baptiste Duchêne-Duperron (1749-1825). Il prit ses fonctions le 17 mars[18]. Les cours étaient suivis par des élèves externes et internes[19]. Les premiers payaient une pension relativement peu élevée (150 frs) mais n'avaient pas le droit d'intervenir à l'hôpital en dehors des heures de cours et de clinique ; les internes, au nombre de huit, admis après concours, bénéficiaient gratuitement des enseignements théoriques et pratiques, étaient logés et nourris en versant une pension de 400 francs. Des « premiers élèves » étaient nommés pour encadrer les externes et maintenir la discipline ; ils recevaient un traitement. Velpeau fut accepté comme élève externe en chirurgie. Le 27 mars 1818, il mentionnait sa qualité d'*officier de santé de l'hospice de Tours*

13 Voir Inventaire général du patrimoine culturel de la Région Pays de la Loire : Emmanuel Pierre Armand de La Rue du Can (1771-1829), marié à madame de Cerbon, maire de Chenu : https://gertrude.paysdelaloire.fr (dossier IA72000530). Velpeau lui dédie sa thèse de doctorat en 1823, en témoignage de reconnaissance pour son soutien, voir *infra*.

14 Fouquet 1696. À la fin du tome II, une succession de mentions nominatives manuscrites attestent de la circulation du livre : « *j'appartiens à Jacques Cormery a …* », puis « *ce n'est pas vrai, tu es à Velpeau père, artiste vétérinaire, 1812* ». Enfin : « *et oui, mais maintenant, tu es à Armand Velpeau fils aîné, étudiant en médecine, communié le 15 juin 1813* ». Exemplaire conservé à La BU médecine de Tours.

15 La loi du 19 ventôse an XI (10 mars 1803) distinguait les médecins et chirurgiens diplômés de la Faculté et les officiers de santé, de «second ordre». Ce dernier grade était ouvert à des praticiens qui ne possédaient pas le baccalauréat mais qui avaient fait valider leur pratique par un jury départemental. Cette formation avait lieu en 3 ans. L'Hôpital de Tours avait la reçu la capacité de faire des cours, mais n'acquit le statut d'école secondaire qu'en 1841.

16 Voir article de Valentin Maisons dans ce numéro ; l'Introduction à *Bretonneau, Correspondance d'un médecin*, par Marie Boissière, tome 1, Tours, PUFR, 2015, p. 146 sq. et dossier : *Organisation de la médecine et du corps médical en Touraine au XIX*e *et début du XX*e *siècle*. francearchives.gouv.fr https://archives.touraine.fr/ark:/37621/8r3szxmp2d5w cote FRAD037/5M.

17 *Bretonneau, Correspondance* I : 399-401 : transcription partielle de l'arrêté pris par le ministre de l'intérieur (M. de Montesquiou) dans une lettre datée du 6 février 1815. Le traitement annuel pour chacun d'eux était fixé à la somme de neuf cents francs, Bretonneau se chargeait du service d'hiver du premier novembre à la fin du mois d'avril.

18 Gouraud refusa de partager le poste de chirurgien-chef en alternance avec Mognot, voir *Bretonneau, Correspondance* I : 421 et notes 1 et 2 (lettre à Duméril, 14 septembre 1816) ; http://www.applis.univ-tours.fr/scd/Medecine/GazetteMedicaleDuCentre/BIUS_GMC_110405_1922_01/BIUS_GMC_110405_1922_01.pdf, p. 25-26.

19 *Bretonneau, Correspondance* I :148 n. 139.

sur un exemplaire du *Traité de la téorique (sic) et de la curation des ulcères* de Benjamin Bell (1749-1806)[20]. Le 28 mai 1819 il fut nommé premier élève avec un traitement de deux cents francs[21].
Ce furent quelques années formatrices, avec des observations *post mortem* à l'hôpital, ou des autopsies de cadavres nuitamment déterrés dans des expéditions nocturnes, vraies ou enjolivées, que Velpeau se plaît à remémorer[22], parce qu'elles fondent la « science d'expérience », la primauté de l'observation sur la systématisation, distinguant déjà entre l'opinion et le fait, selon la formule fameuse que Bretonneau emprunta à James Carrick Moore (1763-1834)[23].

II. Un Tourangeau à Paris

La correspondance avec Bretonneau

Comme Étienne-Jean Georget (1795-1828), originaire de Vernou, ou d'autres étudiants tourangeaux, la poursuite des études à la Faculté de médecine de Paris (plus accessible que les deux autres villes possédant des facultés, Montpellier et Strasbourg) était indispensable pour obtenir un doctorat. Velpeau quitte Tours en 1820 et commence alors une correspondance soutenue avec Bretonneau : les lettres racontent ses débuts en médecine, son ambition, ses peurs, ses joies ; Bretonneau encourage celui qu'il appelle affectueusement, son « fils aîné »[24], qui se déclare facilement intimidé et qui s'exprime difficilement, selon ses propres termes, qui affronte seul la capitale et le mépris d'universitaires envers de simples officiers de santé[25], dans des conditions de vie difficiles pour ses maigres ressources. Les lettres traduisent aussi la vie quotidienne d'un étudiant pauvre à Paris, se nourrissant de peu, se logeant petitement[26], courant d'un hôpital à l'autre, de l'Hôtel-Dieu au Val de Grâce et à la Charité, assistant aux conférences de l'École pratique et aux autopsies dans l'amphithéâtre, à la recherche assidue de nouvelles protections pour pouvoir entrer dans un service. Bretonneau l'avait recommandé à d'anciens condisciples de l'École de santé de Paris avec qui il était resté en relations. La première lettre de Velpeau après son arrivée à Paris, datée du 17 avril 1820, mentionne les visites qu'il a rendues à André-Marie Duméril (1774-1860), alors professeur de médecine interne à la Faculté de médecine de Paris, et à Louis Benoît Guersant (1777-1848), médecin à l'Hôpital des enfants malades, tous deux correspondants réguliers de Bretonneau. Les lettres suivantes disent sa déception devant l'état de l'enseignement médical et de la pratique hospitalière parisienne. Les mots sont durs pour décrire l'autoritarisme de Dupuytren (1777-1835) qui règne sur le service de chirurgie à l'Hôtel-Dieu, la dictature de Broussais (1772-1838) sur la médecine, qui explique toutes les maladies par l'inflammation des tissus, les traite par saignées et sangsues, et ne comprend rien aux infections purulentes ni à la contagiosité[27].
Une très longue lettre adressée aux étudiants en médecine et pharmacie de Tours, peu de temps après son arrivée, traduit dans le même temps son désarroi et son envie d'entrer dans le cénacle :

> [...] il est fort difficile, dans la capitale, d'apprendre autre chose que des théories, à moins d'être interne quelque part. Ô alors, les avantages sont immenses : les internes de première classe sont logés, nourris et ils ont 600 francs de pension. Ils sont obligés de diriger le service médico-chirurgical pendant l'intervalle des visites. Ils coupent, tranchent, réduisent [...]. Vous voyez que ceux-là ont bien des moyens de s'instruire, tandis que ceux qui ne sont attachés à aucun service ne peuvent entrer qu'à l'heure des visites, ils n'ont pas le droit d'interroger un malade, le plus souvent même ils ne peuvent pas le voir à cause de la foule qui se précipite toujours autour des lits[28].

20 Benjamin Bell (1749-1806), chirurgien écossais, membre du Collège royal de Chirurgie d'Edimbourg, auteur du *Traité de la téorique et de la curation des ulcères : suivi d'une dissertation sur les tumeurs blanches des articulations, et précédé d'un essai sur le traitement chirurgical de l'inflammation et de ses suites*, 3e éd., traduit de l'anglais par M. Adet et Lanigan, médecins de la faculté de Paris, publié à Paris, chez Cucet libraire 1789.

21 *Bretonneau, Correspondance* I, Introduction : 150.

22 Velpeau 1862 : 6.

23 *Bretonneau. Correspondance* II : 433 (lettre de Velpeau du 28 février 1827) :« Vous oubliez, mon cher Maître, que peu d'hommes sont capables de distinguer entre l'opinion et le fait » (*Few men, even those of considerable capacity, distinguish accurately between opinion and fact*), et ibid. note 12 (rappel de la citation mise en exergue au début du mémoire sur la *Dipthérite*) ; cf. Vons 2018 : 267-276.

24 Bretonneau l'appelle aussi : « le saint Jean de mes disciples », *Bretonneau, Correspondance* II : 127 (lettre de juin 1821).

25 *Bretonneau, Correspondance* II : 60 : « j'ai vu le peu de cas que l'on fait des officiers de santé et l'avilissement auquel ils sont voués pour l'avenir », écrit Velpeau qui, trop âgé pour concourir à l'internat, accepte une place de chirurgien remplaçant, logé et nourri à l'hôpital Saint-Louis (lettre de Velpeau à Bretonneau du 14 août 1820).

26 Successivement l'hôtel de l'Abeille rue du Foin, puis au 58 rue Saint Jacques, selon les adresses portées au dos des lettres conservées.

27 *Bretonneau, Correspondance* II : 20 (lettre du 17 avril 1820) : « Les malades sont traités à la diable, les observations rédigées comme on veut et non comme elles sont ».

28 *Bretonneau, Correspondance* II : 219 (lettre de Trousseau, du 1er septembre 1825 : « En vérité, je crois impossible d'étudier utilement à Paris si l'on n'a pas encore étudié ailleurs »).

En juillet 1820, il publie son premier article, « Mémoire sur l'emploi des sangsues à la face interne des paupières contre les ophtalmies aiguës » dans le *Nouveau Journal de médecine, chirurgie et pharmacie de Paris*[29]. Le 1er janvier 1821, il devient étudiant prosecteur de Jules Cloquet (1790-1883)[30] et il est logé et nourri à l'hôpital Saint-Louis. Il donne des cours privés (embryologie, obstétrique, pathologie externe) à des élèves de l'École pratique, étudie la physique et la chimie, continue à écrire ses observations sur les enfants malades -ou morts- du croup, fait la promotion des ampoules à vaccin de Bretonneau, critique le mode de vaccination à Paris, lit les auteurs (Racine, Corneille, Voltaire) et se prépare au baccalauréat, sésame indispensable pour la poursuite des études.

29 *Nouveau journal*... n°8, juillet 1820 : 177-179.

30 Notice biographique dans *Bretonneau, Correspondance* II : 717.

Université de France.

Conseil royal de l'Instruction publique.

DIPLÔME DE BACHELIER ÈS-LETTRES.

AU NOM DU ROI.

NOUS, JACQUES CORBIÈRE, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT, Président du Conseil royal de l'Instruction publique,

VU le Certificat d'aptitude au grade de *Bachelier ès-Lettres*, accordé le 21 Mai 1821, par le Doyen et les Professeurs de la Faculté des *Lettres*, Académie de Paris, au sieur Velpeau, né à ..., département d'Indre et Loire, le ...;

VU l'approbation donnée à ce Certificat par le ... Recteur de ladite Académie;

Ratifiant le susdit Certificat;

DONNONS, par ces présentes, audit sieur Velpeau, le Diplôme de *Bachelier ès-Lettres*, pour en jouir avec les droits et prérogatives qui y sont attachés par les lois et réglemens, tant dans l'ordre civil que dans l'ordre des fonctions de l'Université.

Fait au chef-lieu et sous le sceau de l'Université, à Paris, le ... 1821.

LE CONSEILLER AU CONSEIL ROYAL, exerçant les fonctions de Chancelier

Ministre Secrétaire d'État, Président du Conseil royal de l'Instruction publique,

PAR SON EXCELLENCE,

Le Conseiller Secrétaire général,

DÉLIVRÉ par Nous, ...

Diplôme de bachelier ès lettres (BU Médecine Tours)

Le 21 mai 1821, il reçoit son diplôme de bachelier ès lettres ; la même année, il se présente à plusieurs concours :

> La crainte et l'espérance, le besoin et l'ambition la plus ardente que j'aie jamais ressentie, enfin toutes les passions que suscite une forte envie de parvenir, se disputent en ce moment le domaine de mon âme. J'oublierai Morphée. *Labor improbus omnia vincit*. Mais ce n'est pas assez, il faut employer l'intrigue et les faveurs. *Occasio praeceps*. Je ne dois en négliger aucune [...]. Hélas ! que j'ai peur[31].

En décembre 1821, il est reçu au concours d'aide d'anatomie de la Faculté de médecine de Paris- et entreprend des démarches en vue du doctorat. C'est le début d'une longue période ponctuée par les concours, les sollicitations et les demandes de soutien, la rencontre avec la brigue et les jalousies... Il donne des cours, possède une clientèle privée, assure son service quotidien à l'hôpital, écrit ses observations, lit ses premiers mémoires à l'Académie.

◊ *La secte des Tourangeaux à Paris*

La correspondance fait aussi état de la réception des idées de Bretonneau dans les milieux académiques. Bretonneau publiait peu, corrigeait beaucoup, se montrait lent à remettre son manuscrit. Les retards accumulés pour la livraison de la *Diphtérite* irritaient Velpeau autant que le camarade Omar, surnom que Velpeau donnait à Trousseau depuis son arrivée à Paris en 1825, tous deux craignant - à juste titre- de voir des lambeaux du traité divulgués par d'autres avant la parution du traité même. Ils prennent en mains le choix de l'imprimeur, la relecture des épreuves et jusqu'à la diffusion :

> Il est entendu que les Tourangeaux formeront secte à Paris, vous serez le général, Trousseau, le plus enthousiaste et le plus audacieux, sera mis en avant toutes les fois qu'il faudra tomber sur quelqu'un, et Georget est là pour recevoir dans ses *Archives* les travaux ou les éloges de l'école Bretonnienne. Déjà la *Diphtérite* est lancée, nous la défendrons contre quiconque osera l'attaquer[32].

31 *Bretonneau, Correspondance* II : 131-132 (Morphée est souligné dans l'original).

32 *Bretonneau, Correspondance* II : 309 : lettre de Velpeau à Bretonneau, datée du 29 janvier 1826 ; Vons 2018.

Les *Archives générales de médecine*, dont Étienne Georget est rédacteur en chef, sont effectivement l'organe de presse où Velpeau comme Trousseau multiplient les mémoires et articles consacrés aux découvertes de Bretonneau et à leurs propres observations.

Deux maladies préoccupent essentiellement l'école de Tours : le croup (ou « diphtérite ») et la fièvre typhoïde (ou « dothinentérie »), dont on constate les ravages chez les enfants. Pour confirmer ses hypothèses sur le développement et l'évolution de ces maladies, Bretonneau exige de ses anciens élèves des comptes rendus, des observations au jour le jour, des examens fondés sur des cas cliniques, des coupes macroscopiques faites en laboratoire. Malgré la difficulté à cette époque à reproduire ces dernières par la lithographie, ce procédé était le seul permettant d'illustrer l'interprétation anatomo-clinique de Tours et de combattre avec des images probantes la doctrine physiologique officielle professée par Broussais considérant toutes les fièvres comme des manifestations de gastro-entérite.
Parmi les traitements préconisés pour dissoudre les fausses membranes (acide chlorhydrique, nitrate d'argent, alun, composés mercuriels) ou pour les expulser (vésicatoires et vomitifs), figurait une intervention chirurgicale, la trachéotomie, que Bretonneau avait pratiquée avec succès sur une fillette âgée de quatre ans, Élisabeth de Puységur[33]. Dès son arrivée dans la capitale, Velpeau fut chargé de trouver des antécédents de cette pratique chirurgicale chez les auteurs anciens, Arétée et Hippocrate en particulier, qui apporteraient une caution historique aux observations nouvelles, ceci à travers le traité de Marco Aurelio Severino (1580-1656), dont il recopie dans ses lettres de longs extraits en latin et en grec à l'intention de Bretonneau[34]- ce qui suffirait à montrer à ceux qui en douteraient qu'il connaissait assez de latin pour comprendre des textes médicaux anciens[35].

33 La trachéotomie avait déjà été mentionnée pour éviter l'asphyxie du malade par Marco Aurelio Severino et par Lorenz Heister. Voir Catherine Lalé, Bretonneau et la diphtérie, thèse pour le doctorat en médecine, Université de Limoges, 1990 ; *Bretonneau, Correspondance* III : 133 (lettre de Trousseau, 1843).

34 *Bretonneau, Correspondance* II : 30 à 42, lettre écrite du 29 au 31 mai 1820, avec des d'extraits du traité *Paedanchone affectu pestilente ac pueros præfocante* (p. 6 à 8) dans Severino 1653.

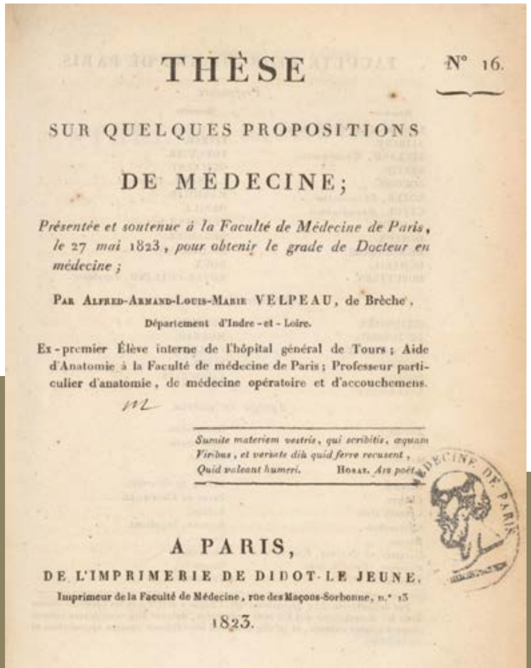
35 *Bretonneau, Correspondance* II : 163 (lettre du 24 juillet 1823). Voir aussi ses versions latines recopiées dans les cahiers manuscrits conservés à la BU de médecine de Tours.

◊ *Une carrière universitaire et hospitalière*

Le 27 mai 1823, il soutient sa thèse de doctorat en médecine (régulièrement citée sous un titre erroné, qui est en fait un résumé du contenu[36]) devant un jury présidé par Laënnec. Ce petit ouvrage signé pour la première fois *Alfred-Armand-Louis-Marie Velpeau, de Brèche, département d'Indre-et-Loire, et intitulé Thèse sur quelques propositions de médecine*, est dédié simultanément à Anthelme Richerand, « chevalier » et à Emmanuel Pierre Armand de La Rue du Can :

> *Illustrissimo celeberrimo equiti Anthelmo Richerand. Gratus. Auctor.*
> *Nec non domino De Larue Ducan, quod eo tanquam numine propitio in studiis usus fuerim. D<edicat> et V<ovet>. Gratus. Velpeau*
>
> [L'auteur reconnaissant dédie et adresse cet ouvrage à Anthelme Richerand, très illustre et très célèbre chevalier ; je remercie aussi le seigneur Ducan Delarue pour avoir bénéficié de son soutien bienveillant. Velpeau]

36 Titre le plus fréquemment cité : *Remarques sur les fièvres intermittentes, la teigne, les inflammations, les altérations du sang, la compression*. L'ouvrage est publié en 1823 à Paris chez Didot le Jeune.


THÈSE N° 16.

SUR QUELQUES PROPOSITIONS

DE MÉDECINE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 27 mai 1823, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR ALFRED-ARMAND-LOUIS-MARIE VELPEAU, de Brèche, Département d'Indre-et-Loire.

Ex-premier Élève interne de l'hôpital général de Tours ; Aide d'Anatomie à la Faculté de médecine de Paris ; Professeur particulier d'anatomie, de médecine opératoire et d'accouchemens.

Sumite materiem vestris, qui scribitis, æquam Viribus, et versate diù quid ferre recusent, Quid valeant humeri. HORAT. *Ars poét.*

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT-LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13
1823.

Thèse de doctorat (BIU médecine, pôle médecine, Université Paris cité)

Le premier dédicataire est Anthelme Richerand (1779-1840), chirurgien, professeur d'anatomie et de physiologie à la Faculté de médecine de Paris, fait chevalier de la Légion d'honneur en août 1814, membre de l'Académie nationale de médecine depuis 1820, très critique envers certains de ses contemporains (parmi lesquels Dupuytren et Bichat). Le second fut le protecteur de Velpeau à Brèches. Ce double hommage envers un chirurgien malaimé, et envers son bienfaiteur de Brèches, inconnu d'un jury médical parisien, montre sa reconnaissance et sa fidélité intellectuelle, en dépit de l'esprit ambitieux qu'on prête trop souvent à Velpeau. Le texte publié est précédé d'une préface assez inhabituelle dans ce genre de travaux : modestie, refus d'attaquer des personnes, mais jugements abrupts sur la doctrine médicale professée par M. Broussais et acceptée par ses collègues, avant de conclure par un éloge de la modestie et du savoir de celui qui fut son maître à Tours.

Société Médicale du Département d'Indre et Loire,

LÉGALEMENT INSTITUÉE LE 19 JANVIER 1801.

Lex nostra publica salus.

DIPLÔME.

La Société Médicale du Département d'Indre et Loire, séant à Tours, procédant d'après ses Réglemens, a, dans sa Séance du 1er Juin, 1825, admis au nombre de ses Membres Correspondans, M.r Velpeau, Docteur en médecine, Professeur agrégé de la faculté de Paris, &c.

A Tours, le Vingt Juin, Dix-huit-cent-Vingt-cinq.

LES MEMBRES COMPOSANT LE BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ;

Président. Vice-Président.

Secrétaire-Général. Secrétaire-Adjoint.

Bibliothécaire-Archiviste.

Diplôme de Membre Correspondant.

Diplôme de la Société médicale d'Indre-et-Loire décerné à Velpeau le 1er juin 1825.

Il écrit immédiatement à Bretonneau : « Avec mon bonnet, ma robe et le *dignus* est *intrare*, je vous salue mon cher Maître : je suis Docteur »[37], avant d'annoncer son intention de concourir pour l'agrégation de médecine, créée par ordonnance du 2 février 1823, avec douze postes offerts, et de solliciter l'intervention de son maître auprès des examinateurs. Mais le concours s'annonce difficile, les autres concurrents sérieux, les craintes d'échec paralysantes :

> Comment faire donc, car si je ne suis pas admis, toutes mes espérances sont perdues. Plus de cours particuliers, plus de dissections et partant tous les moyens de parvenir me sont enlevés[38].

Le 15 novembre, cinq jours avant le concours, il écrit : « Je n'ai jamais eu si peur, je n'aurai rien, bien sûr, j'ai des pressentiments qui m'accablent »[39] avant de détailler l'horaire et le contenu des épreuves à subir et d'écrire avec cette malice respectueuse qui le caractérise :

> Autrefois, vous disiez que l'homme peut tout ce qu'il veut. Eh bien ! Moi je veux une place d'agrégé, et je la veux absolument. Nous verrons si votre maxime est juste ; prenez garde, je vous en rends responsable[40].

Il réussit les épreuves de l'agrégation et en mars 1824, soutient publiquement sa thèse d'agrégation, écrite en latin, comme le voulait l'usage[41]. Au cours des années suivantes, il se présente à plusieurs chaires, sans les obtenir. En 1830, la chaire de pathologie générale est accordée à Jules Cloquet ; en 1831, il échoue à la chaire de physiologie puis de pathologie externe ; en juillet 1834, nouvel échec à la chaire de clinique d'accouchement, mais le même mois, il est enfin nommé sur une des chaires de clinique chirurgicale et écrit immédiatement à Bretonneau :

37 *Bretonneau, Correspondance* II :158-160 : lettre datée de mai 1823.
38 *Bretonneau, Correspondance* II : 161-164 : lettre du 24 juillet 1823.
39 *Bretonneau, Correspondance* II : 168-169 : lettre du 15 novembre 1823.
40 *Bretonneau, Correspondance* II : 170-173 : lettre du 28 novembre 1823.
41 *An tuberculorum crudorum in pulmonibus, certa diagnosis, possibilis curatio?* Il conclut par l'affirmative. La thèse, dédiée à Bretonneau, fut éditée chez Didot le Jeune, 1824, 40 pages.

> Je suis nommé, mon cher Maître, ma joie ne peut se peindre. Mon cœur n'a jamais rien éprouvé de semblable, toutes mes idées se confondent, tout est bouleversé dans mon âme. Je ne puis vous dire que ce mot. Demain, le calme me permettra de vous écrire en détail. Adieu, je vous embrasse mille fois[42].

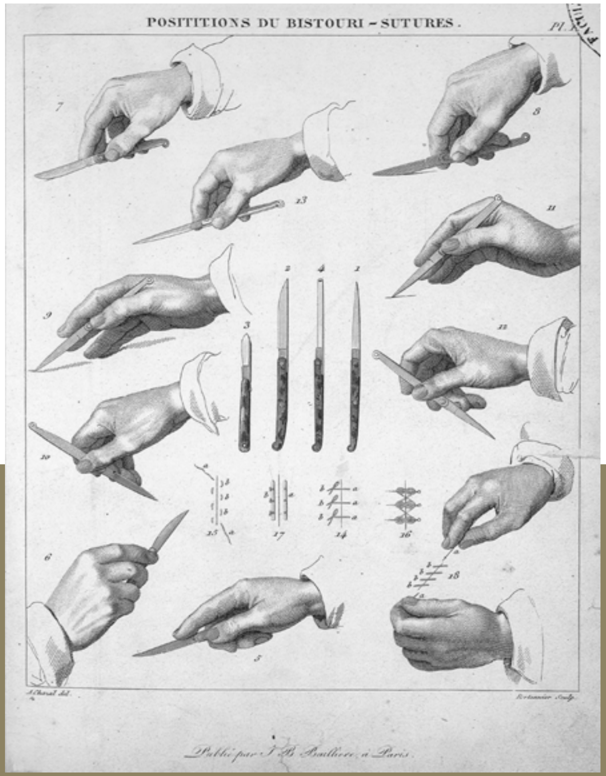
Il mène de front une carrière hospitalière. En octobre 1823, il informe Bretonneau qu'il a été nommé chef de clinique à l'hôpital de la Faculté, soit second chirurgien, une place peu lucrative (500 frs et le logement) mais qu'il juge honorifique et qui flatte ses goûts[43]. En 1824, il se présente au concours pour la place de prosecteur laissée vacante par Cloquet. Il développe sa clientèle privée, lit et publie des articles sur l'obstétrique et l'embryologie, l'ophtalmologie, les altérations du sang, édite le *Traité d'anatomie chirurgicale ou anatomie des régions*[44].

En mai 1828, nouveau concours. Velpeau est nommé chirurgien des hôpitaux et écrit :

42 *Bretonneau, Correspondance* II : 631 : lettre d'août 1834. Bretonneau lui répond en termes chaleureux : « Ma femme [...] n'a pas été moins heureuse que moi en voyant qu'enfin on vous avait rendu justice » (lettre du 7 septembre 1834), *ibid*. II : 633.

43 *Bretonneau, Correspondance* II : 165-167 : lettre du 23 octobre 1823.

44 Voir les 333 titres relevés dans la bibliographie de Velpeau recensée par Lizak 1972 : 110-135.



Position du bistouri.
Planche.
Nouveaux éléments de médecine opératoire I,
Paris, J.-B. Baillière, 1832

> Sachez que maintenant, mon rôle est d'être chirurgien et accoucheur plus que médecin, c'est-à-dire que je veux couper et trancher. Il ne fut oncques homme plus déterminé [...]. Dubois, Boyer, Roux et Dupuytren ne sont plus que de misérables enfants ; ils ont parcouru leur cercle [...][45].

Il est alors chirurgien en second à l'hôpital Saint Antoine, puis, de 1830 à 1834, chirurgien en second à l'hôpital de la Pitié. En 1832, il épouse Marie Adélaïde Quesneville (Paris 1810-Paris 16 août 1883 en 1832)[46] et s'installe rue Christine. Le 6 août 1834, il est nommé chirurgien chef à l'hôpital de la Charité, un poste qu'il occupe jusqu'à sa mort en 1867.

45 *Bretonneau, Correspondance* II : 509 (lettre du 30 juillet 1828).

46 https://archives.paris.fr/s/39/etat-civil-reconstitue-actes/resultats/?1832 : Contrat de mariage du 3 mars 1832 entre Alfred-Armand-Louis-Marie Velpeau, rue Christine, n° 9, et Marie-Adélaïde Quesneville, rue du Colombier, n°23, minutes et répertoire du notaire Jean-Baptiste Poisson (1er mai 1830-8 septembre 1836). Le couple a deux filles. L'ainée, Gabrielle Hortense Velpeau (née en 1833 ?) meurt en 1855 et est inhumée au cimetière de Montparnasse ; la cadette, Adèle Laure (1836-1893), épouse Charles Célestin Joseph Thoinnet, comte de La Turmelière.

Une leçon d'anatomie du docteur Velpeau vers 1864,
par François-Nicolas-Augustin Feyen-Perrin (1826-1888). 1896
© Musée des Beaux-Arts de Tours.
Huile sur toile hauteur en m 1,70 ; large en m. 2,33.

Le temps des honneurs...

Si la carrière de Velpeau peut être assez aisément retracée[47], nous avons peu de renseignements sur la manière dont il rassemblait les matériaux en vue de ses interventions et-publications. Pour candidater à l'Académie des sciences, il rédigea en novembre 1842 une *Notice analytique* de 199 travaux publiés, répartis en quatre domaines : anatomie, médecine, chirurgie, accouchements[48]. Il y défendait une méthode plus clinique que synthétique, qu'il fondait sur des observations de cas rédigés dans divers cahiers, certains encore à l'état de manuscrits[49].

Livres, articles, mémoires se succèdent à un rythme soutenu, sans compter les interventions orales dans les sociétés savantes et à l'Académie nationale de médecine, sans oublier la participation, avec Bégin (1793-1859), Marcal (1815-1873) et Vidal de Cassis (1803-1856), à la publication d'une revue mensuelle de 128 pages, les *Annales de chirurgie française et étrangère* chez J.B. Baillière, de 1840 à 1845. La postérité a retenu les recherches de Velpeau sur l'embryologie (*Traité d'embryologie ou ovologie humaine* en 1833) et sur le cancer du sein (*Traité des maladies du sein* en 1854) pour lequel il préconise la chirurgie des tumeurs malignes à leurs débuts, mais il reste à étudier la place d'ouvrages tels le *Traité d'anatomie chirurgicale* (1825, 1837), le *Traité des accouchements* (1829, 1835), les *Nouveaux éléments de médecine opératoire* (1832, 1839) dans la production médicale de l'époque en France, et leur réception dans les pays européens. Velpeau figure en effet parmi les auteurs les plus traduits au XIX^e^ siècle, en anglais, italien, allemand, espagnol et néerlandais ; il avait un réseau de correspondants étendu et était membre de sociétés savantes réparties dans le monde entier qui témoignent de sa renommée internationale et de son influence grandissante[50].

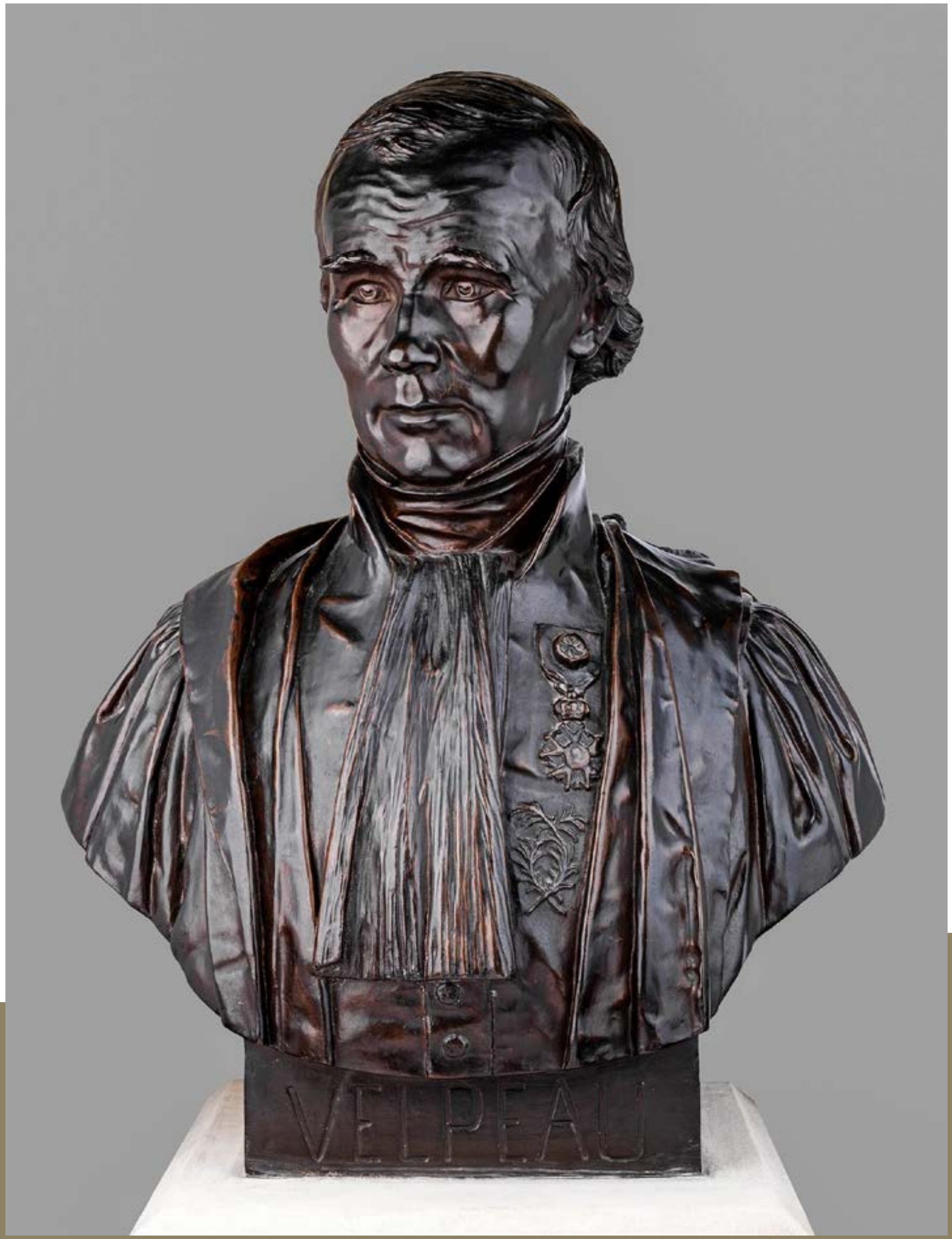
47 Voir les pièces justificatives dans le recueil de diplômes et de titres conservé à la BU médecine.

48 *Notice analytique des travaux*, Paris, Imprimerie de Bachelier, 1842 (58 pages).

49 Élise André a entrepris l'étude de deux cahiers manuscrits conservés à la Bibliothèque de médecine de Tours. Le premier (22 cm, relié) contient des observations sur des malades, de 1826 à 1832, et des notes regroupées sous le titre *Anatomie chirurgicale*, avec une brève bibliographie commentée. Il pourrait préparer la 2e édition de l'*Anatomie chirurgicale* (voir préface de 1833), les détracteurs de Velpeau l'ayant accusé de ne pas avoir donné de bibliographie dans la 1e édition (1825-1826). Le deuxième cahier (26 cm, relié) pourrait être le manuscrit préparatoire du traité de la *Médecine opératoire* publié en 1829.

50 Voir article de Thomas de Dreuille dans ce numéro.

Buste de Velpeau par Dantan jeune(1800-1869). Bronze 1857
© Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine, photographie Philippe Fuzeau.
Devant : « VELPEAU » ; à droite : « Dantan Je 1857. » ; à gauche : « FDU PAR VOR THIEBAUT ». Thiébaut, Victor (1823-1888). Don Madame veuve Velpeau, 1868, inv. BANM, ART 71



Le 20 janvier 1835, il est élu membre de la section de pathologie médicale à l'Académie de médecine ; le 19 février 1841, il est nommé chirurgien consultant de la maison royale ; le 3 avril 1843, il est élu sur le fauteuil de Larrey (1766-1842) à l'Académie des sciences[51] ; en 1855, il fait partie du comité départemental de l'Exposition universelle ; le 15 août 1859, il est nommé commandeur de la Légion d'honneur[52] ; en 1863, il accède à la présidence de l'Académie nationale de médecine. Sa silhouette devient légendaire :

> Il est mince, raide, et d'une taille moyenne. Il porte une redingote noire aux larges revers de velours, ornés à la hauteur voulue d'une rosette rouge. Sa démarche est alerte et juvénile. Cependant ses longs cheveux blanchis et les rides qui sillonnent son visage annoncent un vieillard. Sa tête est encadrée dans une haute et puissante cravate blanche — vrai carcan empesé [...]. Sa bouche assez grande, relevée aux coins, est animée d'un sourire narquois, mordant et sceptique, apanage des élus de la science. Ses yeux petits, noirs, très vifs, investigateurs sont malicieusement cachés derrière d'épais sourcils de haute futaie devenus proverbiaux[53].

Le 17 août 1867, déjà malade, il aide un interne pour une amputation à l'hôpital de la Charité. Le 24 août à 9h30 du matin, il décède à son domicile rue de Grenelle. La déclaration de décès est signée par le marquis M.J. Raymond de Villeneuve-Bargemon, maire du VII^{e} arrondissement, François-Achille Longet (1811-1871), professeur à l'École de médecine et Auguste Faure (1819-1881), docteur en médecine[54]. Les funérailles ont lieu à Paris, à l'église saint Thomas d'Aquin. Velpeau est inhumé le 26 août 1867 au cimetière de Montparnasse. Les discours et éloges dithyrambiques prononcés par Auguste Nélaton (1807-1873) au nom de l'Institut, Alfred Richet (1816-1891) pour la Faculté de médecine, Léon Gosselin (1815-1887) pour l'Académie de médecine, Jean Christophe Armand Husson (1809-1874), directeur de l'Assistance publique, font entrer le docteur

51 *Bretonneau, Correspondance* III : 52-53 (lettre du 6 janvier 1843 qui sollicite l'entremise de Bretonneau) et 59 (lettre du 6 avril 1843 : *ego sum papa*. Mais le ton pour annoncer la victoire est désabusé).

52 Le 31 août 1859, Paul Antoine Dubois, doyen de la faculté de médecine de Paris, transmet au Grand Chancelier de l'Ordre national de la Légion d'honneur [Aimable Jean Jacques Pélissier] le procès-verbal de réception d'Alfred Velpeau nommé commandeur dans cet ordre en août 1859, lettre manuscrite ((Ms 902 (1773) / n° 24), Collection du professeur Maurice Chevassu, Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine.

53 Labarthe 1868 : 1-2.

54 *https://archives.paris.fr/s/4/etat-civil-actes/resultats/?1867* V4E832, p. 13 sur 31 ; voir aussi la déclaration portée dans le registre archives fiscales (successions) 21 février 1868 au nom de Louis Marie Velpeau.

Velpeau dans une légende à laquelle il a peut-être contribué de son vivant, en figeant un portrait qui a occulté en grande partie sa participation à la vie médicale de son temps[55].

III. La fidélité à la Touraine

Il n'en reste pas moins que si la carrière de Velpeau fut essentiellement une carrière parisienne, ses liens avec la Touraine et avec Brèches en particulier persistèrent en filigrane, à travers quelques rares visites[56] et les legs figurant dans son testament. Pour autant qu'elles aient toutes été conservées, les lettres de Velpeau à Bretonneau restent discrètes sur sa vie privée. Les brèves allusions épistolaires à des difficultés familiales laissent supposer que Bretonneau suivait la famille de près, notamment ses frères Jacques (1802-1874) et André (1805-1827), et sa sœur Louise (1803-1872), dont il s'était éloigné pour mener à bien sa carrière médicale : « Ô mon cher maître, que j'aurais besoin qu'ils fussent heureux pour être moi-même tranquille ! »[57], écrit-il, en aîné responsable de sa fratrie, dont il assure l'éducation et à qui il apporte une aide financière. Son frère André, paraît s'être engagé dans l'armée, au grand dam de sa mère (décédée le 8 août 1824) et malgré les efforts d'Alfred Velpeau pour le faire réformer[58]. Une lettre de Trousseau adressée à Bretonneau en novembre 1827 annonce simultanément la mort du jeune homme, alors élève de l'École royale vétérinaire d'Alfort, à la suite de quinze jours de diarrhées, les traitements vains ordonnés par Alfred Velpeau et les résultats de l'autopsie pratiquée par Trousseau lui-même[59]. Son autre frère, Jacques, souhaitait être prêtre ; Velpeau le recommanda à l'archevêque de Reims, et confia à Bretonneau l'argent nécessaire à son entretien au collège[60]. C'est encore Bretonneau qui donna ses soins à la famille de Velpeau restée en Touraine[61].

55 Lizak 1972 : 61-63 (description du monument funéraire).

56 Cf. funérailles de Bretonneau à Saint Cyr sur Loire.

57 *Bretonneau, Correspondance* II : 185 (lettre du 13 octobre 1824).

58 *Ibid.*

59 *Bretonneau, Correspondance* II : 475-476 (lettre de Trousseau de novembre 1825) et II : 478-479 (lettre de Trousseau du 2 décembre 1827.

60 *Bretonneau, Correspondance* II :185 (lettre du 13 octobre 1824) et II : 206 (lettre du 7 juillet 1825).

61 *Bretonneau, Correspondance* II : 206 (lettre du 7 juillet 1825). Louise logeait alors à Tours, chez M. Rouillé, rue du commerce.

Ces liens affectifs se découvrent aussi dans son attitude à l'égard de son village natal. À la fin des années 1850, alors que l'église de Brèches tombait en ruines, la municipalité fit établir des devis pour sauver l'édifice et sollicita des aides financières qui s'avérèrent insuffisantes pour mener à bien le projet. À partir de 1862, Velpeau intervint dans le dossier de rénovation et s'investit avec beaucoup d'énergie en faisant fonctionner son réseau parisien, afin de réparer l'église de son enfance. Les échanges de lettres officielles entre le maire, le préfet et le ministère des Cultes montrent l'insistance de Velpeau à voir le projet se réaliser, ainsi que son influence auprès des politiques. Il écrivit le 5 juillet 1862 au préfet afin de le presser d'envoyer au ministre le dossier relatif à l'église de Brèches[62] : « Pour ce village Tourangeau de cœur comme de naissance j'ai le plus vif désir de voir s'élever de ses ruines le sanctuaire où j'ai balbutié mes premières prières ». On note l'empressement du maire à solliciter l'aide du préfet dans une lettre du 7 juillet 1862, seulement deux jours après le courrier de Velpeau : « D'après une lettre toute récente du Dr.Velpeau, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien adresser au Ministre des Cultes, et le plus promptement possible, le dossier que vous avez entre les mains ». Fin juillet, le ministère des cultes fit un retour au préfet : « Le Dr. Velpeau insiste beaucoup pour qu'on examine cette année la demande de fonds formulée par la commune de Brèches ».

Les demandes d'aides ne furent pas aussi rapides que le souhaitait Velpeau. Mais à force d'insistance, alors que la municipalité de Brèches n'avait obtenu que 1000 fr auprès du ministère des Cultes, en 1865 Velpeau demanda 8000 fr qui lui furent finalement accordés. Il mobilisa également l'ensemble de ses connaissances pour solliciter des dons et des legs qui s'élevèrent à 2391,50 fr. À titre personnel, Velpeau apporta aussi 6000 fr. L'ensemble des fonds récoltés couvrit plus de la moitié des travaux. Le 28 août 1865, il écrivait :

62 Archives départementales d'Indre-et-Loire : toutes les pièces citées ici figurent dans le dossier relatif à la réparation puis à la reconstruction de l'église, 1832-1922 (cote archives 20/037/27).

> Veuillez soumettre Monsieur le Préfet, à un enfant de la Touraine depuis longtemps exilé au centre de la capitale, de venir implorer un moment votre bon vouloir en faveur du pauvre village de Brèches. (…) C'est là que j'ai reçu le Baptême, que j'ai puisé mes premières notions de Catéchisme et de sentiments Catholiques. C'est là enfin, que pendant plus de vingt ans je me suis plu à ébranler la cloche à l'occasion de toutes les cérémonies religieuses ; ces souvenirs qui restent très vifs dans le fond de mon âme me font désirer avec force le maintien de la pauvre église.

Si la restauration de l'église fut possible grâce à son intervention, Velpeau eut à cœur d'inscrire dans la durée l'hommage affectueux qu'il rendait ainsi à son village natal, par un legs perpétuel offert à la fabrique[63] de Brèches. Nous n'avons pas eu accès aux termes exacts du testament[64], mais nous en avons connaissance par une affaire de mésusage des fonds prévus par le legs, dévoilée par le neveu de Velpeau, M. Chevallier, un des fils de Louise Velpeau, conseiller municipal élu en 1895. Ce dernier accusa les autres conseillers municipaux et le curé d'utiliser ce legs à d'autres fins que celles auxquelles il était destiné. M. Chevallier porta plainte, et écrivit au préfet, menaçant de faire intervenir le Ministère des Cultes. Cette affaire de détournement de fonds montre l'attachement d'un neveu à la mémoire de son oncle illustre, presque 30 ans après la mort de celui-ci ; mais elle révèle en même temps que par décret du 12 novembre 1868, la fabrique de Brèches avait été autorisée à accepter un legs de 500fr annuels, destiné à l'entretien de l'église et du tombeau de la mère de Velpeau. Ainsi, au-delà de sa propre existence, Velpeau prolongea le lien qui l'unit à Brèches[65].

63 Il s'agit de l'ensemble des biens matériels d'une église paroissiale, des revenus affectés à son entretien, de la gestion matérielle de ces biens et revenus (TLF).

64 Le testament est transcrit par Lizak 1972, mais avec de nombreuses erreurs de transcription et d'orthographe dans les noms. Il s'agit des minutes du notaire louis François Viefville : Minutes 1865 MC/ET/XII/1196 et 1868 : MC/ET/XII/1211/A et MC/ET/XII/1211/B.

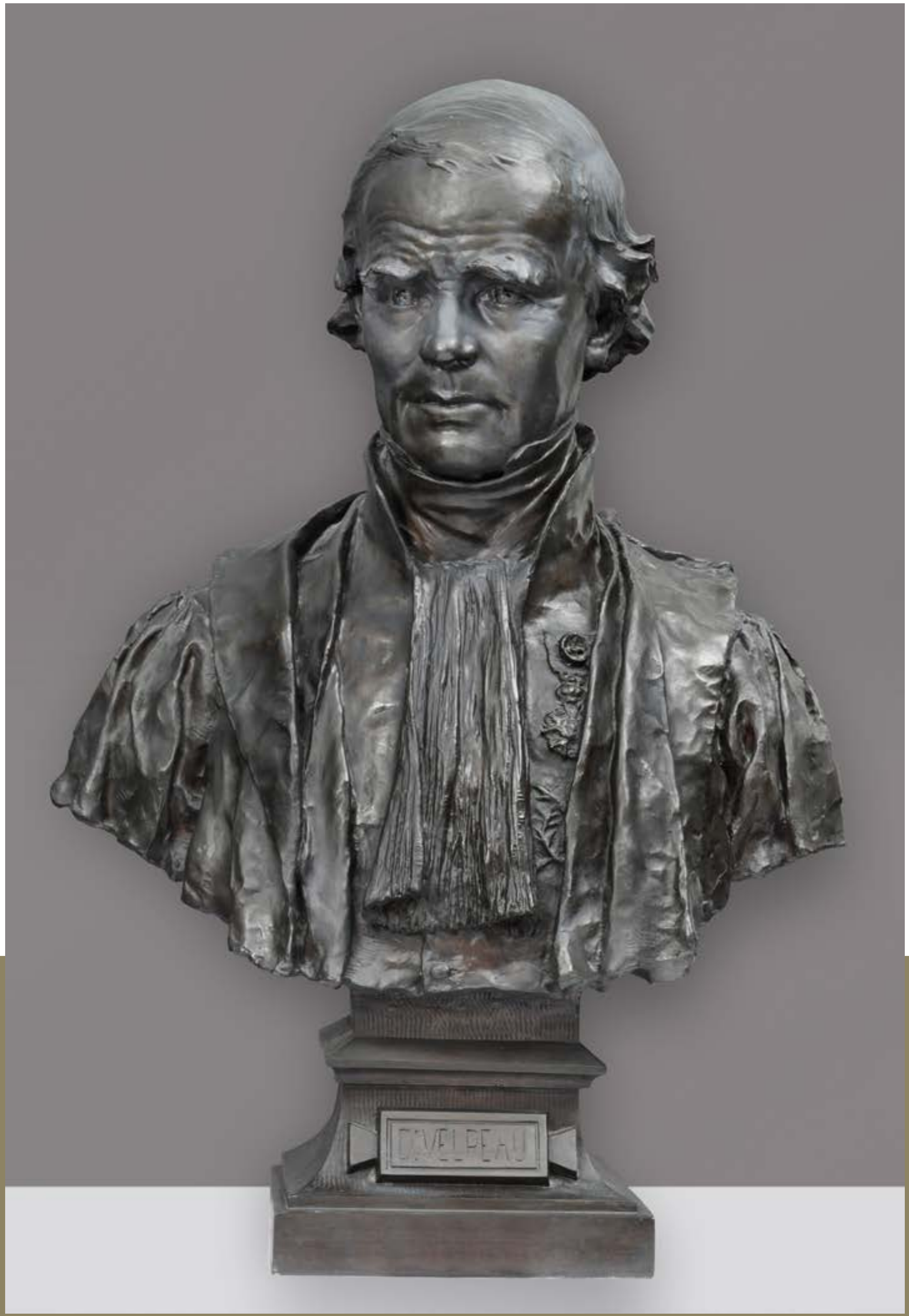
65 Archives départementales d'Indre-et-Loire : dossier de legs de M. Velpeau pour l'entretien de l'église de Brèches, 1894-1895 (cote archives 4/0/17).

IV. Hommages et cérémonies posthumes

La bibliothèque Velpeau à l'école de médecine de Tours

Le 3 juillet 1885, le Conseil municipal de Tours se réunit[66] pour entendre lecture par M. Ducrot d'une lettre du baron Thoinnet de la Turmelière et de Madame en date du 26 juin 1885, faisant don à l'École de médecine de Tours de la bibliothèque d'Alfred Velpeau pour accomplir un des vœux les plus chers de celui « qui a toujours conservé, pendant sa vie, un vrai culte pour sa ville natale et un dévouement passionné pour tous les chercheurs et travailleurs ». Après délibérations et discussions, sachant que l'École n'a pas qualité à recevoir des dons, le conseil municipal accepta le don et décida de l'affecter à l'École de médecine tant que celle-ci subsisterait. Un devis fut établi pour l'installation de rayonnages et des travaux de peinture dans une salle de l'École[67]. À la séance suivante, le 12 août, le maire annonça l'arrivée de caisses de livres placées provisoirement dans un réduit à la mairie et confirma que la bibliothèque serait placée à l'École de médecine pour satisfaire un désir des héritiers, sans que ce fût une condition absolue. La mairie s'engagea à honorer le devis s'élevant à 950 francs[68].

66 Archives municipales de Tours. XXIXe Registre des délibérations du conseil municipal, p. 245-247.
67 Archives municipales de Tours. Service des bâtiments. Devis estimatif établi par l'architecte Pratte.
68 Archives municipales de Tours. XXIXe Registre des délibérations du conseil municipal, p. 315-316.



Buste de Velpeau par François Sicard (1862-1934)-Salle des Actes.
Faculté de médecine de Tours. Photo Daniel Bourry.

Sur le côté gauche du socle la signature F. Sicard en biais.
Au dos du buste la signature GRUET JNE FONDEUR PARIS est celle de Charles-Adolphe Gruet (1825-1890), actif de 1865 à 1890, spécialiste de la fonte à sable et cire perdue.
À partir de 1880 il fond pour Rodin.

Bibliothèque de la Faculté de médecine, photo BU date inconnue (vers 1930 ?) : salle d'honneur de la faculté ; le buste au fond de la pièce est celui de Velpeau

Lors de la séance de rentrée 1885 de l'École de médecine, après lecture de la lettre du baron par le maire, le Dr Alfred Fournier, le docteur Léon Danner (1832-1907), directeur de l'École, convia l'assistance à visiter la « nouvelle bibliothèque Velpeau », riche de plus de quatre mille volumes, et à admirer le buste en bronze installé au centre, créé spécialement à cette occasion par le jeune sculpteur François Sicard et financé par une souscription ouverte auprès du corps médical de Tours[69].

69 Voir Volume des *Séances annuelles de rentrée de l'école de médecine et de pharmacie de Tours* de 1876 à 1885 à la BU médecine de Tours (FCB 000 969) : Séance du 3 décembre 1885, p. 21-23 (discours de Fournier, maire de Tours) et p. 67à 75 (rapport du docteur Danner, directeur de l'école). Le buste de Velpeau par François Sicard n'est recensé nulle part à notre connaissance ; Louis Chollet le compte parmi les neuf bustes ornant la salle d'honneur de l'École de médecine et de pharmacie (journal du Centre-Éclair, 19 juillet 1948). Il est aujourd'hui déposé dans la salle des Actes de la Faculté de médecine de Tours.

En 1887, était inauguré à Tours le monument dédié à Bretonneau, Trousseau et Velpeau, *La Touraine couronnant ses enfants*, élevé par les soins de l'Association médicale d'Indre-et-Loire[70].

Hommages de Brèches à Velpeau

En contrebas du village, une petite maison sans étage, flanquée d'un escalier extérieur montant au grenier, ne se distinguerait en rien d'autres maisons dites typiques de l'architecture rurale du XIX^{e} siècle, si ce n'est une plaque apposée sur la façade rappelant que c'est là que naquit le Docteur Velpeau.

Désormais, la maison natale de Velpeau tient lieu de salle des fêtes ; dans une petite vitrine fermée on a exposé quelques instruments chirurgicaux de base, une bande « Velpeau », un livre traitant de l'éducation sexuelle et de la syphilis... Sur la place de l'église, baptisée place Velpeau, se dresse un socle en pierre décoré d'une branche de laurier enrubannée portant l'inscription : « À Velpeau. La commune de Brèches ».

Le socle supporte un buste en bronze du chirurgien, sculpté par Edouard d'Espelosin (1863-1944)[71], disciple de Velpeau ; il fut inauguré le 11 juillet 1897, lors d'une cérémonie qui réunit de nombreuses personnalités du monde politique et médical, les descendants de Velpeau et de son bienfaiteur M. de la Rue du Can, ainsi que des Brèchois et habitants des alentours. L'événement fut relayé localement, mais également dans la presse parisienne, mettant en avant le prestige de la cérémonie :

70 De nombreux discours furent prononcés à cette occasion, par Charles Brame, Michel Duclos, J.-C. Félix Guyon.

71 Edouard d'Espelosin exposa le buste en plâtre au Salon des Artistes français le 20 avril 1897, avec la mention « Portrait du docteur Velpeau ; buste, plâtre. Destination : pour la ville de Brêches », n° de catalogue : 2924. Voir http://salons.musee-orsay.fr/index/exposant/192083. La notice du Salon indique que ce sculpteur tourangeau était un élève de Sicard. On lui doit le monument aux morts de Rochecorbon ; il vécut dans cette commune au château des Basses Rivières qu'il légua à sa mort, en juin 1944, à la ville de Tours pour en faire un musée.

> M.Viguié, préfet d'Indre-et Loire, a présidé la cérémonie à laquelle ont assisté les députés et sénateurs du département, les professeurs de l'école de médecine et de pharmacie de Tours, une délégation des étudiants de ladite école, une délégation de la Société d'agriculture, sciences, arts, et belles-lettres d'Indre et Loire, et un grand nombre de notabilités de la Touraine[72].

Malgré cet hommage tardif, survenant trente ans après la mort de Velpeau, l'admiration fut intacte. Les discours se succédèrent, dont celui du Dr. Le Double (1848-1913), médecin tourangeau qui retraça la carrière de l'illustre personnage de Brèches[73]. Dans ce long discours de 24 pages, il revient sur le parcours de Velpeau, de Brèches à l'Académie des Sciences, opposant, en forçant le trait, sa condition modeste à sa carrière brillante, sa force de modestie, d'intelligence, de persévérance, et d'altruisme. Le Double rendit hommage à l'ensemble des médecins tourangeaux, et enfin à Bretonneau dont il rappela que Velpeau fut avec Trousseau, l'un des principaux disciples et héritiers.

Ce buste fut malheureusement fondu en 1942 sous l'occupation allemande. Le 7 juillet 1957, sous l'impulsion d'un comité Velpeau, le village de Brèches réitéra son hommage, et organisa une cérémonie de « restitution » du buste, dont le sculpteur Espelosin avait conservé un moulage. L'hommage fut tout aussi prestigieux que le premier, et des membres de l'Académie nationale de médecine furent conviés, dont le professeur Henri Mondor (1885-1962)[74]. L'académicien Sébastien Paul Guillaume-Louis (1878-1957), président du Conseil général d'Indre-et-Loire, chargé de prononcer le discours d'inauguration, mourut une semaine avant la cérémonie, et fut remplacé au dernier moment par Émile Aron (1907-2011), Tourangeau et membre de l'Académie de médecine, comme le fut Velpeau avant lui[75].

72 Voir Le Rappel n°9988, jeudi 15 juillet 1897.
73 Le Double 1897.
74 *Bull. Académie nationale de médecine*, 21 mai 1957.
75 Aron 1994 : 101-108.

Buste en marbre de Velpeau,
d'après Dantan (église de Brèches)-photo E. André.

Détail du buste en marbre (avec la date 1858).

Un buste de Velpeau en marbre accueille le visiteur à l'entrée de l'église. Sur le socle, une inscription indique qu'il fut offert par le conseil municipal de 1957 à l'occasion de la « restitution » du buste de la place, mais il ne comporte pas de signature. Il est probable que ce marbre couramment daté de 1857, mais portant en fait la date de 1858, soit une copie du buste en bronze exposé à l'Académie de médecine, signé de Dantan le Jeune, réalisé en 1857.

Le dernier hommage à Velpeau, est en arrière de l'autel de l'église : il s'agit d'un superbe médaillon[76] dans le bas du vitrail central du chœur représentant le chirurgien, quasiment élevé au rang de Saint, et surmontant une inscription : *Hommage de reconnaissance au Docteur Velpeau, fondateur de cette église*. Ce vitrail, œuvre des ateliers Lobin de Tours, est le don de Mme Goubie en 1867, à la mort de Velpeau.

76 Ce vitrail, œuvre des ateliers Lobin de Tours, est un don de Mme Goubie en 1867, à la mort de Velpeau, en remerciement de sa participation à la restauration de l'église en 1860. https://inventaire-patrimoine.centre-v e.centre-valdeloire.fr/de-lusage-du-portrait-dans-le-vitrail-entre-devotion-et-memoire-quelques-exemples-en-indre-et-loire/ ; Irlande et alii 1994.

Et aujourd'hui ?

Jusqu'à ces dernières années, le nom de Velpeau était généralement indissociable de ceux de Trousseau et de Bretonneau dans le souvenir ou dans les représentations.

Plus de 150 ans après la mort de Velpeau, seul le chemin à Brèches restait ponctué de traces matérielles d'hommages d'un petit village à son enfant du pays, devenu un illustre personnage. L'inventaire réalisé en 2000 du fonds ancien conservé à la bibliothèque de médecine de Tours[77] a montré qu'y était inclus l'ensemble de la bibliothèque de Velpeau à Paris, décrite par Gustave Réau, interne du service de Velpeau en 1866[78]. Un descriptif analytique est constitué, qui permettra de mieux apprécier l'héritage intellectuel de Velpeau et de le situer plus précisément dans le réseau de médecins et de savants, dans les débats de doctrines et de pratiques médicales de son époque.

77 Vons et Busson, base Dionis, http://www.bvh.univ-tours.fr/Dionis/accueil.asp

78 La BU médecine de Tours possède deux cahiers manuscrits constituant les catalogues de la bibliothèque de Velpeau, établis par Gustave Réau, interne du service de Velpeau. Le premier, daté de 1866, contient les livres acquis, ou dédicacés (Céline Maheu a dressé un inventaire dactylographié sd, sl de ces derniers) ; le second, commencé en 1853-54, poursuivi jusqu'en janvier 1862, puis en janvier 1867, contient des *Mélanges* (discours, mémoires) regroupés en trois séries : série A (vol. in 8°) ; série B (vol. in 4°) ; série C (auteurs étrangers).

Vitrail par Lobin (église de Brèches)-photo E. André.

Détail du vitrail (église de Brèches)-photo E. André.

AUTEURS

Élise André
Docteur en médecine, Université de Paris,
Médecin généraliste, Langeais
eliseandre2@gmail.com

Jacqueline Vons
Professeure agrégée et enseignante-chercheuse honoraire (latin et histoire de la médecine),
Centre d'études supérieures de la Renaissance, UMR 7323, Université de Tours
Présidente de l'Académie des sciences, lettres et beaux-arts de Touraine

BIBLIOGRAPHIE

- Archives nationales : *Minutier central des notaires de Paris*
- Archives départementales d'Indre-et-Loire
- Archives municipales de Tours
- Archives de la Sarthe :
  Saint Pierre de Chevillé-1793-an VI-5Mi 344_6. M
  Vouvray-sur-Loir-1813 - 1834-5Mi 422_13
  https://archives.paris.fr/s/39/etat-civil-reconstitue-actes/resultats/?1832
- Archives de Paris
  https://archives.paris.fr/s/4/etat-civil-actes/resultats/?1867
- Archives de Touraine
  https://archives.touraine.fr/ark:/37621/8r3szxmp2d5w cote
- *Inventaire général du patrimoine culturel de la Région Pays de la Loire* : Chenu https://gertrude.paysdelaloire.fr
- Aron Emile, « Alfred Velpeau (1795-1867). Une carrière exceptionnelle », HSM, 1994 (2), p. 101-108.
- *Bretonneau, Correspondance d'un médecin*, éd. par Marie Boissière, 3 tomes Tours, PUFR, 2015.
- Demars Fanny, « Naissance de l'enseignement vétérinaire à Lyon », *Histoire de la médecine*, 2022, n°4, p. 24-36.
- Dreuille Thomas (de), Rayonnement international d'Armand Velpeau (1795-1867) ; chirurgien du XIXe siècle. Thèse pour le doctorat en médecine, Faculté de médecine de Tours, 25 juin 2007.
- Dubé le Jeune P., *Le Médecin des pauvres qui enseigne le moyen de guérir les maladies par des remèdes faciles à trouver dans le pais et à préparer à peu de frais par toutes sortes de personnes. Un exemplaire de la septième édition revue, corrigée et augmentée de quelques traités et particulièrement du Quinquina, avec des remarques très nécessaires pour en éviter l'abus, suivie du Chirurgien des pauvres qui enseigne le moyen de guérir les maladies externes par des remèdes faciles à trouver et préparer, en faveur de ceux qui sont éloignés des villes*. Par P. Dubé le jeune, Paris, chez Edme Couterot, rue St Jacques, au Bon Pasteur, MDC CXIII, 12°. BU médecine Tours. Voir base Dionis http://www.bvh.univ-tours.fr/Dionis/accueil.asp
- Fouquet Madame, *Les remèdes charitables de madame Fouquet pour guérir à peu de frais toute sorte de maux externes, invétérés et qui ont passé jusqu'à présent pour incurables, augmentés en cette édition d'un grand nombre d'autres remèdes faciles et aussi expérimentés, trouvés depuis peu dans les Mémoires de cette même pieuse Dame*, 2 tomes, Lyon, Jean Certe, 1696. BU médecine Tours http://www.bvh.univ-tours.fr/Dionis/accueil.asp
- Grevet René, *L'avènement de l'école contemporaine en France : (1789-1835)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2001.
- Irlandes Alain et *alii*, *L'atelier Lobin, l'art du vitrail en Touraine*, Chambray-lès-Tours, CLD, 1994.
- Labarthe Paul, *Nos médecins contemporains*, Paris, Lebigre Duquesne, 1868, p. 1-2.
- Le Double Anatole-Félix, *Discours prononcé à Brèches au nom de l'École de médecine le 11 juillet 1897*, Tours, E. Arrault, 1897.
- Lizak Gilbert, Bio-bibliographie d'Alfred Louis Armand Marie Velpeau. Thèse de médecine, Paris, 1972.
- Meyer C. ed., *Dictionnaire des Sciences Animales*. [On line]. Montpellier, France, Cirad. [date de consultation 02/01/2023]. http://dico-sciences-animales.cirad.fr/
- Severino Aurelio, *Severinus Therapeuta neapolitanus, seu veni mecum consultor curandarum febrium et internorum omnium morborum*, Naples, Roberto Molli, 1653.
- Velpeau Alfred, *Discours prononcé aux funérailles de M. Bretonneau à Tours le mercredi 7 mai 1862*, [Paris, Malteste et Cie], 1862.
- Villiers de l'Isle Adam, « Dans le secret de l'échafaud », *Le Figaro* 23 août 1883 ; repris dans les *Œuvres complètes*, édition établie par Alan Raitt et Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, 1986 ; *Derniers contes*, Mercure, 1909 : https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Villiers_de_L'Isle-Adam_Derniers_Contes,_1909.djvu/240
- Vons Jacqueline, « Un clinicien aux champs. Réflexions de P.-F. Bretonneau à propos de la contagiosité de la dothinentérie », HSM, 2018, 52 (3), p. 267-276.
- Vons Jacqueline et Busson Sébastien, base Dionis, http://www.bvh.univ-tours.fr/Dionis/accueil.asp
- Van Wyland Jérôme (dir.), *Catalogue des peintures et des sculptures*, Académie Nationale de Médecine, Gand, Snoeck, 2020, p. 450 [descriptif du buste en bronze réalisé par Dantan jeune].
- Watier Hervé : https://gw.geneanet.org/hwatier_

ILLUSTRATIONS

Les auteurs remercient chaleureusement

Stéphanie Charreaux, bibliothécaire, département d'Histoire de la médecine de la Bibliothèque interuniversitaire de santé, Pôle médecine, Paris,

Jérôme van Wijland, conservateur général, directeur de la bibliothèque de l'Académie nationale de médecine, Paris,

Marc Fillet, bibliothécaire, Bibliothèque de médecine, Tours

Martine Augouvernaire, responsable de la Bibliothèque de médecine, Tours.

2

Velpeau et les sociétés médicales étrangères

Thomas de Dreuille
Docteur en médecine, Université de Tours,
Médecin généraliste, Notre Dame d'Oé

La BU de médecine de Tours a acheté en 2005, avec l'aide de la Faculté de médecine, un recueil des titres et des diplômes d'Alfred Velpeau, sous cartonnage grand in folio, contenant 126 pièces, dont des lettres, des certificats, des attestations administratives, des titres honorifiques français et étrangers.

La thèse de médecine, Rayonnement international d'Armand Velpeau (1795-1867) ; chirurgien du XIXe siècle, soutenue par Thomas de Dreuille le 25 juin 2007 à la Faculté de médecine de Tours, comporte le premier et unique descriptif des titres et diplômes décernés par des sociétés médicales françaises et étrangères.

L'auteur a classé les diplômes et échanges épistolaires par ordre chronologique, exception faite lorsqu'il s'agit de la même société qui se manifeste à plusieurs reprises. Ces documents témoignent du rayonnement international du chirurgien, mais aussi du rôle essentiel des sociétés savantes dans la diffusion des connaissances scientifiques au XIXe siècle, et dans la constitution de réseaux internationaux.

On trouvera ci-dessous un extrait de la thèse avec une liste de ces diplômes étrangers et de brefs commentaires de l'auteur.

La rédaction

1. **DIPLÔME • Societas Heidelbergentis •** Heidelberg, Prusse (Allemagne), 26 [mois?] 1805.
   Vu l'âge de Velpeau (10 ans) en cette année 1805 on se doute de la présence d'une erreur au moment de la rédaction du diplôme, mais rien ne nous permet de la corriger.
   Créée en 1386, l'université d'Heidelberg est la plus ancienne université allemande, la troisième du Saint Empire Romain Germanique après celles de Prague et Vienne.

2. **DIPLÔME • Societas Medica Lovaniensis •** Louvain, Belgique, 7 avril 1829.
   Velpeau y est nommé membre extérieur.

3. **DIPLÔME • Sociedade de Medicina do Rio de Janeiro •** Rio de Janeiro, Brésil, 29 décembre 1830.
   Velpeau est nommé membre correspondant, en même temps que Jules Cloquet (1790-1883).

4. LETTRE • **Sociedade de Medicina do Rio de Janeiro** • Rio de Janeiro, Brésil, 27 septembre 1832.
Lettre en latin.

5. DIPLÔME • **Accademia delle Scienze Mediche di Palermo** • Palerme, Royaume des deux Siciles (Italie), 19 juillet 1833.
Nommé membre correspondant.

6. LETTRE • **Accademia delle Scienze Mediche di Palermo** • Palerme, Royaume des deux Siciles (Italie), 19 juillet 1833.
Lettre accompagnant le diplôme.

7. DIPLÔME • **Societas Medico-Chirurgica Berolinensis** • Berlin, Prusse (Allemagne), 7 décembre 1834.
Nommé membre correspondant, avec Jules Cloquet.

8. LETTRE • **Societas Medico-Chirurgica Berolinensis** • Berlin, Prusse (Allemagne), 7 décembre 1834.
Lettre accompagnant le diplôme.

9. LETTRE • **d'un confrère allemand de la Société Médico-Chirurgicale de Berlin** • Berlin, Prusse (Allemagne), 8 février 1835.
Lettre manuscrite d'un confrère allemand, rédigée en français à l'occasion de la nomination de Velpeau comme membre correspondant, qui fait donc suite à la lettre précédente plus formelle.

10. DIPLÔME • **Société de Médecine de Gand** • Gand, Belgique, 6 janvier 1835.
Nommé membre correspondant, sur proposition de Monsieur Guislain et Monsieur de Nobele. Il sera nommé membre honoraire en 1859.
Société importante, dont la Bibliothèque Inter-Universitaire de Santé de Paris possède des Annales et des Mémoires.

11. LETTRE • **Société de Médecine de Gand** • Gand, Belgique, 8 janvier 1835.
Lettre accompagnant le diplôme.

12. DIPLÔME • **Société de Médecine de Gand** • Gand, Belgique, 15 juin 1859.
Nommé membre honoraire, après avoir été nommé membre correspondant en 1835.

13. LETTRE • **d'un confrère danois de la faculté de Copenhague** • Copenhague, Danemark, 5 [mois?] 1835, antérieur au 14 octobre 1835.
Lettre manuscrite, adressée en français, pour lui annoncer sa prochaine nomination à la Societas Regia Medica Havniensis (Danemark).

14. DIPLÔME • **Societas Regia Medica Havniensis** • Copenhague, Danemark, 14 octobre 1835.
Nommé membre extérieur.
L'université de Copenhague est créée avant 1618, puisque Bartholin en est recteur cette année-là. L'université d'Aarhus est créée en 1919 afin de soulager l'université de Copenhague.

15. DIPLÔME • **Société de médecine d'Athènes** • Athènes, Grèce, 1838.
Fondée en 1835, elle est la plus vieille société médicale grecque. Elle existe toujours. Cloquet est également nommé sur le document.

16. STATUTS • **Société de médecine d'Athènes** • Athènes, Grèce, 24 avril 1838.
Document en grec.

17. DIPLÔME • **Société de médecine d'Athènes** • Athènes, Grèce, 1849.
Il est possible que Velpeau y ait été nommé à un grade supérieur.

18. DIPLÔME • **Société des Sciences Médicales et Naturelles de Bruxelles** • Bruxelles, Belgique, 20 juin 1836.
Nommé membre correspondant de cette société créée en 1822. La Bibliothèque Inter-Universitaire de Santé de Paris en possède des journaux.

19. DIPLÔME • **Sociedade das Sciencias Medicas de Lisboa** • Lisbonne, Portugal, 8 février 1839.
Nommé membre correspondant de cette société qui existe encore de nos jours.

20. LETTRE • **Sociedade das Sciencias Medicas de Lisboa** • Lisbonne, Portugal, 10 février 1839.
Lettre de la secrétaire de la société, accompagnant le diplôme.

21. DIPLÔME • **Sociedade das Sciencias Medicas de Lisboa** • Lisbonne, Portugal, 30 novembre 1842.
Déjà nommé membre correspondant en 1839 (cf. diplôme précédent), Velpeau est promu membre honoraire de 1e classe, parmi 20 confrères non précisés.

22. LETTRE • **Sociedade das Sciencias Medicas de Lisboa** • Lisbonne, Portugal, 1847.

23. DIPLÔME • **Gesellschaft der Aerzte in Wien** • Vienne, Empire d'Autriche (Autriche), 2 avril 1839.
Nommé membre correspondant de cette société créée avant 1828.

24. LETTRE • **Gesellschaft der Aerzte in Wien** • Vienne, Empire d'Autriche (Autriche), 7 octobre 1840.

25. DIPLÔME • **Sociedad Médica de Emulacion de Guadalajara** • Guadalajara, Mexique, 15 août 1839.
Nommé membre correspondant.

26. LETTRE • **Sociedad Médica de Emulacion de Guadalajara** • Guadalajara, Mexique, 25 août 1839.
Lettre accompagnant le diplôme.

27. DIPLÔME • **Société de Sciences Naturelles de Bruges** • Bruges, Belgique, 2 août 1839.
Nommé membre correspondant.
Cette société née en 1839 n'a duré que trois ans. La nomination de Velpeau a pour but de valoriser cette société.

28. DIPLÔME • **Société Médico-chirurgicale de Bruges** • Bruges, Belgique, 28 octobre 1839.
Nommé membre honoraire. Cloquet y est aussi nommé.
La Bibliothèque Inter-Universitaire de Santé de Paris en possède des Annales.

29. LETTRE • **Louisiana Society of Natural History and Sciences** • Nouvelle Orléans, États-Unis d'Amérique, 16 août 1840.
Lettre manuscrite, pour nommer Velpeau membre honoraire ; Cloquet y est aussi nommé.

30. DIPLÔME • **Imperatoria Medico-chirurgica Academia Petropolitana** • Saint-Petersbourg, Empire russe (Russie), 31 décembre 1841.
Nommé membre honoraire.
Créée en 1799, l'Académie Médico-Chirurgicale de Saint-Pétersbourg est aussi la meilleure faculté de médecine de l'empire russe. Elle est d'abord destinée à fournir les médecins militaires dont l'État a besoin mais devient bien vite le «fer de lance» de la recherche médicale en Russie. Si les étudiants sont sélectionnés, les professeurs sont aussi l'élite de la profession. Enseigner à l'Académie Médico-Chirurgicale est considéré comme un grand honneur.

31. LETTRE • **(Caesarea) Medico-chirurgica Academia Petropolitana** • Saint-Petersbourg, Empire russe, 22 janvier 1842.
Lettre accompagnant le diplôme.

32. LETTRE • **d'un membre de l'Académie Médico-chirurgicale de Saint-Petersbourg** • Saint Petersbourg, Empire russe (Russie),
25 décembre 1844.
Le correspondant précise à Velpeau qu'il a proposé sa nomination en tant que membre honoraire à l'Académie Médico-Chirurgicale de Saint-Petersbourg. Il lui demande en échange de l'aider à se faire nommer membre correspondant de l'Académie Royale de Médecine de Paris. Il est à noter que Velpeau est déjà membre honoraire depuis 1841 (cf. diplôme 30).

33. DIPLÔME • **Provincial Medical and Surgical Association** •
Worcester, États-Unis d'Amérique,
22 août 1842.
Nommé membre honoraire correspondant.
Cette association est créée en 1832 et est rebaptisée British Medical Association en 1856. C'est une des principales organisations locales.

34. LETTRE • **Académie royale de Médecine de Belgique** • Bruxelles, Belgique,
31 décembre 1842.
Lettre précédent le diplôme.
Cette académie est fondée en 1841 et, de ce fait, tout porte à croire que la nomination de Velpeau n'a pour but que de valoriser cette société naissante.
Il est intéressant de noter qu'il y a déjà une société médicale à Bruxelles, la Société des Sciences Médicales et Naturelles de Bruxelles, dont Velpeau est membre correspondant depuis 1836 (cf. diplôme 18).

35. DIPLÔME • **Académie royale de Médecine de Belgique** • Bruxelles, Belgique,
20 mars 1843.
Nommé membre honoraire étranger.

36. LETTRE • **Académie royale de Médecine de Belgique** • Bruxelles, Belgique,
11 avril 1843.
Lettre accompagnant le diplôme.

37. DIPLÔME • **Budapesti Királyi Orvosegyesület** • Budapest, Empire d'Autriche (Hongrie),
novembre 1843.
Nommé membre correspondant.

38. LETTRE • **Regia Societas Medica Buda-Pesthinensis** • Budapest, Empire d'Autriche (Hongrie),
15 décembre 1843.
Lettre accompagnant le diplôme.

39. DIPLÔME • **Imperiale e Reale Societa Trelina di Scienze** • lettere ed arti, Italie,
17 avril 1843.
Nommé membre correspondant.

40. DIPLÔME • Societas Physica, in Nosocomio Lhomae Guy Habita •
Londres, Angleterre,
29 avril 1843.
Nommé membre honoraire.

41. DIPLÔME • Société des Médecins russes de Saint-Petersbourg •
Saint,Petersbourg, Empire russe (Russie),
2 octobre 1844.
Nommé membre honoraire.
La première société médicale de Russie est fondée en 1763 à Saint-Pétersbourg. Au moins 28 sociétés médicales sont créées entre 1838 et 1864 dont la plus célèbre est la «Société des Médecins Russes» fondée par Inozemtsev.
Depuis 1841, Velpeau est déjà membre honoraire de l'Académie Médico-Chirurgicale de Saint-Pétersbourg (cf. diplôme 30).

42. LETTRE • Société des Médecins russes de Saint-Petersbourg •
Saint-Petersbourg, Empire russe (Russie),
16 décembre 1844.
Lettre accompagnant le diplôme.

43. DIPLÔME • Regia Taurinensis Academia • Turin, Italie,
29 juin 1845.

44. DIPLÔME • Academia Quirurjica Matritense • Madrid, Espagne,
1849.
Nommé membre extérieur.

45. LETTRE • Académie chirurgicale de Madrid • Madrid, Espagne,
23 août 1849.
Lettre d'accompagnement pour le diplôme de « membre correspondant ». Il y a très probablement une erreur quant aux qualificatifs du membre entre le diplôme et la lettre, étant donné qu'ils sont envoyés la même année.

46. DIPLÔME • Rl. Academia de Medicina y Cirugia de Madrid •
Madrid, Espagne,
10 juillet 1858.
Nommé membre correspondant.
L'académie a changé de nom entre 1849 et 1858.

47. DIPLÔME • Société Vésalienne de Bruxelles • Bruxelles, Belgique,
5 janvier 1846.
Nommé membre de cette société éphémère.
À Bruxelles, Velpeau est déjà membre correspondant de la Société des Sciences Médicales et Naturelles de Bruxelles depuis 1836 (cf. diplôme 18), et membre honoraire étranger de l'Académie royale de Médecine de Belgique depuis 1843 (cf. diplôme 34).

48. DIPLÔME • **Société de Médecine de Liège** • Liège, Belgique,
1er octobre 1846.
Nommé membre honoraire.

49. DIPLÔME • **Academia Medicinae Neo-Eboracensis New-York** •
États-Unis d'Amérique,
10 avril 1847.
La bibliothèque de l'Académie de médecine de New-York est fondée en janvier 1847 après le cadeau de trois livres par le docteur Martyn Paine (également fondateur du Collège de médecine de l'université de New-York). Cette académie existe encore de nos jours.

50. DIPLÔME • **Societas Medico-chirurgica Ludovicensis** • Nouvelle Orléans,
États-Unis d'Amérique,
2 septembre 1847.
Nommé membre honoraire.
À la Nouvelle Orléans, Velpeau est déjà membre de la Société d'Histoire Naturelle et des Sciences de Louisiane depuis 1840 (cf. diplôme 29).

51. DIPLÔME • **Caes. Reg. Carolo Ferdinandeae Universitatis Pragenae** •
Prague, Empire d'Autriche (République Tchèque),
28 août 1848.
Nommé membre.
L'université Charles de Prague est une université tchèque, fondée par l'empereur Charles IV à Prague le 7 avril 1348, ce qui en fait la plus ancienne université d'Europe centrale. Plus tard, elle est rebaptisée Université Charles-Ferdinand. Elle est aussi considérée comme la plus ancienne université allemande du fait de ses origines, Prague étant la capitale du Saint Empire Romain Germanique au moment de la fondation. En 2007, elle comptait 42000 étudiants (soit un cinquième des étudiants de République Tchèque).

52. LETTRE • **Caes. Reg. Universitas Carolo Ferdinandea Pragensis** • Prague,
Empire d'Autriche (République Tchèque),
1849.
Lettre accompagnant le diplôme.

53. DIPLÔME • **Gesellschaft fur Natur und Heilkunde** • Dresde, Prusse
(Allemagne),
21 avril 1855.

54. DIPLÔME • **Société Impériale de Médecine de Constantinople** •
Constantinople, Empire ottoman (Turquie),
25 septembre 1856.
Nommé membre honoraire.
Cette société est fondée entre 1850 et 1855 par un médecin français, A. Fauvel (1813-1884), après de nombreux voyages à Constantinople pour combattre le choléra.

55. LETTRE • **Société Impériale de Médecine de Constantinople** •
Constantinople, Empire ottoman (Turquie),
2 octobre 1856.
Lettre accompagnant le diplôme.

56. DIPLÔME • **Societatis Regiae Medico-Chirurgicae Londinensis** •
Londres, Angleterre,
9 décembre 1856.
Nommé membre honoraire.
La Société Médico-Chirurgicale de Londres est fondée en 1805, par 26 membres qui ont quitté la Société médicale de Londres, fondée en 1773, à cause de désaccords répétés avec le président de l'époque. Cette société prend le titre de « royale » en 1834. D'illustres savants y furent nommés (Darwin, Pasteur, Freud...).

57. DIPLÔME • **Société Médicale du canton de Genève** • Genève, Suisse,
4 avril 1858.
Nommé un des 20 membres associés étrangers, le détail étant précisé dans la lettre accompagnant le diplôme.

58. LETTRE • **Société Médicale du canton de Genève** • Genève, Suisse,
23 juin 1858.
Lettre accompagnant le diplôme, précisant la liste des 20 membres associés étrangers, dans laquelle se trouvent également Trousseau, ainsi que Louis, Rayer, Barthez, Dubois, Nelaton, Cap et Bonnet en France, Lebert en Suisse, Virchow, Langenbeck, Kolliker et Chelius en Prusse (Allemagne), Rokitanski et Loëwig au Royaume d'Autriche (Autriche), Clarke en Angleterre, Simpson et Mackensie en Ecosse et Riberi en Sardaigne (Italie).

59. DIPLÔME • **Societas Medico-chirurgica Edinburgena** • Edimbourg, Ecosse,
avril 1858.
Nommé membre honoraire.
En 1847, il est présenté à la Société Médico-Chirurgicale d'Edimbourg un rapport concernant un agent anesthésique nouveau pour remplacer l'éther sulfurique.

60. DIPLÔME • Société Médico-Chirurgicale pratique de Bruxelles • Bruxelles, Belgique,
3 décembre 1859.
Nommé membre correspondant, avec Cloquet.
Velpeau est déjà membre correspondant de la Société des Sciences Médicales et Naturelles de Bruxelles depuis 1836 (cf. diplôme 18), membre honoraire étranger de l'Académie royale de Médecine de Belgique depuis 1843 (cf. diplôme 34), et membre de la Société Vésalienne de Bruxelles depuis 1846 (cf. diplôme 47).

61. LETTRE • Société Médico-chirurgicale pratique de Bruxelles • Bruxelles, Belgique,
3 décembre 1859.
Lettre accompagnant le diplôme.

62. DIPLÔME • Academia Scientarum Instituti Bononiensis, Bologne, États de l'Église (Italie),
25 février 1862.
Nommé membre.

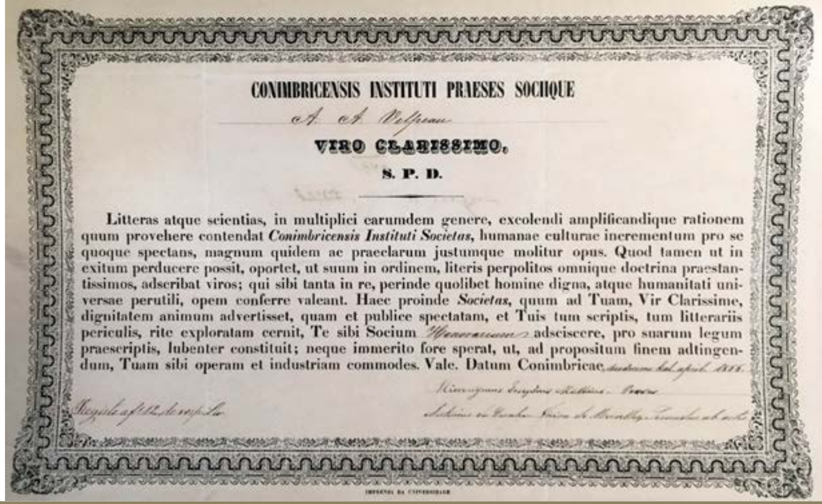
63. DIPLÔME • Gran Cancelleria de la Orden Imperial de Guadalupe • Guadalupe, Mexique,
6 juillet 1865.
Nommé Grand Officier de l'Ordre impérial de Guadalupe.
Créé en 1823 par l'empereur du Mexique Iturbide pour récompenser les services exceptionnels, civils ou militaires, l'Ordre impérial de Notre-Dame de Guadalupe est supprimé en 1855, puis remis en activité en 1863 par l'empereur Maximilien, et disparaît avec lui en 1867. Cet ordre, qui est le deuxième de l'Empire mexicain, est celui qui fut le plus souvent attribué aux officiers du corps expéditionnaire français entre 1862 et 1867.

64. LETTRE • Gran Cancelleria de las Ordenes Imperiales • Mexico, Mexique,
6 juillet 1865.
Lettre accompagnant le diplôme.

65. LETTRE • Instituto Veneto di scienze, lettere ed arti • Venise, Italie,
12 août 1865.
Nommé membre correspondant.
Cet institut est créé en 1803, et est autonome depuis 1838.

66. DIPLÔME • di Conimbricensis Instituti, Coimbra • Portugal, FIG. 6
20 avril 1866.
Nommé membre honoraire.

67. LETTRE • Instituto de Coimbra • Coimbra, Portugal,
21 mars 1866.
Lettre accompagnant le diplôme.


CONIMBRICENSIS INSTITUTI PRAESES SOCIIQUE

A. A. Velpeau

VIRO CLARISSIMO,

S. P. D.

Litteras atque scientias, in multiplici earumdem genere, excolendi amplificandique rationem quum provehere contendat *Conimbricensis Instituti Societas*, humanae culturae incrementum pro se quoque spectans, magnum quidem ac praeclarum justumque molitur opus. Quod tamen ut in exitum perducere possit, oportet, ut suum in ordinem, literis perpolitos omnique doctrina praestantissimos, adscribat viros; qui sibi tanta in re, perinde quolibet homine digna, atque humanitati universae perutili, opem conferre valeant. Haec proinde *Societas*, quum ad Tuam, Vir Clarissime, dignitatem animum advertisset, quam et publice spectatam, et Tuis tum scriptis, tum litterariis periculis, rite exploratam cernit, Te sibi Socium Honorarium adsciscere, pro suarum legum praescriptis, lubenter constituit; neque immerito fore sperat, ut, ad propositum finem adtingendum, Tuam sibi operam et industriam commodes. Vale. Datum Conimbricae [illegible]

◊ *Hypothèses de conclusion*

On peut penser que Velpeau est diffusé à l'étranger par de grands éditeurs qui le portent à la connaissance de sociétés savantes. Ces sociétés nomment Velpeau à un certain statut pour se valoriser elles-mêmes et se faire connaître au monde médical. On peut citer l'Académie royale de Médecine de Belgique à Bruxelles, fondée en 1841 nommant Velpeau en décembre 1842 (cf. diplôme 34). Ces mêmes sociétés comptent également sur Velpeau pour leur apporter ses connaissances.
On peut aussi envisager que Velpeau, déjà reconnu hors des frontières, par ses voyages (peu nombreux) et surtout par les multiples séjours parisiens de ses confrères étrangers (à l'Hôpital de La Charité entre autres), est nommé dans les grandes et illustres sociétés et académies étrangères, à titre honorifique. Ces diplômes représentent une certaine consécration de sa vie professionnelle. Par la force des choses, on peut aussi penser que ces sociétés poussent les éditeurs (conscients d'un certain marché) à exporter vers les plateformes internationales. Parmi les grandes sociétés, on peut citer la Société Royale de Londres (cf. diplôme 56).
En fait, il est plus sage de penser que tous ces phénomènes sont imbriqués et qu'une certaine émulation se développe autour de la médecine française. Il reste néanmoins que Velpeau dépasse les frontières, y compris celles d'Europe.

3

La fusion des hôpitaux de Tours en 1802 : le début d'une nouvelle ère

Valentin Maisons

L'année 1802 sonnait déjà l'ère de la modernité dans la ville ligérienne avec la disparition des hospices médiévaux et l'avènement d'un hôpital unique : celui de l'Hôpital Général de Tours, résultant de la fusion des trois établissements hospitaliers existant à Tours (l'Hôpital général de La Charité, l'Hôpital de La Madeleine et l'Hôtel-Dieu). Revenir sur cet épisode nous paraît intéressant à l'heure où est envisagé le regroupement complet des établissements qui composent le CRHU aujourd'hui. Cette autre fusion devrait s'étaler jusqu'aux années 2040 sur le site actuel de Chambray-les-Tours afin de faire naitre le « NHT » ou « Nouvel Hôpital Trousseau ».

L'héritage hospitalier tourangeau

La ville de Tours, lieu de pèlerinage dédié à Saint-Martin, vit affluer très tôt dans son histoire des malades en quête de soins. Onze petits établissements hospitaliers datant pour certains du Moyen-Âge et subsistant grâce à l'aumône publique sont recensés dans la thèse de l'historien Sylvain Livernet[1]. La plupart de ces établissements ont disparu progressivement à partir de la Renaissance.

La date de construction de l'Hôtel-Dieu est mal connue mais remonterait au VI^e^ siècle, période troublée par les incursions des Vikings et des Sarrazins. Ce nom de « maison-dieu » désignait initialement des lieux d'accueil pour les pèlerins, situés près des églises ou cathédrales, puis accueillant progressivement des indigents, orphelins et malades. La présence de l'Hôtel-Dieu de Tours est attestée dans des documents à partir du XI^e^ siècle sous le nom de *Domus-Pauperum-Dei* (maison des pauvres de Dieu). Sa chapelle est mentionnée sur le parvis de la cathédrale Saint-Gatien qu'elle n'a plus quitté[2]. Géré par les religieux du chapitre Saint-Gatien et par des laïcs, l'Hôtel-Dieu était au Moyen-Âge et à la Renaissance le seul grand hôpital.

Il s'agissait d'un ensemble de multiples bâtiments occupant un large espace sur l'axe nord-sud. Parmi les aumônes, l'hôpital de la Madeleine fut fondé en 1499[3]. Il était implanté à l'extrémité est de la rue du Faubourg Saint-Pierre-des Corps (soit à l'emplacement de l'actuelle autoroute A10. Cet hospice était spécialisé dans l'accueil des enfants trouvés. Dès 1749, un tour en bois communiquait avec l'intérieur afin de déposer les enfants abandonnés[4].

Près du faubourg Sainte-Anne existait une tradition de soin depuis le Moyen-Âge. À la suite de l'épidémie de peste de 1362[5] un *sanitas*[6] fut installé par la municipalité. Les sources le situent en dehors de l'enceinte de la ville, près du pont Aymeri permettant d'enjamber le ruau Sainte-Anne (actuel croisement des rues Lamartine et du boulevard Tonnellé[7]). En 1517[8], une nouvelle flambée épidémique de peste s'empara de la ville. Après accord de François I^er^, la municipalité et les chanoines de Saint-Martin décidèrent de réimplanter les soins en ces lieux pour créer l'hôpital de « Sainte-Restitue »[9] en construisant des baraquements en bois. Face au besoin croissant, en 1547 la municipalité

1 Livernet 1990 : 316-319.

2 Monnier 2011.
3 Vons 2012 : 357-365.
4 Clérambault 1912.
5 Coursault 1991 : 24.
6 Sanitas ou Sanitat : vient du latin "santé", lieu de soin dédié à l'accueil des malades en période épidémique.
7 Giraudet 1873.
8 Coursault 1991 : 40.
9 Grandin 1902.

finit par occuper la « maison Brédif » pour créer le « grand *Sanitas* » capable initialement d'accueillir 150 pestiférés[10].

En 1641, la peste fut enfin considérée comme éradiquée. Un fléau laissant place à un autre, la municipalité dut faire face à un afflux de mendiants dans Tours et les différents faubourgs. C'est en 1655 que le *Sanitas* fut officiellement converti en hôpital général de la Charité[11] par l'intendant de Heere. Plusieurs raisons sont invoquées[12] : crise sanitaire, pèlerinage pour le culte de Saint-Martin, espérance d'être employé dans l'industrie de la soie qui faisait la réputation de la ville… Le conseil d'administration de l'hôpital, présidé par l'archevêque de Tours et composé majoritairement de marchands-bourgeois de l'industrie textile, exploita les mendiants pendant de nombreuses années pour fabriquer des étoffes de soie[13]. C'est au XVII[e] siècle qu'on fit construire trois bâtiments longs de 80 mètres, perpendiculaires à la maison Bredif et séparés par de vastes cours, ainsi qu'une chapelle baptisée «Saint-Roch» pour accueillir ces pauvres gens.

Cet hôpital général fut le deuxième installé après celui de Lyon et servit de modèle aux hospices généraux prévus dans le royaume[14] ; en effet, par l'édit de 1662, Louis XIV demanda la création d'un hôpital général dans « chacune des villes de son royaume » pour faire face à la recrudescence de mendicité[15]. Par la suite, la Révolution française mit à mal un équilibre fragile ; accueil des blessés de guerres[16], réorganisation avec destitution de l'autorité religieuse[17] ou encore difficultés financières obligeant l'administration à vendre de nombreux biens mobiliers ou immobiliers[18].

10 Giraudet 1873.
11 Audin 2009 : 117-131.
12 Monnier 2011 ; Vieillard 1950.
13 Vieillard 1950.
14 Coursault 1991 : 77.
15 Grandin 1902.
16 Coursault 1991 : 85-144.
17 Grandin 1902.
18 Coursault 1991 : 85-144. ; Vieillard 1950.

Portrait de François-René de Pommereul, Archives municipales de Fougères (cote 39 Z 2)

◊ *La fusion des trois hôpitaux*

Le 1[er] janvier 1801, le général François-René-Jean de Pommereul (Fig. 1) fut nommé préfet du département d'Indre-et-Loire[19], après avoir été probablement un des examinateurs de Napoléon Ier à l›école militaire[20]. Ses talents lui permirent de faire rapidement partie du corps des préfets après le coup d'état du Corse en 1799. C'est un homme haut en couleurs qui passa relativement peu de temps dans le département (1801-1806) mais laissa une empreinte indélébile par ses nombreuses actions[21]. Pommereul retrouva à Tours un collègue franc-maçon Bernard François Balzac, directeur des vivres de la 22[e] division militaire, adjoint au maire de Tours et père du célèbre écrivain[22].

19 Coursault 1991 : 109.
20 Gourdin 1983 : 571-582.
21 *Ibid.*
22 Celestin 1961 : 97-124

Bernard-François Balzac (1746-1829)
https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/maison-de-balzac/oeuvres/bernard-francois-balzac-pere-d-honore-1746-1829#infos-principales

portrait anonyme (huile sur toile) avec l'aimable autorisation de la Maison de Balzac, Paris
notice descriptive :
« Visage aux traits épais et tête légèrement rejetée en arrière, Bernard-François arbore les insignes de la réussite sociale, l'habit galonné d'adjoint au maire, la plume d'administrateur de l'hospice général de Tours » (Maison de Balzac).

Les registres de comptes conservés aux archives départementales font l'état des lieux de la détresse financière dans laquelle sont plongés les hôpitaux de Tours depuis la Révolution française[23]. Dès le début de son mandat, le préfet commandita un rapport complet aux administrateurs de la commission commune des 3 grands hôpitaux (existante depuis 1796)[24]. Pour Pommereul et les administrateurs, les avantages étaient à la fois financiers et organisationnels :

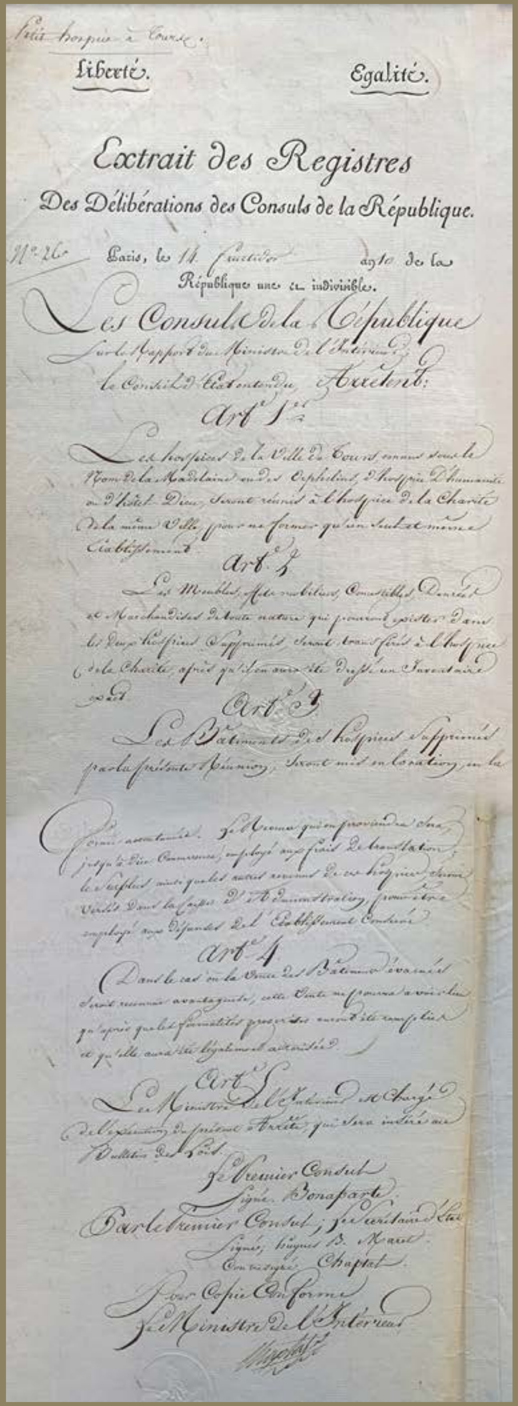
> Cette réunion selon plusieurs personnes instruites produit au moins trente mil francs d'économie. Joignez à cela un meilleur ordre des choses, [...] on aura la solution de la question[25].

23 ADIL - Cote H4/L4.
24 Lettre du 28 messidor an 8 - ADIL - Cote 1X439
25 *Ibid.*

Le lieu choisi est la Charité du fait du terrain aéré et des infrastructures déjà disponibles[26]. Ce choix fut critiqué par la jeune Société médicale de Touraine (1801) et par le Conseil municipal de Tours principalement à cause de l'état marécageux du ruau Saint Anne qui favorisait la circulation des «miasmes»[27]. Ce bras de rivière faisant la jonction entre la Loire et le Cher s'était transformé en un cloaque méphitique après la construction d'une levée au niveau de la Loire en 1774[28]. Ce déversoir pestilentiel ne fut comblé qu'en 1842, permettant ainsi la construction du jardin botanique sous la supervision du pharmacien Jean-Anthyme Margueron[29]. En réalité les lettres échangées relatent des problèmes plus complexes : craintes de difficultés de transport de malades en périphérie de Tours, d'un manque de place dans les locaux, d'une charge financière pour la municipalité avec nécessité d'octrois supplémentaires, ou même de «petites passions et petits intérêts particuliers» selon Pommereul[30]. Des notables tourangeaux furent auditionnés et certains proposèrent l'ancien couvent de la visitation comme alternative[31].

Après de multiples tergiversations et l'implication du conseil départemental, le 1er septembre 1802 (14 Fructidor An X), l'Hôpital général de La Charité, l'Hôpital de La Madeleine et l'Hôtel-Dieu fusionnèrent en un organisme unique comme l'atteste l'arrêté impulsé par le préfet et contresigné par le ministre de l'intérieur Chaptal.

26 Grandin 1902, ADIL - Cote 1X439
27 Grandin 1902 ; Celestin 1961 : 97-124 ; ADIL - Cote 1X439
28 Audin 2013 : 315-344.
29 Voir article de M. Rideau dans ce numéro.
30 ADIL - Cote 1X439
31 *Ibid.*


Liberté. Egalité.

Extrait des Registres

Des Délibérations des Consuls de la République.

N° 26 Paris, le 14 fructidor an 10 de la République une et indivisible.

Arrêté du 14 fructidor an X relatif à la réunion des trois hospices de la ville de Tours,

Archives Départementales d'Indre et Loire, Dossier "Réunion des trois anciens hospices de Tours" (Cote 1X439)

Transcription

Arrêté du 14 fructidor an X relatif à la réunion des trois hospices de la ville de Tours, Archives Départementales d'Indre et Loire 9J1.

Qui ordonne la réunion des trois Hospices de la ville de Tours, du 14 fructidor an X de la République une et indivisible

Les Consuls de la République, sur le rapport du Ministre de l'Intérieur ;
Le Conseil d'État entendu ;

ARRETENT :

ARTICLE PREMIER – Les Hospices de la ville de Tours, connus sous le nom de la Madeleine ou des Orphelins, d'Hospice d'Humanité ou Hôtel-Dieu, seront réunis à l'Hospice de la Charité de la même ville, pour ne former qu'un seul et même établissement.

ART. 2 – Les meubles, effets mobiliers, comestibles, denrées et marchandises de toute nature qui pourront exister dans les deux Hospices supprimés seront transférés à l'Hospice de la Charité, après qu'il en aura été dressé inventaire exact.

ART. 3 – Les bâtiments des Hospices, supprimés par la présente réunion seront mis en location en la forme accoutumée. Le revenu qui en proviendra sera, jusqu'à due concurrence, employé aux frais de translation ; le surplus, ainsi que les autres revenus de ces hospices seront versés dans la Caisse d'Administration, pour être employés aux dépenses de l'établissement conservé.

ART. 4 – Dans le cas où la vente des bâtiments évacués serait reconnue avantageuse, cette vente ne pourra avoir lieu qu'après que les formalités prescrites auront été remplies et qu'elle aura été légalement autorisée.

ART. 5 – Le Ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera inséré au *Bulletin des Lois.*

Le Premier Consul,
Signé : BONAPARTE

Par le Premier Consul :
Le Secrétaire d'État,
Signé : Hugues-B. MARET

Le Ministre de l'Intérieur,
Signé : CHAPTAL

Le transfert définitif des malades de l'Hôtel-Dieu s'effectua en fait le 28 novembre 1803[32], l'exécutif de ce nouvel hospice était une commission d'administration avec initialement six membres nommés par le ministre de l'Intérieur, avec l'approbation nécessaire du préfet[33]. La nouvelle commission était présidée par le maire de la ville[34]. Les premiers membres étaient[35] : Aubry-Patas (maire et président du conseil), Mangeant (vice-président), Deslandes, Courtemanche, Lefebvre-Laborde, Sain de Bois le Comte. Balzac père fut nommé administrateur un an plus tard[36]. Finalement, la commission sembla satisfaite de cette fusion et décerna à Pommereul le titre de «bienfaiteur de l'hôpital» en lui donnant le droit de disposer à son gré de douze lits[37].

Un personnage important vint remplacer le citoyen Lefebvre-Laborde un mois après la mise en place de la commission : monseigneur de Boisgelin, archevêque de Tours. Il faut se replacer dans le contexte global du concordat de 1801[38] : Napoléon estimait que la religion était nécessaire pour l'ordre public et négocia un contrat avec le pape. Après une période révolutionnaire tumultueuse, cette convention redora le blason du clergé en structurant le rôle, la place et les pouvoirs de l'Église catholique. Dans les missions du clergé, Boisgelin prit très à cœur celle de la charité, et rapporta les difficultés de terrain :

> Il n'y a point à Tours de conseil général des hospices. Les hôpitaux y sont dans l'état le plus misérable [...]. Il n'y a point de département où le conseil général des hospices semble plus indispensable, et c'est là qu'un archevêque auroit une place convenable à son ministère[39].

C'était sans compter les vues particulièrement anticléricales de Pommereul dont le fait d'armes le plus célèbre dans le domaine fut la publication d'un almanach substituant les noms des saints par ceux des philosophes et par les

32 Audin 2014 : 315-344.
33 ADIL - Cote H4/L4.
34 ADIL - Cote H4/9-J1.
35 ADIL - Cote H4/L4 et H4/L1.
36 ADIL - Cote H4/9-J1.
37 Aron 1992 : 125-171.
38 Leflon 1949.
39 Lavaquery 1921 : 355.

figures emblématiques de leurs systèmes[40]. Le préfet fit barrage aux religieux dans le domaine de la santé[41]. Finalement, comme un symbole de résilience, Boisgelin se retira «pour des raisons inconnues» en notifiant le 1er Juillet 1803 «qu'il n'assisterait plus aux séances de la commission»[42].

40 Gourdin 1983 : 571-582.
41 Lavaquery 1921 : 355.
42 ADIL - Cote H4/9-J1.

Jean Raymond de Boisgelin
Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Bildarchiv und Grafiksammlung, Inv.-Nr. PORT_00017876_01

En réalité les religieux n'avaient pas dit leur dernier mot puisque sur les restes de l'Hôtel-Dieu, la clinique Saint-Gatien fut fondée en 1805 avec l'aide de Boisgelin (décédé l'année précédant la réalisation du projet), le prêtre Simon et le Dr Jean Origet[43]. Elle participa largement aux soins donnés à la population tourangelle. Quant à l'Hôpital de La Madeleine, les bâtiments furent abandonnés au XIX^{e} siècle à Compagnie des quatre Canaux, puis le bâtiment fut entièrement démoli au moment de la construction du canal de jonction entre Loire et Cher.

Cette fusion hospitalière fut donc une volonté principalement préfectorale avec le soutien de la hiérarchie ministérielle. Les acteurs contraints qu'étaient la Société médicale de Touraine et la municipalité de Tours participèrent grandement au succès de sa réalisation, tout comme un clergé qui reprit, non sans difficultés, ses missions ancestrales de charité chrétienne.

◊ *Les conséquences pour les générations futures*

L'union des hôpitaux eut des résultats immédiats déplorables : les anciens bâtiments devinrent trop petits et il fallut recourir à des alternatives. Ainsi, on établit des salles dans la chapelle Saint-Roch et celle-ci fut divisée en trois étages ; l'exercice du culte fut rétabli le 20 août 1802, et cet état des choses cessa par l'isolement des grandes catégories de malades et par l'assainissement du terrain environnant[44]. Dans cette logique, un arrêté préfectoral obligea l'administration de l'hôpital à prévoir un lit par malade en 1805[45]. Afin de répondre à des normes d'hygiène de plus en plus strictes, les locaux se modernisèrent et s'agrandirent considérablement) comme l'attestent les plans conservés aux archives départementales[46].

43 Coursault 1991 : 111.
44 Monnier 2011.
45 Coursault 1991 : 111.
46 ADIL - Cote V/10/4/18 et V/10/4/32 (1840 et 1868).

Parallèlement, une activité d'enseignement débuta à l›Hôpital général comme le cours d'accouchement ou celui de pharmacie[47]. L'École préparatoire de médecine suivit en 1841, formant des officiers de santé ou les débuts de cursus des docteurs en médecine[48]. Une activité de recherche «moderne» fut amorcée par l'école de Bretonneau à partir de 1815. Le maitre et son élève Velpeau n'hésitaient pas à aller jusqu'à escalader les murs des cimetières en pleine nuit pour mener à bien leurs expériences ce qui leur avait valu quelques coups de fusils[49]. Ce lieu catalysa progressivement une logique hospitalo-universitaire telle qu'on la connaît aujourd'hui avec la triple mission de soin, d'enseignement et de recherche.

Passant successivement d'un lieu dédié au combat contre une épidémie ravageuse, puis au service des indigents de la ville, l'Hôpital général prit finalement le virage bio-médical au XIX^{e} siècle. Initialement à l'écart de la ville et proche d'un cloaque immonde, il a aujourd'hui une place centrale proche d'un agréable jardin botanique. D'illustres noms de la médecine tourangelle firent leurs classes en ces lieux. En 1881 fut inauguré l'Hospice Gatien de Clocheville grâce à un don généreux (il resta dans le giron de la municipalité jusqu'en 1952 où il fut rattaché au CHU). L'Hôpital général de Tours ne prit le nom d'Hôpital Bretonneau qu'en 1937 et l'Hôpital Trousseau finit d›être construit en 1973. Ces expansions permirent de satisfaire la demande en soins de la ville. Nous sommes désormais face à un nouveau tournant avec le regroupement annoncé sur le site éloigné de Trousseau, après une épidémie de COVID-19 éprouvante. Cette transition s'inscrit dans une histoire riche qu'il faudra savoir apprécier, respecter et souligner.

47 Monnier 2011 ; Aron 1992 : 125-171. L'enseignement avait été jusqu'alors principalement localisé en centre-ville (au couvent des Cordeliers pour le collège royal de Chirurgie créé en 1766 ; après la Révolution des cours furent dispensés notamment au palais épiscopal) ; voir article d'É. André et J. Vons dans ce numéro.
48 Aron 1992 : 171-201.
49 Velpeau 1862 : 6.

AUTEUR

Valentin Maisons,

Service de Néphrologie - Hypertension artérielle - Dialyses -Transplantation rénale - CHU de Tours

M2 Épidémiologie - Unité INSERM Sphere U1246, Nantes - Tours

M2 - Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance

valentin.maisons@gmail.com

BIBLIOGRAPHIE

- ADIL (Archives Départementales d'Indre-et-Loire), Tours.
  « Fonds Grandin - Cote dépôt H4/9-J1 », XIXe siècle.
  Tableau nominatif des membres de la commission d'administration de l'hospice général de Tours - Cote H4/L1 », XIXe siècle.
  Relevé des décisions de la commission d'administration - Cote H4/L4.
  Plans - Cote V/10/4/18 et V/10/4/32 (1840 et 1868).
  Dossier "Réunion des trois anciens hospices de Tours" – Cote 1X439.
- Aron Émile, *La médecine en Touraine des origines à nos jours*, Chambray-lès-Tours, Éd. C.L.D, 1992.
- Audin Pierre, « La varenne de Tours et ses ruisseaux », *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Touraine*, Tours, La Simarre, 2013, p. 1-31.
  « Tours au temps du roi Louis XIV (1650-1700) », *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. 55, Tours, 2009, p. 117-132.
- Célestin Nicole, « Bernard-François Balzac, administrateur de l'hôpital de Tours », *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. 33, Tours, 1961, p. 97-124.
- Clérambault Édouard Gatian de, *Tours qui disparaît*, Société archéologique de Touraine, t. 5, Tours, Péricat père et fils, 1912.
- Coursault René, *La médecine en Touraine, du Moyen-Âge à nos jours*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1991.
- Galinié Henri et Audin Pierre, *Tours antique et médiéval. Lieux de vie, temps de la ville*. 40 ans d'archéologie urbaine, Tours, FERACF, 2007.
- Giraudet Eugene, *Histoire de la ville de Tours*, Tours, Principaux libraires, 1873.
- Gourdin Pierre, « Le Général-Préfet d'Indre-et-Loire François René Jean de Pommereul (1745-1823) », *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. 40, Tours, 1983, p. 571-582.
- Grandin Elie, *L'Hôpital général de la Charité de Tours, depuis sa fondation jusqu'au 14 fructidor an X*, Tours, Imp. G. Debenay-Lafond, 1902.
- Lavaquery Eugène, *Le cardinal de Boisgelin 1732-1804*, Paris, Plon, 1921.
- Leflon Jean, « Concordat de 1801 », *Catholicisme : Hier, Aujourd'hui, Demain* (tome 2), Paris, Letouzey et Ané, 1949.
- Livernet Sylvain, Tours du XVIIIe au XXe siècle, la conservation des éléments anciens dans une ville moderne, Thèse, Université de Lille, 1990.
- Monnier Adeline, Girard Isabelle, Malveau Régine et Forlivesi Luc, *Centre Hospitalier Régional Universitaire de Tours 1159 – 1996, Répertoire numérique de la sous-série H dépôt 4*, Archives départementales, Tours, 2011.
- Velpeau Alfred, *Bretonneau, discours prononcé aux funérailles de M. Bretonneau à Tours le mercredi 7 mai 1862*, Paris, Malteste et Cie, 1862.
- Vieillard Félix, L'hôpital Bretonneau, de ses origines à la création de l'école de médecine de Tours, thèse, Faculté de Médecine de Paris, 1950.
- Vons Jacqueline, « Les lieux de soins à Tours sous l'ancien régime », *HSM*, t. XLVI, 2012, p. 357-366.

ILLUSTRATIONS

Remerciements :

À Madame Jacqueline Vons pour son aide et ses conseils avisés,

À Marc Fillet de la bibliothèque universitaire de médecine pour sa précieuse aide dans la recherche des documents,

À la Société Archéologique de Touraine et au personnel des Archives d'Indre-et-Loire pour leur aide et leurs conseils toujours avisés.

Faculté de médecine de Tours, BU Emile Aron.

4

Relations entre le Jardin botanique, l'Hospice général et l'École de médecine et de pharmacie de Tours au XIXe siècle ; amour et désamour

Marc Rideau

Dès sa création en 1843 et pendant une dizaine d'années, le Jardin botanique de Tours a été étroitement associé à l'Hôpital général et à l'École de médecine et de pharmacie. Les relations, confiantes et optimistes au début, deviennent difficiles et ne cessent qu'avec l'abandon total de sa dépendance financière par rapport à l'hospice en 1857. La chronologie habituellement présentée (1843-1857) doit être nuancée : l'idée d'un jardin préexistait à Tours avant 1843 et d'autre part, des échanges entre les trois organismes se poursuivent après l'arrêt du financement1.

◊ *Avant 1843 : espoirs sans lendemains d'un jardin*

Au cours des premières décennies du XIXe siècle, la ville de Tours souhaite posséder un jardin botanique. À trois reprises, elle semble bien près d'y parvenir :

Le 4 décembre 1819, le médecin parisien Pierre Henri Hippolyte Bodard de la Jacopière (1758-1826) écrit au comte Ferdinand de Waters (1777-1836), préfet d'Indre-et-Loire. Avec le soutien de Pierre Fidèle Bretonneau (1778-1862), médecin-chef de l'Hôpital général de Tours, et celui de Jean Louis Jacques Henri Parmentier (1777-1865)[2], pharmacien-chef du même hôpital, Bodard propose d'établir « un jardin de plantes usuelles pour l'usage de la pharmacie et pour des essais d'acclimatation[3] ». Il croit en effet possible de « remplacer les médicaments étrangers par des médicaments issus du sol français » afin de « diminuer les coûts payés aux nations étrangères ». Un devis est établi : six cents francs permettraient de louer un terrain près de l'Hôpital général, payer un jardinier et acheter du matériel, mais la Société médicale d'Indre-et-Loire, consultée, s'appuie sur plusieurs arguments pour émettre un avis négatif[4] : un ouvrage de Jean-François Coste (1741-1819) et Pierre-Rémi-François-de-Paule Willemet (1735-1807)[5] a démontré « qu'on ne pouvait pas remplacer efficacement les plantes étrangères par des plantes individuelles » ; le climat de Tours est insuffisant pour permettre l'acclimatation des plantes exotiques ; des essais précédents réalisés à l'Hôpital général de Tours se sont révélés insatisfaisants.

L'idée est pourtant conservée par Parmentier. À partir de 1830, il aménage un jardin médicinal sur un terrain dépendant de l'Hôpital général et il y cultive jusqu'à 2 000 plantes[6]. Cette deuxième tentative est éphémère : le jardin est supprimé en 1838 suite à « des changements opérés à l'hospice[7] ».

1 Abréviations utilisées : ADIL ; archives départementales d'Indre-et Loire - AMT : Archives municipales de Tours - An : Archives nationales – Les *Annales de la Société d'Agriculture*, Sciences, Arts et Belles-Lettres sont abrégées en *Annales de la Société d'agriculture.*

2 Aucun rapport entre ce pharmacien et Antoine-Augustin Parmentier (1737-1813) qui s'est illustré dans sa campagne en faveur de la culture des pommes de terre.

3 ADIL 5M 176 : Lettres de Bodard au préfet, 19 septembre et 4 décembre 1819.

4 ADIL 5M 176 : rapport négatif du 9 décembre 1919 par les docteurs Duperrron et Haime au nom de la Société médicale d'Indre-et-Loire.

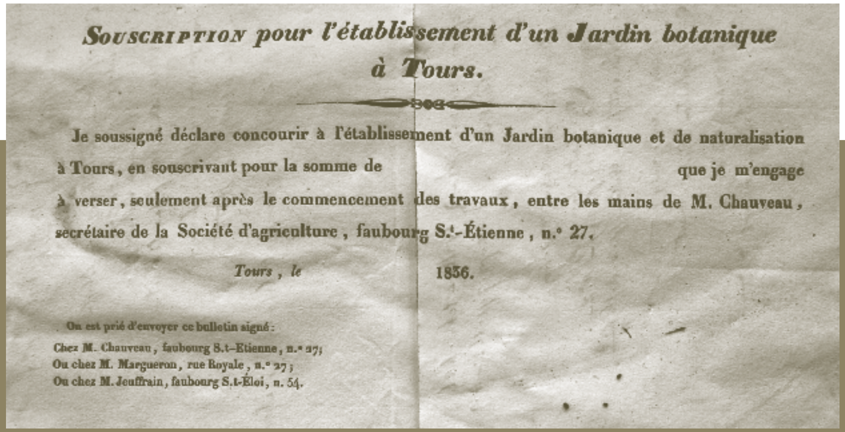
5 Coste et Willemet 1778.

6 *Annales de la Société d'agriculture*, 1830, t. 9, p. 2-9.

7 *Journal d'Indre-et-Loire*, 12 juillet 1838.

Troisième tentative par un pharmacien en retraite, Jean-Anthyme Margueron (1771-1858)[8] : le 26 mai 1832, il expose devant les membres de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département dont il est l'un des membres, les avantages qu'offrirait un jardin botanique pour la Société et la Ville pour l'étude des plantes et la naturalisation d'espèces utiles. Il souhaite disposer d'un terrain de deux arpents[9], d'un bâtiment pour le jardinier et d'un amphithéâtre de 100 places pour y dispenser des cours. La Société acquiesce et demande une subvention au Conseil général, lequel refuse d'allouer les 60 000 F nécessaires[10]. L'année suivante, le préfet Godeau d'Entraigues (1775-1856) - favorable au projet - propose d'aliéner « le légumier [de la préfecture] et la bande de terre qui longe le mail » (l'actuel boulevard Heurteloup). Le Conseil général refuse de nouveau le 3 août 1833 au prétexte qu'une telle réalisation empêcherait le prolongement prévu de la rue de Buffon et que le terrain serait trop petit[11]. La Société d'agriculture renouvelle sa demande en septembre 1835[12] et reçoit un nouvel avis négatif. Elle ne se décourage pas et en juin 1836, faisant valoir qu'Orléans, Le Mans, Angers, Nantes, Poitiers ont un jardin botanique, elle lance une souscription près du public tourangeau[13].

8 Margueron et Parmentier, sont tous deux d'anciens pharmaciens militaires. Sur Margueron, voir Rideau et Courtois 2016 : 109-124.
9 L'arpent de Touraine vaut 65, 95 m².
10 Mourain de Sourdeval 1842 : 237-244.
11 ADIL 7M220 ; Journal d'Indre-et-Loire, 9 août 1833.
12 *Journal d'Indre-et-Loire*, 24 septembre 1835.
13 *Journal d'Indre-et-Loire*, 24 juin 1836.


Souscription pour l'établissement d'un Jardin botanique à Tours.

Je soussigné déclare concourir à l'établissement d'un Jardin botanique et de naturalisation à Tours, en souscrivant pour la somme de que je m'engage à verser, seulement après le commencement des travaux, entre les mains de M. Chauveau, secrétaire de la Société d'agriculture, faubourg S.t-Étienne, n.° 27.

Tours, le 1836.

On est prié d'envoyer ce bulletin signé :
Chez M. Chauveau, faubourg S.t-Etienne, n.° 27;
Ou chez M. Margueron, rue Royale, n.° 27 ;
Ou chez M. Jouffrain, faubourg S.t-Éloi, n. 54.

Elle-même donne 300 francs et la Société médicale d'Indre-et-Loire 150 francs. De hautes personnalités dont le préfet, l'archevêque, le général d'Ornano (1784-1863), le maire Auguste-Eugène Walwein (1790-1868) et de nombreux habitants contribuent également, mais les 6 400 francs obtenus restent insuffisants et le Conseil général en sa séance du 29 août 1836 persiste dans sa position de l'année précédente[14].

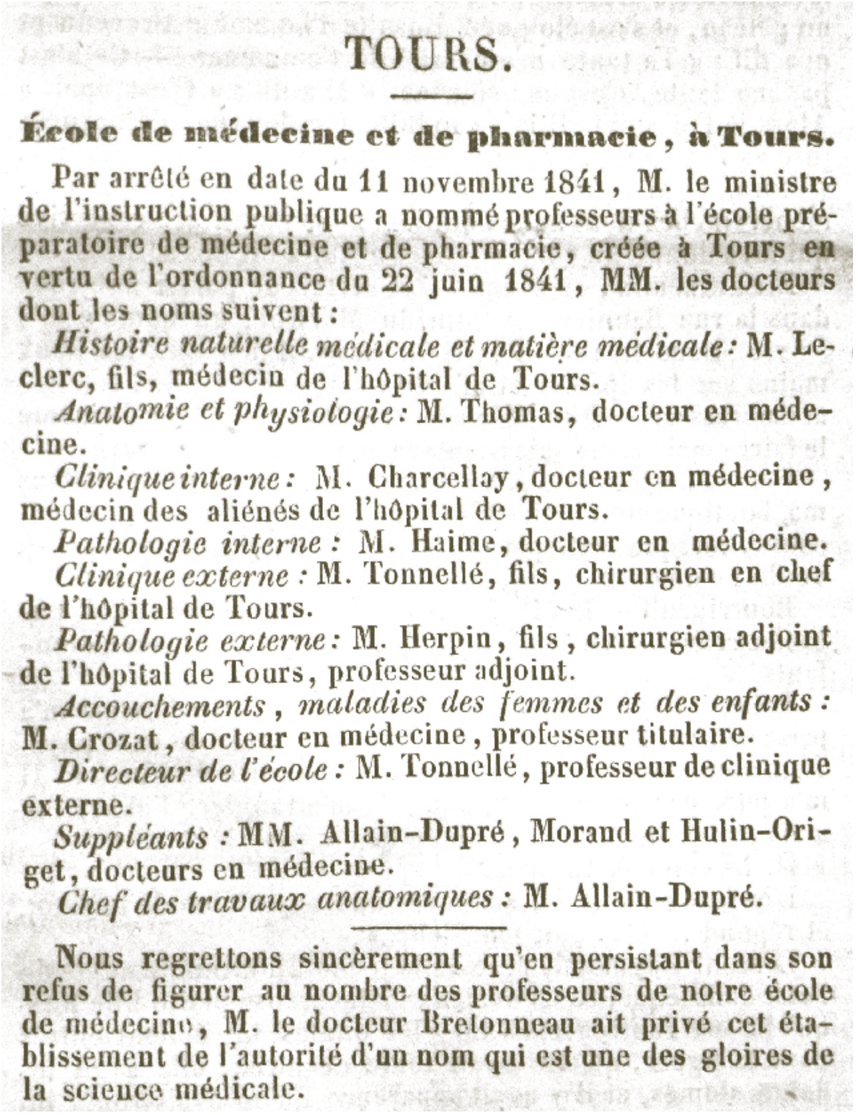
Naissances conjointes du Jardin botanique et de l'École de médecine et de pharmacie

La situation se débloque le 22 juin 1841 quand sur proposition du ministre de l'Instruction publique, Abel-François Villemain (1790-1870), qui souhaite répondre favorablement aux sollicitations de la commission administrative de l'Hôpital général de Tours et de la municipalité tourangelle, le roi Louis-Philippe prend une ordonnance créant une École préparatoire de médecine et de pharmacie. Sont alors prévus « des bâtiments dont l'administration des hospices fait les frais et garantit l'achèvement. On y possèderait des amphithéâtres pour des cours, des salles de dissection, un musée, un laboratoire de chimie et de pharmacie, une salle de bibliothèque, et un vaste jardin botanique[15] ». Dans la foulée, la commission administrative affecte, le 30 juillet, un terrain adjacent et le jardin légumier dit « du Moulin » pour la construction de l'École[16]. Les professeurs sont

14 *Journal d'Indre-et-Loire*, 2 septembre 1836.
15 *Journal d'Indre-et-Loire*, 26 juin 1841.
16 On notera qu'au conseil municipal du 15 mars 1841, l'un des conseillers municipaux, Archambault, s'était opposé à ce que cette école soit bâtie à côté de l'hospice : il préférait avoir une « école théorique » placée au Musée de la ville, et une « école d'application » au sein de l'Hospice.

À GAUCHE
Bulletin de souscription pour un Jardin botanique à Tours (juin 1836).
Trouvé à l'intérieur de l'herbier Derouet (bibliothèque Sciences-Pharmacie-Univ. Tours)

nommés par un arrêté ministériel du 11 novembre et parmi eux figure Frédéric Leclerc (1810-1891), médecin à l'hospice et chargé de l'enseignement « d'histoire naturelle médicale et matière médicale ». Ce fils spirituel de Bretonneau, passionné de botanique, réclame d'emblée que la promesse d'établir un jardin des plantes soit tenue.



TOURS.

École de médecine et de pharmacie, à Tours.

Par arrêté en date du 11 novembre 1841, M. le ministre de l'instruction publique a nommé professeurs à l'école préparatoire de médecine et de pharmacie, créée à Tours en vertu de l'ordonnance du 22 juin 1841, MM. les docteurs dont les noms suivent :

Histoire naturelle médicale et matière médicale : M. Leclerc, fils, médecin de l'hôpital de Tours.

Anatomie et physiologie : M. Thomas, docteur en médecine.

Clinique interne : M. Charcellay, docteur en médecine, médecin des aliénés de l'hôpital de Tours.

Pathologie interne : M. Haime, docteur en médecine.

Clinique externe : M. Tonnellé, fils, chirurgien en chef de l'hôpital de Tours.

Pathologie externe : M. Herpin, fils, chirurgien adjoint de l'hôpital de Tours, professeur adjoint.

Accouchements, maladies des femmes et des enfants : M. Crozat, docteur en médecine, professeur titulaire.

Directeur de l'école : M. Tonnellé, professeur de clinique externe.

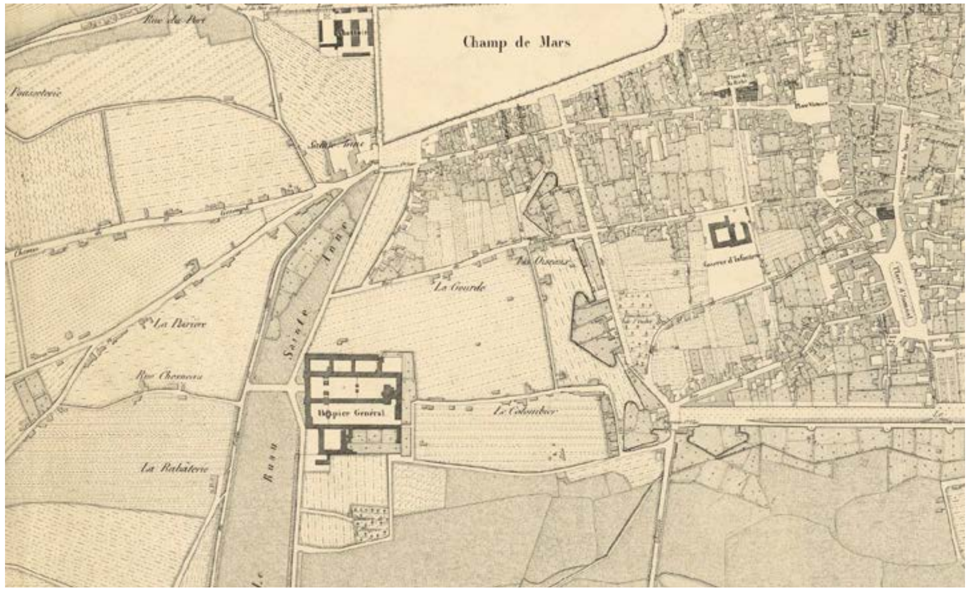
Suppléants : MM. Allain-Dupré, Morand et Hulin-Origet, docteurs en médecine.

Chef des travaux anatomiques : M. Allain-Dupré.

Nous regrettons sincèrement qu'en persistant dans son refus de figurer au nombre des professeurs de notre école de médecine, M. le docteur Bretonneau ait privé cet établissement de l'autorité d'un nom qui est une des gloires de la science médicale.

Liste des premiers professeurs nommés à l'École de médecine de Tours (1841).
Journal d'Indre-et-Loire, 15 novembre 1841

Mais où le créer ? Par chance, une ordonnance royale du 3 décembre 1817 a autorisé la ville de Tours à céder à l'Hospice général les vingt-neuf hectares de dépendances du Ruau Sainte-Anne, un ancien canal joignant la Loire et le Cher et passant devant la façade de l'Hospice



Le ruau sainte- Anne.
Archives départementales d'Indre-et-Loire

à condition toutefois de l'assainir car l'eau y est devenue stagnante et nauséabonde. Tous les ans, le conseil d'administration de l'Hospice général emploie « les enfants trouvés et quelques vieillard valides à combler les lieux », mais devant le peu de résultats obtenus, la ville entreprend à partir de 1835 des travaux importants, en même temps que l'architecte Charles-Gustave Guérin (1814-1881) construit de nouvelles façades pour l'Hôpital[17]. Pour en faciliter l'accès, plus de 200 000 m^3 de terre sont remués[18] ; deux levées sont établies à partir du rond-point aménagé devant l'entrée, l'une longe l'hôpital, l'autre (la levée des Vernis) traverse perpendiculairement le Ruau en direction de la commune de La Riche.

17 La décision est prise par le conseil municipal le 1er juin 1836 (Journal d'Indre-et-Loire, 4 juin 1836).
18 *Journal d'Indre-et-Loire*, 5 septembre 1839.

Très vite, Margueron convoite l'espace rendu disponible aux dépens du Ruau, et le 11 juin 1842[19], il obtient de la commission administrative de l'Hospice général (dont il est l'un des membres depuis un an) un arrêté en cinq articles :

1. l'Hospice affecte trois ha de terrains devant sa façade à droite et à gauche de l'allée des Vernis ;
2. il fera tous les remblais nécessaires pour que le terrain soit à l'abri des hautes eaux, et même de celles d'infiltration ;
3. il donnera 1000 F de frais d'entretien chaque année ; il sollicitera du ministre de l'Instruction publique l'obtention gratuite auprès des serres, jardins et pépinières de l'État les plantes, arbres et arbustes nécessaires à la première formation du jardin ; l'Hospice sollicitera en outre la même faveur des autres jardins botaniques dont du reste plusieurs ont déjà fait des offres généreuses à cet égard ;
4. La Société d'agriculture est priée de solliciter de la Ville et du Département toutes les sommes nécessaires pour couvrir le surplus des dépenses ;
5. L'Hospice reprendra le terrain si le Jardin botanique cesse de subsister ».

Pour terminer le remblaiement, quatre cent mille m^3 de matière sablonneuse et de produits provenant de la démolition des anciennes levées sont de nouveau déversés dans la partie du Ruau réservée au Jardin[20], et quand on découvre en avril 1843 l'arrivée d'eaux d'infiltration, le maire Walvein achète chevaux et chariots pour transporter de la terre fertile et augmenter d'un mètre le niveau des terrains. Dès août 1843, la commission administrative de l'Hospice se préoccupe de fermer l'espace du futur Jardin de façon à empêcher les vols. Elle arrête que : « la grille et les travées dormantes qui séparent [...] en deux parties la cour des hommes [de l'hospice] seront mises à la disposition de M. Margueron ; il en sera de même des deux pavillons qui sont à gauche et à droite de cette grille afin de les replacer à l'entrée de l'allée des Vernis », qui deviendra l'entrée du jardin. À l'autre extrémité de cette allée, on construit une habitation pour le jardinier-chef, Louis Joseph Bussienne (1816-1895)[21]. Enfin, au nord et à l'ouest, Margueron avance à la ville l'argent nécessaire à la construction d'un mur de 140 m doublant une partie d'un fossé du côté de La Riche ; dans son esprit, ce mur « servira un jour de clôture à la ville[22] ».

Margueron est nommé directeur du Jardin le 21 octobre 1842 et le 9 novembre suivant, après avoir suivi la distribution des prix aux étudiants à l'École et l'inauguration d'un buste de Lavoisier, tout le public se déplace pour inaugurer le Jardin[23]. Quelques travaux de maçonnerie surmontés de drapeaux tricolores indiquent l'emplacement des futures serres dessinées par Octave Chauveau (1802- ?), architecte de l'Hospice général. Le préfet d'Entraigues pose la première pierre puis tour à tour, Margueron, le préfet et le maire prennent la parole en présence de l'archevêque, de nombreux Tourangeaux et des professeurs de la toute jeune école de médecine qui vient de fêter sa première année d'existence[24].

◊ *1843- 1847 : la période de confiance*

Cette création de jardin exige beaucoup d'argent ! L'hospice participe pour 2 000 F ; la Société d'agriculture accepte de donner tous les ans 300 F[25] ; le Conseil général, « s'il se voit avec regret dans l'impossibilité de concourir aux frais de premier établissement[26]», alloue 1 000 F pour 1842 et 1843, complétés par 500 F pour l'entretien pendant ces deux années ; la ville de Tours accorde 2 000 F. D'autre part, le conseil municipal en sa séance du 12 juillet 1844, après avoir entendu le docteur Louis Tonnellé (1803-1860) vanter les avantages attendus du Jardin (« non seulement dans les ressources scientifiques que

19 ADIL, HDEP4/L25.
20 Mourain de Sourdeval 1858 : 50-61.

21 Ce jardinier est payé par l'hospice. Il est logé et nourri par l'établissement et reçoit, la première année, 400 F de gages, « les finances de l'hospice ne permettant pas de faire davantage ». Il est prévu de le loger par la suite dans un local dépendant du jardin (HEDEP4/L25, délibération de la commission du 21 octobre 1842).
22 Ce mur avait 2, 50 m de hauteur et 50 cm d'épaisseur (AMT 2R392 : « devis estimatif d'un mur de clôture au couchant du jardin botanique »). Margueron prête sans intérêts à la ville les 2 500 F nécessaires, *Journal d'Indre-et-Loire*, 17 août 1843.
23 *Journal d'Indre-et-Loire*, 11 novembre 1843.
24 La première rentrée de l'école avait eu lieu le 3 novembre 1842.
25 *Journal d'Indre-et-Loire*, 14 mars 1843.
26 Conseil général, séance du 16 septembre 1842 (*Journal d'Indre-et-Loire*, 21 septembre 1842).

l'on y trouvera pour l'École de médecine, mais cette création procurera en outre un travail utile aux aliénés[27] ») vote à une très large majorité une dépense annuelle de 1 000 F en dépit des critiques du conseiller Faucheux qui regrette qu'un tel jardin « impose à l'hospice une double charge : d'une part, la privation d'un vaste terrain qu'il aurait pu affermer avantageusement, et d'autre part, l'entretien annuel, indépendamment des sommes considérables qui ont été consacrées aux frais de premier établissement ».

Les souscriptions passées et nouvelles de nombreux donateurs sont bien entendu utilisées et une note ajoutée en 1846 sur un document « Règlement pour le jardin botanique de Tours » conservé aux Archives départementales d'Indre-et-Loire montre « qu'un don anonyme de 12 000 F [...] a mis le directeur à même de solder toutes les dépenses du jardin jusqu'au 1er janvier suivant[28].

Les premières années se déroulent plutôt bien. Margueron demeure membre de la commission administrative de l'hospice (il en est vice-président à partir de 1847) et c'est un directeur vigilant. Au nord du jardin (à gauche de l'ancienne levée des Vernis) trois serres en exposition sud sont construites, et une allée de magnolias sépare les deux parties d'une école de botanique où des plantes indigènes et exotiques sont cultivées dans d'étroites plates-bandes avec bordures de buis[29]. Au sud, à partir de 1844, un horticulteur d'Angers, André Leroy (1801-1875), aménage un arboretum avec un kiosque en son milieu, où circule une rivière alimentée par les eaux du puits artésien de l'hospice. On continue de faire travailler dans le jardin les aliénés de l'Hospice général, et une douve est même construite d'est en ouest pour empêcher qu'ils ne s'évadent[30]. Les plantes à cultiver sont envoyées par plusieurs directeurs de jardins botaniques français et par de nombreux amateurs et horticulteurs du département[31]. Datent sans doute de cette époque quelques arbres encore présents : le bel exemplaire de *Ginkgo biloba* près de l'entrée principale que la tradition attribue (sans certitude) à un don du docteur Bretonneau,et un arbre de fer (*Parrotia persica*) près de l'orangerie.

27 On les fait travailler à l'entretien du jardin.

28 ADIL HDEP4/N 91. Ce don vient de la fortune de Margueron et de celle de son frère Jules Marie, décédé en 1836. Le dialogue rapporté en 1858 par son ami Charles Mourain de Sourdeval (1800-1879) dans les *Annales de la Société d'agriculture* (t. 38, p. 50-62) : « On vous accuse d'avoir mis 80 000 francs de vos deniers », avec pour réponse : « Vous n'y êtes pas, et nul ne le saura. Louis XIV a brûlé les *Mémoires* de la construction de Versailles, et j'ai fait ainsi de ceux du jardin ; le public n'a rien à voir en ces folies », est sans doute un embellissement de l'acte de Margueron.

29 *Journal d'Indre-et-Loire*, 2 septembre 1844. Les visites de l'école de botanique sont alors payantes (50 c par personne ou 1F par famille) jusqu'à « ce que les dépenses de construction et d'appropriation soient soldées ».

30 ADIL, HDEP4/L26).

31 Citons parmi les directeurs : Charles Brisseau de Mirbel, du Jardin du roi ; Etienne Soulange-Bodin, des jardins de Fromont-sur-Ris ; Edouard Vincent, de Brest ; Fleurot père, de Dijon ; le comte Jules de Tristan, d'Orléans ; Beaufis, du Mans ; Alexandre Boreau, d'Angers ; Pierre Chéri Grimaux, de Rochefort ; Charles Morren, de Liège. Parmi les amateurs : Jean André-Walther, receveur général d'Indre-et-Loire ; le comte et la comtesse de Villeneuve, de Chenonceau ; la comtesse de Richemont, de Saint-Avertin ; le comte de Villarmois, du château de Montgoyer à Saint-Epain ; le comte Pierre Odart, du château de la Dorée à Esvres ; le docteur Pierre-Fidèle Bretonneau ; le député Alexandre-Henri Gouin ; le comte de la Pinsonnière, pair de France et membre du Conseil général, le musicien Jean-Bernard Woetz, de Saint-Cyr. Les jardiniers de Tours, Sylvain Louis Porcher, Chatenay, Vausseur, Delahaye, Messire, Pennelet, Madame veuve Barillet, apportent leur concours. La famille de l'horticulteur Louis Cohen, qui vient de décéder, cède au quart de sa valeur réelle les plantes des serres du défunt, et l'abbé Mauduit donne les plantes du jardin du petit séminaire de Tours. Le comte de Montville fait parvenir de nombreuses plantes de serres chaudes en 1845, François Haken Philippar, directeur du jardin botanique de Versailles, offre en 1847 une collection de céréales et le tourangeau Charles Barillet expédie des végétaux prélevés au jardin de Saint-Pierre de la Martinique dont il est le directeur.

Ginkgo biloba, l'arbre aux 40 écus au jardin botanique de Tours.
Collection particulière

Parrotia persica, l'arbre de fer près de l'orangerie au jardin botanique de Tours
Collection particulière

Les Archives départementales conservent un « *Catalogue des graines récoltées au jardin botanique de la Ville de Tours en 1845*[32] », riche de 1480 plantes qui sont offertes en échange aux autres jardins botaniques, un nombre impressionnant pour un si jeune jardin botanique. Aussi, Margueron peut-il, avec fierté, faire visiter le jardin au préfet et aux membres du Conseil municipal le 31 août 1844. Il fait de même le 17 février 1847 pour le duc Decazes (1780-1860) venu de Paris (le duc visite en même temps les locaux neufs de l'École de médecine).

Au cours de ces années, plusieurs améliorations sont apportées : en 1845, l'étiquetage des plantes est réalisé par l'officier de santé Marcel Blanchet (1815-1899) et l'industriel Parfait Gervais, dit Jules, Delaunay (1806-1872) ; en 1846, Paul Tassin (1812-1888), pharmacien-chef de l'hospice et directeur adjoint du jardin, utilise les collections végétales pour dispenser au public un cours gratuit de botanique indépendant de celui que le professeur Leclerc fait aux étudiants de l'École de médecine tous les après-midis du second semestre. Quant aux demandes de financement supplémentaire de Margueron, la commission administrative les satisfait généralement. Elle accepte par exemple le 5 novembre 1847 l'achat de plants d'acacias nécessaires à l'établissement d'une haie doublant un mur au nord du jardin.

32 ADIL HDEP4/N 91.

Cette plante a d'abord été cultivée par Margueron dans son propre jardin ; il l'étudiait pour la production d'huile.

Elle figure dans la « liste de plantes cultivées au jardin botanique en 1845 » (*Archives départementales d'Indre-et-Loire*).

Madia sativa

◊ *1847-1853 : les difficultés du jardin et la fin de la dépendance*

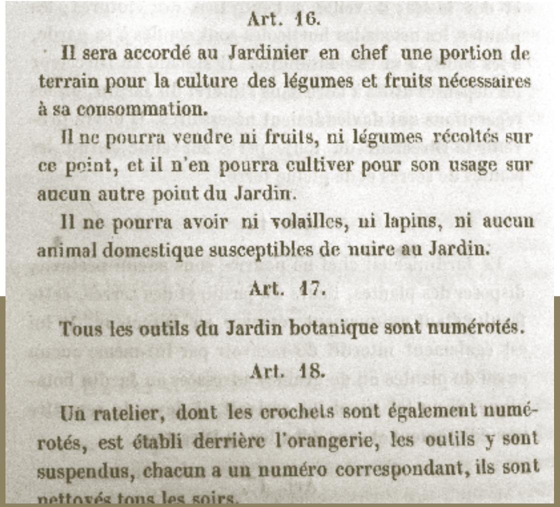
Mais Margueron s'affaiblit. Pour veiller aux travaux du jardin, il se fait souvent remplacer par Walwein, lequel abandonne ses fonctions de maire en février 1847. La vigilance s'en ressent et le jardin se délabre progressivement : aucune fumure n'amende les sols ; les serres sont ouvertes à tout vent ; le chauffage est déficient ; les cultures sont dans un état de semi-abandon et l'arrosage n'est plus assuré car les eaux du puits artésien de l'hôpital s'épuisent et parviennent difficilement au Jardin botanique[33].

Le 14 décembre 1849, Paul Tassin remplace officiellement Margueron qui devient directeur honoraire. Toutefois, la commission administrative de l'Hospice général tient à garder la direction effective du jardin et, le 8 mars 1850, elle adjoint au nouveau directeur une « commission consultative » de quatorze membres, chargée de régler « spécialement et uniquement » la partie scientifique du jardin[34]. Cette commission est installée le 18 mars 1850, et le 29 avril, elle vote un nouveau « Règlement du jardin botanique[35] » quelque peu tâtillon.

33 AMT 2R392 : lettre de Paul Tassin au maire le 6 juillet 1852.

34 En font partie, un administrateur de l'hospice (Bonnebault), un conseiller municipal (Louis-René, baron Auvray), un officier de santé (Marcel Blanchet), un médecin (Frédéric Leclerc), deux pharmaciens (Edmond Pillet et Grégoire Charlot), un ancien vice-président de la Société d'Horticulture de France (Louis Melchior Lesèble), deux anciens militaires (François-Joseph Derouet-Picault et Frédéric Derouet, conseiller général), un ancien industriel (Jules Delaunay), un juge d'instance (Charles Mourain de Sourdeval) un pair de France, le vicomte Paul Etienne de Villiers du Terrage.

35 Hospice général de Tours. *Jardin botanique. Règlement*. Tours, 1850. Impr. Ladevèze.



Art. 16.

Il sera accordé au Jardinier en chef une portion de terrain pour la culture des légumes et fruits nécessaires à sa consommation.

Il ne pourra vendre ni fruits, ni légumes récoltés sur ce point, et il n'en pourra cultiver pour son usage sur aucun autre point du Jardin.

Il ne pourra avoir ni volailles, ni lapins, ni aucun animal domestique susceptibles de nuire au Jardin.

Art. 17.

Tous les outils du Jardin botanique sont numérotés.

Art. 18.

Un ratelier, dont les crochets sont également numérotés, est établi derrière l'orangerie, les outils y sont suspendus, chacun a un numéro correspondant, ils sont nettoyés tous les soirs.

Règlement du jardin adopté en 1850.
Archives départementales d'Indre-et-Loire

La lecture des comptes rendus de la commission administrative de l'Hospice général montrent que des problèmes de personnes sont rapidement apparus avec le jardinier-chef, Louis Bussienne, qu'elle finit par évincer en 1850. La même commission s'inquiète aussi de ce que « plusieurs élèves en médecine franchissent le fossé qui clôt au couchant le jardin botanique ; à l'avenir, tout élève soit interne, soit externe, qui franchira ce fossé sera immédiatement signalé au recteur »[36].

Cependant, au sein de la commission consultative du Jardin botanique où rivalités et tiraillements s'accumulent, l'action de l'un des membres, celle du vicomte Paul Étienne de Villiers du Terrage (1774-1858), va devenir prépondérante. Ce pair de France, ancien directeur de la police en Hollande sous Napoléon 1er, puis préfet pendant les Cent-Jours et la Restauration, s'est réfugié en Touraine après la Révolution de 1848[37]. Ayant conservé toutes ses qualités de négociateur, il va, en trois années, redresser le jardin, modifier sa gouvernance et finalement le sauver d'une disparition programmée.

36 ADIL, HDEP4/L26. Comptes rendus de la commission administrative de l'hospice des 14 septembre et 16 novembre 1949 et des 10 et 17 juin 1850.

37 Rideau 2016 : 125-142.

Portrait de Paul-Étienne de Villiers du Terrage (1774-1858), pair de France *(domaine public)*

Acte I. Il rédige en 1851 trois rapports qu'il lit devant la commission administrative de l'Hospice et qu'il adresse au maire de Tours et au préfet.

6. Il dresse d'abord un état satisfaisant du travail de la commission consultative depuis son installation[38] : le nombre de plantes a augmenté dans les serres et dans l'école de botanique ; les terrains sont labourés ; l'arboretum est replanté pour devenir « une promenade agréable et instructive ».

7. Il détaille cependant l'insuffisance du budget annuel du jardin : les 4 500 francs de ressources (1 000 F du département ; 1 000 F de la ville ; 2 300 F de l'hospice) ne couvrent pas les 4 320 F de dépense de personnel, de chauffage des serres, frais d'éclairage et menues dépenses et ne permettent aucun investissement.

8. Il suggère que la Ville et le Département augmentent chacun de 300 F leur subvention annuelle et réclame un secours exceptionnel de 2 740 F pour divers achats. Ses vœux sont réalisés. L'augmentation annuelle des subventions est accordée par la Ville et le Département, et un secours exceptionnel de 1 300 F est voté par le conseil municipal[39].

Acte II. En 1852, pour mettre fin à la mauvaise volonté de l'administrateur ordonnateur des dépenses de l'Hospice, Renaud, et faire cesser les disputes souvent oiseuses au sein de la commission consultative, il propose au préfet[40] de scinder cette dernière en une section délibérative de trois membres (Tassin, Bonnebault et Villiers du Terrage) pouvant librement dispenser les fonds alloués au jardin, et une section consultative comprenant les autres membres. Un arrêté préfectoral du 30 mars 1852 officialise son souhait[41].

38 AMT, 2R 258. Villiers du Terrage : *Rapports lus à MM les membres de la commission des hospices et de celle du jardin botanique, puis transmis au préfet* (manuscrit).

39 AMT, 1D62 : Registre des délibérations du conseil municipal de Tours, budget supplémentaire 1851.

40 Villiers du Terrage, Paul-Etienne, « Note confidentielle sur le jardin botanique », sd (fin 1851 ou début 1852). Il y écrit : « L'action administrative manque d'ensemble et de vivacité. Beaucoup de temps y est perdu au tapis-vert, en paroles oiseuses, en projets décousus ou chimériques quand chacun est exact. Alors qu'on ne l'est pas, il en résulte que rien ne se fait plus, et j'ai vu souvent arriver que deux ou trois membres seulement se rendaient aux séances ».

41 AMT 2R257.

Acte III. En 1853, il s'attaque au problème crucial, le financement par l'Hospice « spontanément accordé autrefois et, non sans raison, contesté aujourd'hui ». La situation est parfaitement résumée dans l'exposé qu'en fait le conseiller municipal de Saint-Martin qui expose le 1er février 1853 aux membres du Conseil municipal les arguments de Villiers du Terrage[42] :

> Vous savez tous comment existe et a été fondé le jardin botanique. L'hospice a fourni le terrain, et a dépensé pour cet objet des sommes importantes [...]. Ainsi établi, le jardin est aujourd'hui administré par une commission spéciale nommée par arrêté de M. le préfet, et entretenu au moyen de subventions données par l'hospice, par la ville et par le département. Cette commission toutefois, dirigeant un établissement qui n'a pas d'existence légale n'est, en droit [...] que l'agent de la commission administrative de l'hospice, laquelle est obligée de prendre à son compte et de porter à son budget les recettes et les dépenses du jardin. Il y a ici [...] plusieurs irrégularités graves. La première, c'est qu'un établissement hospitalier ait fondé à grands frais un établissement éminemment départemental et municipal ; la seconde, c'est qu'il l'administre, la troisième c'est qu'il le subventionne en détournant ainsi de leur destination des ressources qui doivent avoir un tout autre usage. Cette dernière considération a frappé M. l'inspecteur des hôpitaux et hospices. M. le ministre de l'Intérieur, sans en adresser encore un blâme direct à la commission administrative de celui de Tours lui a cependant fait sentir que le fait ne lui avait pas échappé.

Villiers du Terrage propose finalement que l'Hospice général cède la nue-propriété du terrain à la Ville (à condition que le Jardin continue d'exister en tant que tel) et qu'un financement annuel de 6 000 F réparti à parts égales soit fourni tous les ans par la municipalité et le Conseil général. Les différentes parties prenantes acceptent : la municipalité lors de la séance du conseil municipal du 10 février, la commission administrative de l'Hospice le 10 août, le Conseil général dans sa séance du 27 août. Le préfet approuve les termes du traité entre la Ville et l'Hospice le 20 septembre[43].

42 AMT 1D62 et 2R392.

43 Il est convenu que l'Hospice versera 2 000 F en 1854, 1 500 F en 1855, 1 000 F en 1856 et cessera tout paiement à partir du 1er janvier 1857 (AMT 2R257, *Délibérations de la commission administrative de l'Hospice*, séance du 10 août 1853).

Le pavillon des jardiniers, près de la serre (l'extension moderne de la serre est visible en arrière-plan).
Collection particulière

Quant au Conseil général et la Ville, ils donnent chacun 2 800 F[44] en 1854. Le 5 novembre 1853, Villiers du Terrage prend officiellement, à 79 ans, la responsabilité du jardin dans une atmosphère apaisée et un financement assuré. Il a enrichi le Jardin botanique grâce à ses relations avec celui de Kew qui envoie cent vingt plantes exotiques destinées aux serres[45]. À sa demande, un large fossé est creusé en bordure nord et ouest du jardin pour entraîner jusqu'au Cher les eaux domestiques de l'Hôpital[46]. Des appareils météorologiques sont installés dans l'école de botanique ; un cours gratuit de taille d'arbres fruitiers

44 AMT 2R257, *Délibérations du Conseil général*, séance du 27 août 1853.

45 *Journal d'Indre-et-Loire*, 29 avril 1853.

46 *Journal d'Indre-et-Loire*, 10 décembre 1853. Ce fossé fait disparaître le mur ouest érigé par Margueron.

est organisé par Louis René Madelain (1820-1885)[47], nouveau jardinier-chef[48] ; une école de la vigne est ouverte ; des conduites amènent l'eau de la ville dans le jardin pour suppléer l'eau du puits artésien devenu déficient[49]. En 1855, devenu très âgé, il redonne la direction du jardin à Paul Tassin[50] et, dans une lettre confidentielle au maire, il demande que pleine autorité soit donnée à ce dernier pour éviter que ne recommencent les tiraillements d'antan. L'arrêté du maire du 23 octobre 1855, lui donne satisfaction et le Conseil municipal lui rend hommage, ainsi qu'à Margueron lors de la séance du 13 août 1855. Il ne reste plus à ces deux hommes, qui ont l'un créé, l'autre sauvé le Jardin, qu'à disparaître : Margueron décède le 1er février 1858 et Villiers du Terrage le 20 décembre de la même année.

Le Jardin botanique est devenu financièrement indépendant de l'Hospice, mais ses relations avec les autorités de santé subsistent, ne serait-ce que par le nouveau directeur et pharmacien, Robert-David Barnsby (1832-1916) qui remplace Paul Tassin en 1857. Il est en effet en même temps professeur d'histoire naturelle à l'École de médecine et il en deviendra directeur en 1897. Il va « régner » sur le jardin jusqu'en 1903 et s'en occupera sans relâche, d'autant qu'à son avis, « l'école de botanique peut être considérée comme une annexe de l'École de médecine[51] ». De nos jours encore, le Jardin botanique de Tours, devenu jardin « de la Ville et de l'Université », conserve un « jardin des plantes médicinales » rappelant le temps où il dépendait des établissements de santé tourangeaux.

47 Louis-René Madelain a épousé Catherine Bussienne, fille de Louis Joseph Bussienne, le jardinier évincé du Jardin botanique en 1850.
48 AMT 2R257, lettre du 13 juin 1853.
49 *Journal d'Indre-et-Loire*, 17 décembre 1854.
50 AMT 2D9, arrêtés du maire, 25 octobre 1855.
51 ADIL, 7M225, lettre de Barnsby au préfet du 12 juillet 1885.

AUTEUR

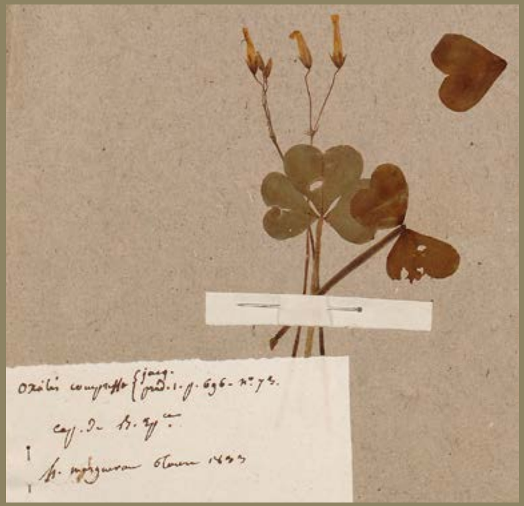
Marc Rideau
Professeur honoraire de Biologie végétale à Faculté de Pharmacie de Tours
Vice-président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Touraine
m.rideau@658 laposte.net

BIBLIOGRAPHIE

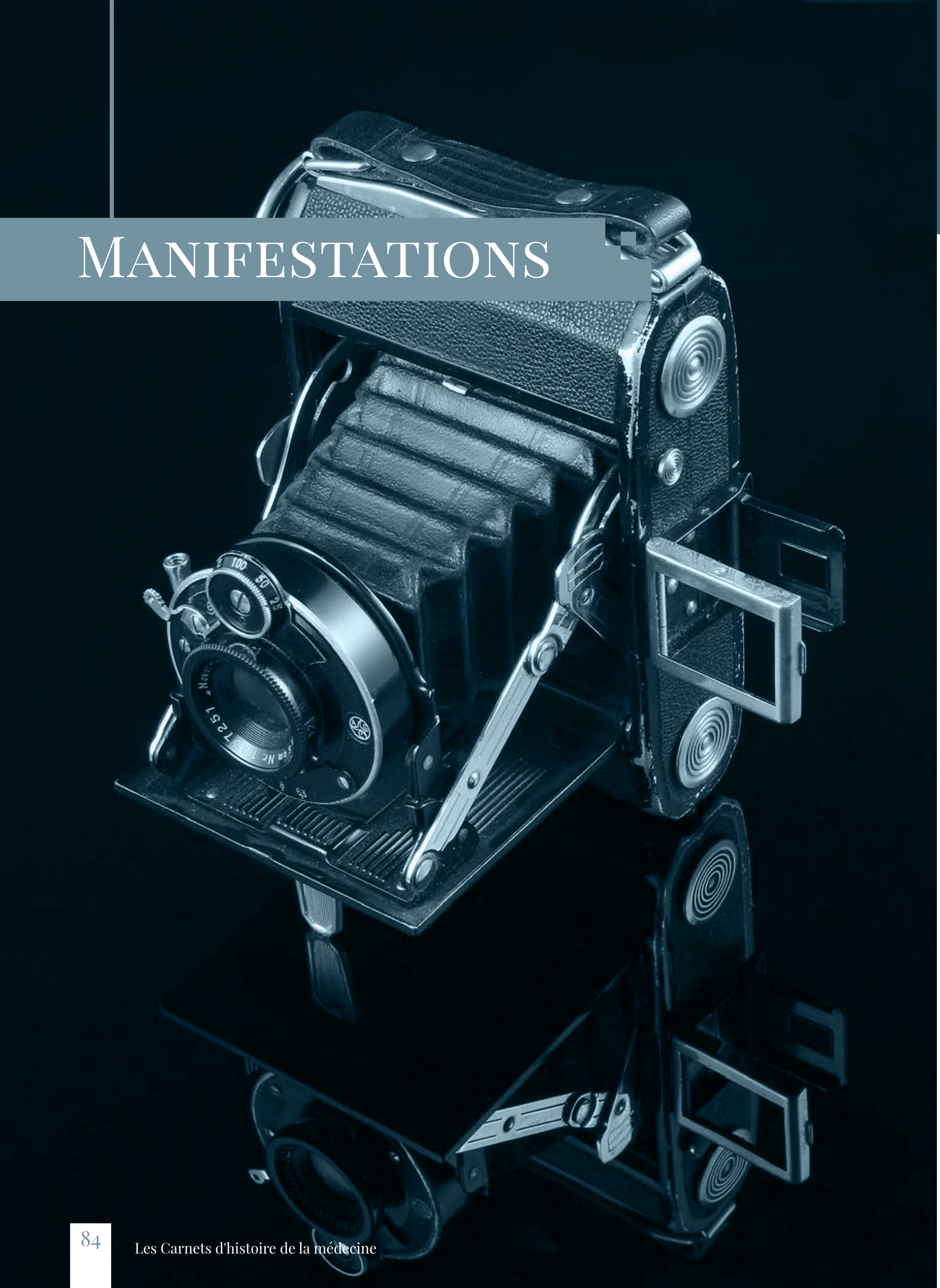
- Coste Jean François et Willemet Rémy, *Essais botaniques, chimiques et pharmaceutiques…*, Annecy, Chez la veuve Leclerc, 1778.
- Mourain de Sourdeval Charles, « Rapport sur le projet de création d'un jardin botanique à Tours », *Annales de la Société d'agriculture*, t.22, 1842, p. 237-244.
  « Jean-Anthyme Margueron, fondateur du jardin botanique de Tours », *Annales de la Société d'agriculture*, 1858, p. 50-61.
- Rideau Marc, « Paul-Etienne de Villiers du Terrage (1774-1858). Police, politique et botanique », *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Touraine*, t. 29, 2016, p. 125-142.
- Rideau Marc et Courtois Martine, « Jean-Anthyme Margueron, pharmacien, chimiste, botaniste et philanthrope », *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Touraine*, t. 29, 2016, p. 109-124.

ILLUSTRATIONS

Remerciements
Aux Archives départementales d'Indre-et-Loire et aux Archives municipales de Tours.



Oxalis compressa.
Échantillon cultivé dans le jardin Margueron, mis en herbier par le botaniste tourangeau Derouet *(bibliothèque Sciences-Pharmacie-Univ-Tours).*



MANIFESTATIONS

LE MUSÉE VIRTUEL DE L'ART DENTAIRE OU MVAD

Micheline Ruel-Kellermann
membre titulaire de l'Académie nationale de chirurgie dentaire,
Secrétaire générale du MVAD
ruelkellermann@free.fr

En septembre 2022, l'université de Tours a ouvert la deuxième année d'une Faculté d'odontologie en mettant en place l'ensemble des procédures et actions nécessaires à son fonctionnement.
L'histoire de leur art ne peut manquer d'intéresser les étudiants et professeurs de cette nouvelle faculté. Ils trouveront de quoi satisfaire leur curiosité et leur désir de connaissances dans ce musée virtuel, unique au monde, à travers les objets et les commentaires présentés.
Ce site a été réalisé par Micheline Ruel-Kellermann et Pierre Baron, chirurgiens-dentistes et Jacques Gana, infographiste, et est hébergé par le département d'histoire de la médecine de la Bibliothèque interuniversitaire de Santé, pôle médecine, Université Paris.

Introduction

Les musées d'histoire de la santé font revivre le passé et peuvent aussi compléter les lacunes de l'histoire d'une de ses disciplines. Concernant l'histoire de l'art dentaire, trop peu d'historiens ont étudié les auteurs qui la font connaître dans sa vérité et sa richesse depuis le XVI^e siècle. Les auteurs les plus connus sont des médecins anatomistes tel André Vésale (en 1543), ou des chirurgiens comme Ambroise Paré (dès 1569), qui ne présentent souvent qu'un chapitre réservé aux dents. Trop souvent négligés sont les livres exclusivement dentaires ; pour n'en citer que trois : Le *Coloquio breve* de Francisco Martinez de Castrillo (c. 1525-1585) à Valladolid en 1557[1], le *Libellus de dentibus* de Bartolomeo Eustache (c. 1500/10-1574) à Venise en 1563[2] et la Recherche de Urbain Hémard (1548?-1592) à Lyon en

1 Martinez de Castrillo 1557.
2 Eustache 1563 (trad. 2016).

1582[3]. On n'a mesuré que depuis peu ce que le XVIIIe siècle devait à ces derniers[4]. En revanche, par son abondance iconographique, l'histoire des charlatans, apparus au XIIIe siècle et venant pour la plupart d'Italie, est la plus célèbre.

On évoque moins les « empiriques », parmi lesquels se distinguaient des hommes dépourvus de titre mais compétents et poussés par une volonté de soulager la misère humaine. Au XVIIe siècle, certains vont prendre le titre d' « opérateurs pour les dents » ; dans la deuxième moitié du siècle, quelques dentistes, en très petit nombre, répondent aux besoins des personnes de qualité soucieuses de leur santé buccale. Ils sont capables d'arracher les dents dans de bonnes conditions, ils préparent et vendent des élixirs pour l'hygiène buccale, ils traitent le scorbut des gencives, liment les caries, et « remettent des dents », assistés par des tabletiers pour la réalisation des dents postiches.

Cette improbable polyvalence était présente tout autant chez les oculistes, herniaires, lithotomistes que chez les « dentateurs ». Et face à la dangerosité de beaucoup d'entre eux, Louis XIV va les convier à devenir « experts » de leur *spécialité*[5]. Les édits royaux de 1699 ordonnent ainsi un troisième corps de praticiens ; après celui des médecins et des chirurgiens, le corps des « experts », exigeant d'eux une formation spécifique.

Événement marquant du Siècle des Lumières, la publication en 1728 du *Chirurgien Dentiste* de Fauchard (1679-1761)[6] donne un essor fantastique à l'odontologie française ; à sa suite, Robert Bunon, Claude Mouton, Louis Lécluze, Étienne Bourdet, Anselme Jourdain vont offrir par leurs ouvrages un enseignement précieux à tous les futurs experts. Ces derniers sont invités dans toutes les cours d'Europe. En 1768, avec l'ouverture du Collège royal de Chirurgie, les lettres patentes réglementent les études et définissent le statut des dentistes experts.

Mais la période révolutionnaire sonne le glas des peu nombreux experts dentistes : un décret de 1791 décide la suppression des jurandes et maîtrises et octroie à tous la liberté d'exercer tous négoces, arts ou métiers, moyennant le règlement d'une patente. À partir de 1793, tous ceux qui participent, à quelque titre que ce

3 Hémard 1582 (rééd. 2009). Ruel-Kellermann 2010 : 351-361.
4 Ruel-Kellermann 2010 : 42-46.
5 Ruel-Kellermann 1980-1990. https://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/presentations/odontologie/debuts.php
6 Fauchard 1728.

soit, aux soins des malades ou des blessés deviennent des *officiers de santé*. L'odontologie, laissée pour compte, ne retrouve de vrais statuts qu'un siècle plus tard, en 1892, avec la loi Brouardel qui accrédite les écoles dentaires. En 1965, sont créées les écoles nationales de chirurgie dentaire et en 1972, elles sont rattachées à l'Université, faisant de l'odontologie une discipline hospitalière dotée d'un diplôme de docteur en chirurgie dentaire[7].

Pourquoi un musée virtuel ?

La conception d'un musée virtuel peut faire sourire. Effectivement ne pas pouvoir examiner un objet « en vrai » réduit indiscutablement l'émotion que l'on éprouve habituellement à le découvrir. Pourquoi alors cette folle entreprise imaginée par un confrère, le Dr Guy Robert ? Rappelons qu'à son actif, celui-ci avait déjà organisé l'exposition en 1982 « Du Charlatan au Chirurgien-Dentiste », puis en 1992, co-organisé « Des dents et des Hommes ». Il avait aussi créé un petit musée dentaire dans le château de Champlitte (Bourgogne-Franche-Comté), au sein d'un musée consacré au XIXe siècle.

Rappelons que l'on peut trouver dans bien des musées une vitrine consacrée au dentaire, mais seulement trois villes en France ont bénéficié de musées exclusivement dentaires : Paris, Lyon et Toulouse. Or, depuis quelques années, ces musées ne pouvaient être visités que sur rendez-vous, selon les disponibilités de confrères bénévoles.

Historique du musée virtuel

C'est la disparition du plus ancien musée à Paris, le musée Fauchard, qui a été l'élément déterminant.

En 1998, la collection du musée a été déposée par la Société de l'École dentaire de Paris, lors de sa dissolution, au musée de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris (AP-HP) ; le fonds de sa bibliothèque est à la Bibliothèque interuniversitaire de Santé (BIU Santé), qui le conserve et le met à la disposition du public dans sa collection *Medica* sur son site Internet, sous forme numérisée (cote APHPF).

7 Ruel-Kellermann 1980-1990.

En 2012, l'Hôtel Miramion, qui abritait le musée de l'AP-HP, est vendu, entraînant le stockage définitif des pièces, pour certaines uniques au monde, dans des cartons à l'hôpital du Kremlin-Bicêtre, d'où elles n'étaient d'ailleurs jamais sorties depuis 1998.

C'est donc cette situation regrettable et l'infime probabilité de la création d'un nouveau musée dentaire à Paris, que l'objectif de sauvegarder un accès visuel à ce riche patrimoine si peu exposé, firent naître cette belle idée d'un musée virtuel, lequel serait également l'occasion de faire revivre l'histoire de la chirurgie dentaire[8]. Proposé en 2011 à des historiens de la Société française d'histoire de l'art dentaire (SFHAD) qui célébrait le 250e anniversaire de la mort de Pierre Fauchard, sacré « père de la dentisterie moderne » par les Américains, le projet de Guy Robert fut bien évidemment plébiscité.

Mise en place et création

En 2012, l'idée est accueillie très favorablement par Guy Cobolet, alors directeur de la BIU Santé.

Pour soutenir le musée intellectuellement et financièrement, Guy Robert fédère les principaux organismes professionnels : l'Ordre national des chirurgiens-dentistes (ONCD), l'Académie nationale de chirurgie dentaire (ANCD), la Société française d'histoire de l'art dentaire (SFHAD), l'Association Dentaire Française (ADF), la Confédération nationale des syndicats dentaires (CNSD) et l'Union des chirurgiens-dentistes retraités (UCDR).

Le 1er février 2013, les membres fondateurs se réunissent pour déclarer officiellement la naissance de l'association du *Musée virtuel de l'art dentaire* (MVAD), ainsi définie dans ses statuts :

« L'association a pour but d'entretenir la mémoire de l'art dentaire, en recensant tous documents figurant les instruments, petit et gros matériel, mobilier ainsi que les textes, peintures, gravures, dessins et photos concernant l'histoire de l'art dentaire ».

8 Ruel-Kellerman 2018 : 227-232.

Conception et réalisation du MVAD

Méthode

Le président du MVAD, Guy Robert, confie alors la réalisation à deux historiens de la SFHAD, Pierre Baron et Micheline Ruel-Kellermann. Très rapidement, ceux-ci estiment tout à fait pertinent de faire l'histoire chronologique de chaque instrument selon ses apparitions et représentations dans les ouvrages principalement à partir de la fin du XVe s. jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale.

La première étape est la recherche bibliographique, essentiellement dans le riche fonds de la BIU Santé, parmi les ouvrages où la chirurgie dentaire est évoquée. Jusqu'au XVIIIe siècle, de nombreux ouvrages de chirurgie générale consacrent un chapitre à l'odontologie et présentent des illustrations d'instruments. L'essentiel des commentaires des auteurs relatant les avantages et/ou dangers de l'utilisation des instruments est minutieusement relevé et consigné dans les légendes qui accompagnent les images. L'iconographie artistique est également exploitée à chaque fois qu'elle peut témoigner du thème abordé. Les catalogues de vente présents dès la deuxième moitié du XIXe siècle sont également examinés car ils témoignent à la fois de l'apparition d'un nouvel instrument et de la longévité de celui-ci, et ce malgré les apparitions successives d'autres matériels bien plus performants.
La deuxième étape consiste à faire un choix parmi les objets présents dans les musées de France à commencer par ceux de l'AP-HP, mais aussi ceux de diverses universités étrangères, de collections privées et d'en obtenir des photographies de bonne qualité. Leur datation est parfois délicate, la tendance étant souvent de les faire plus anciens qu'ils ne le sont.
La troisième étape est passionnante et complexe. Après la longue et minutieuse reconstitution historique, il faut chercher parmi les objets muséaux collectés ceux qui peuvent être juxtaposés à leurs homologues livresques.

Enfin, ces juxtapositions terminées, tous les « objets vrais » sont collectés et classés et présentés dans un cadre final intitulé « Exposition ». Ils sont accompagnés, chaque fois qu'il existe, de leur cartel dans une légende qui apparait en cliquant sur l'image agrandie.

Il faut souligner ici le luxe d'un espace illimité offert par l'électronique, qu'une réalisation papier n'aurait jamais permis, et en même temps la nécessité d'une méthode extrêmement rigoureuse dans la transmission des données, afin que Jacques Gana, de la BIU Santé, puisse procéder à la très remarquable mise en scène infographique, et sans lequel le MVAD ne serait pas ce qu'il est. Qu'il soit ici vivement remercié.

Présentation des salles du musée virtuel de l'art dentaire

La page d'accueil présente au centre un pélican-tiretoire du début du XIXe siècle, à gauche les réalisateurs, en bas les logos des membres fondateurs au-dessus de ceux des partenaires et à droite le sommaire comprenant quatre grandes rubriques : Présentation générale, Instruments, Prothèses, Mobilier.

Page d'accueil du MVAD. https://www.biusante.parisdescartes.fr/mvad/debut.php

Les instruments

C'est la partie de loin la plus développée, elle se divise en plusieurs objectifs d'intervention : l'ouverture de la bouche, les extractions, le nettoyage des dents, la conservation des dents, cette dernière partie divisée elle-même en instruments pour l'excision de la carie, la cautérisation, les traitements canalaires, les instruments rotatifs et enfin les miroirs buccaux.

Les premières représentations d'instruments sont illustrées avec une riche iconographie issue de gravures, manuscrits ou petits tableaux du XIVe au XVIe siècle.

Les ouvre-bouches, dilatatoires ou *speculum oris* ainsi que les abaisse-langues ou glossocatoches ; tout en n'étant pas exclusivement réservés à l'odontologie, ces instruments étaient néanmoins parfois utilisés pour des interventions délicates ou pour des « patients difficiles ».

Pour l'extraction, la plus ancienne et la plus impérative opération lors de douleurs incoercibles, on voit successivement des élévateurs, des pélicans et tiretoires, des clés anglaises dites de Garengeot, des daviers, des pinces coupantes. Les recherches ont révélé des instruments quasi inconnus ou oubliés, parfois éphémères, tels les séparateurs de racines, daviers à vis ou vis à racines.

Scène dentaire.
Dessin à la plume, XVe s.
(Landesbibliothek, Stuttgart, Cod. Poet. 2°2), tiré d'un manuscrit de Konrad von Ammenhausen (vers 1300). Cliché ACR.

Élément de coffret avec six instruments pour détartrer les dents par Grangeret à Paris, vers 1800. (Coll. priv.)

Pour le « nettoyage des dents », prôné depuis l'Antiquité, on trouve des burins, grattoirs, lancettes, ciseaux et rugines servant à extraire le tartre. Certains au début du XIXe siècle sont de véritables œuvres d'orfèvrerie.

Pour la conservation des dents, on constate d'une façon générale que certains de ces instruments s'avèrent bien moins nombreux dans les musées, soit en raison de leur petitesse et de leur fragilité, soit en raison du dévoiement possible de leur emploi à d'autres utilisations, telles les limes ou plus récemment les petites scies. Les instruments pour *l'excision de la carie* présentent souvent une grande proximité avec ceux pour le « nettoyage des dents ». Ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, marquée par l'essor métallurgique, qu'ils acquièrent une diversité et une véritable efficacité : excavateurs, ciseaux à émail, etc.

Les *instruments canalaires* comprennent des forets, tire-nerfs, sondes, destinés au traitement du canal contenant le paquet vasculo-nerveux ; ils apparaissent seulement au cours du XIXe siècle, lorsque miroirs de bouche et éclairage vont faciliter la visibilité du champ opératoire. Ils se diversifient rapidement eux aussi au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle avec le développement industriel. On

Fraise à manivelle, entrainement à cardan, par Collin, 2e moitié du XIXe siècle. (Musée de l'Art dentaire de Garancière).

remarquera que bien des instruments sont multifonctionnels comme les stylets et les « équarissoirs », existant déjà pour l'excision de la carie ou la préparation d'un tenon pour une dent artificielle.

La *cautérisation par le feu*, avec les cautères dit *actuels*, par opposition aux potentiels par applications topiques fut au cours des siècles de plus en plus controversée, car périlleuse, douloureuse et effrayante pour le patient. Mais grâce à leur transmission possible de chaleur, quelques auteurs de la fin du XVIIIe siècle vont les utiliser pour obturer une cavité avec de l'or ou du plomb. Avec l'arrivée de l'électricité, ils disparaissent définitivement sous cette forme.

Les *instruments rotatifs* sont présentés dans une très grande salle. Existant depuis des millénaires, le premier de tous, le trépan, fonctionne à l'aide d'un archet. Il est dit avoir été utilisé par Archigène d'Apamée (53/54 ou 33/34 - 116/117), cité par Galien, pour perforer une dent douloureuse[9]. Étonnamment, c'est seulement au XVIIe siècle que Cornelis Solingen (1641-1687) eut l'idée d'imprimer un mouvement de rotation à un foret pour adoucir une aspérité dentaire[10]. Au XVIIIe siècle suivent les porte-forets « porte-écarissoirs », trépans perforateurs ; au XIXe siècle la fraise à main laissa progressivement la place au porte-foret et fraise à manivelle puis à la fraise activée par les premiers tours à pied remplacés peu à peu par des tours électriques.

9 *Galeni de compositione medicamentorum secundos locos* (Kuhn T XII L V) 1826.

10 Solingen 1693 : 122.

Les *miroirs buccaux* vont transformer la pratique en permettant d'apercevoir avec facilité les caries situées sur toutes les faces des dents, de jouer aussi avec la lumière extérieure pour éclairer l'intérieur d'une cavité. Ils sont plans, grossissants, orientables ou pliables et parfois, on leur adjoint avec plus ou moins de succès de petites lumières.

Les occluseurs et les articulateurs pour les prothèses

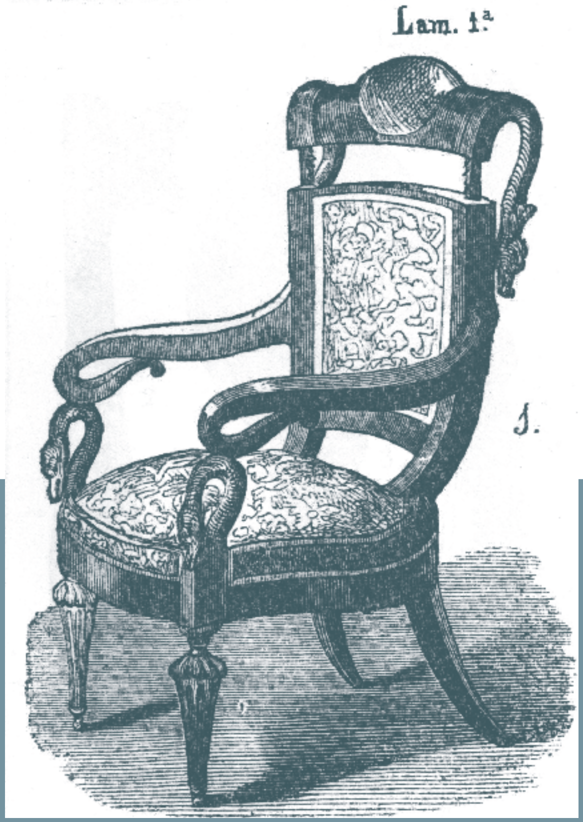
Les *articulateurs* sont des dispositifs mécaniques qui servent dans toute reconstitution prothétique à reproduire la cinématique mandibulaire d'un patient. Les occluseurs, plus basiques, reproduisent l'intercuspidie, c'est-à-dire la relation des dents supérieures aux inférieures par une simple charnière. C'est au tout début du XIXe siècle que l'occluseur à charnière est décrit par Gariot pour reproduire la dimension verticale de l'occlusion des deux arcades dentaires (1805).

Beaucoup de conceptions furent éphémères alors que d'autres ont été durables et modulables durant des décennies. Leur incroyable diversité, leurs innombrables variations, font que certains de ces instruments de musée ou de collection n'ont pu être rigoureusement identifiés, témoignant des recherches incessantes, parfois curieuses, pour recréer mécaniquement tous les mouvements mandibulaires.

Le mobilier

L'installation du patient, les fauteuils

La première salle présente une riche iconographie exposant l'installation du patient depuis le IVe siècle av. J.-C. jusqu'au XXe siècle. Une deuxième salle est consacrée à l'évolution des recherches dans la littérature pour « situer le malade selon [sa] commodité » selon Jacques Guillemeau (1549-1613)[11]. Pierre Fauchard décrit minutieusement l'aménagement d'un fauteuil de salon. Mais ce n'est qu'au XIXe siècle qu'apparaissent les premiers fauteuils conçus par des praticiens. Les salles suivantes exposent les premiers fauteuils en bois, puis les mixtes et enfin les métalliques. Leur perfectionnement souvent complexe résulte d'une réflexion constante pour améliorer tant le confort du patient que celui du praticien pour opérer le plus ergonomiquement possible.



Fauteuil de Rotondo, 1846 (la partie haute est modulable et un creux est réservé pour caler la tête du patient). Antonio Rotondo (1808-1879), *Tratado completo de la estraccion de los dientes, muelas, y raigones y modo de limpiar la dentadura*, Madrid, Perez, 1846, Pl. 1, p. 143.

11 Guillemeau 1602.

Les meubles

Longtemps itinérante, la pratique dentaire a commencé à réellement se sédentariser au XIX^{e} siècle. Mais la question du rangement des instruments s'est toujours posée. Les « petites caisses doublées de drap & garnies d'autant de petits compartiments » et « la petite armoire qu'on a eu soin de doubler de drap vert ou bleu » de Jacques Croissant de Garengeot (1688-1759)[12] augurait des futurs meubles dentaires de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, (petites armoires, vitrines et tables mobiles) parmi lesquels certains sont devenus de véritables meubles de salon, recherchés pour leur raffinement. Ils devinrent de plus en plus fonctionnels avec l'évolution de la pratique dentaire de plus en plus exigeante techniquement et ergonomiquement.

12 Garengeot 1727 : 282-283.

Meuble Archer N° 12,
vers 1890 (Musée AP-HP).

Les lavabos

Ce sont les dentistes qui les premiers recommandent le lavage des mains. Certes, plus par empathie que dans un souci prophylactique : « Il (le dentiste) doit avoir l'attention de se laver les mains devant la personne dont il va nettoyer les dents afin qu'il ne lui inspire aucun dégoût », écrit Jean-Baptiste Gariot (1761-1815)[13]. Au début, c'est une cuvette et une carafe, ce n'est qu'à partir des années 1880 qu'apparaissent des meubles avec réserve d'eau, une vasque avec un robinet et un réceptacle pour les eaux usées. Dépendant des installations d'eau courante, les lavabos dits « aseptiques » ne se généralisent qu'après les années 1920.

Les crachoirs

Ce n'est qu'à la fin du XVIII^{e} siècle, où pointent l'attention à soi et le souci d'hygiène, qu'apparaissent les crachoirs domestiques, souvent en porcelaine très recherchée. Le crachoir professionnel, peu différent de ceux-ci au début, apparaît probablement au moment de la sédentarisation, pointant toujours le souci que le patient puisse se rincer la bouche[14]. Les crachoirs deviennent des « fontaines » avec l'arrivée de l'eau courante et se solidarisent avec le fauteuil.

13 Gariot 1805 : 252-253.

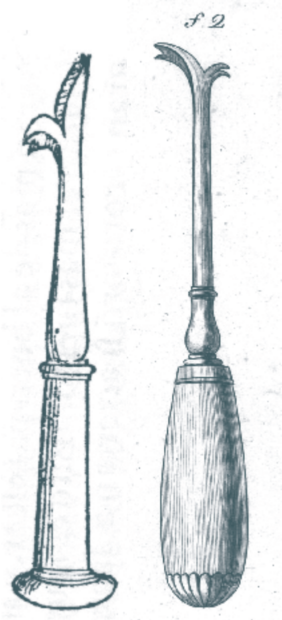
14 Maury 1828 : 203 (« Dans le cas où l'odeur qui s'exhalerait de la bouche de l'opéré serait trop insupportable, on remédierait à cet inconvénient en aromatisant fortement l'eau avec laquelle il doit se rincer de temps en temps la bouche »).

Conclusion

Cette histoire de l'art dentaire enrichit nos connaissances en faisant revivre nos prédécesseurs dans la matérialité de leur exercice. C'est donc non seulement une histoire de l'instrumentation et de l'environnement du praticien qui est exposée dans ce musée virtuel, mais aussi celle de tous les hommes ingénieux qui, pendant des siècles, ont contribué à leur amélioration tant en efficacité qu'en sécurité. C'est celle aussi de tous les audacieux qui, en dépit de la précarité des instruments à leur disposition, ont tenté de soulager des douleurs intolérables. On a mesuré ainsi qu'il aura fallu attendre l'essor métallurgique de la deuxième moitié du XIX^e siècle pour révolutionner la pratique avec des instruments en acier de qualité, ne risquant plus de rompre comme cela arrivait trop souvent, notamment pendant les extractions. C'est enfin l'histoire de tous ceux qui n'ont pu que subir avec effroi la plupart des interventions, car nombreux étaient les accidents graves tels que fractures ou luxations des mâchoires, ouvertures des sinus, hémorragies incoercibles entraînant parfois la mort.

On a pu constater souvent l'important écart-temps existant entre la conception primitive d'un instrument pour faciliter un geste, et son accomplissement définitif. Ainsi, pour extraire une dent, il aura fallu des millénaires pour transformer une simple pince en divers daviers anatomiques. Mais c'est aussi l'histoire de la pérennité de certains instruments qui traversent les siècles, tel ce pied de biche de Francisco Martinez (1557) si semblable à celui de Jean-Baptiste Gariot (1805).

Certes, un musée virtuel est un pis-aller et ne remplace absolument pas un vrai musée, mais le monde entier, dentaire ou pas, peut ainsi le visiter. Enfin, ne constituerait-il qu'un document scientifique pour aider les conservateurs à identifier et répertorier leurs collections, il aurait déjà gagné son pari.



À GAUCHE « Pied de biche pour extraire les dents temporaires », Fr. Martinez de Castrillo, *Coloquio breve y compen-dioso*, Valadolid, S. Martinez, 1557, f° 47r.

À DROITE « Pied de biche pour enlever les racines », J. B. Gariot, *Traité des maladies de la bouche*, Paris, Du-prat-Duverger, 1805, Pl. 10, détail fig. 2.

BIBLIOGRAPHIE

- Eustachi Bartolomeo, *Libellus de dentibus*, Venise, Vicenzo Luchino, 1563. *Petit livre sur les dents*, édition, transcription et traduction par Micheline Ruel-Kellermann, en collaboration avec Marie-Rolande Leyrat-Cornuejols, https://www.biusante.parisdescartes.fr/eustache/
- Fauchard Pierre, *Le Chirurgien Dentiste ou Traité des Dents, où l'on enseigne les moyens de les entretenir propres & saines, de les embellir, d'en réparer la perte & de remédier à leurs maladies, à celles des Gencives & aux accidens qui peuvent survenir aux autres parties voisines des Dents. Avec des Observations & des Réflexions sur plusieurs cas singuliers. Ouvrage enrichi de quarante planches en taille douce.* Par Pierre Fauchard, Chirurgien Dentiste à Paris. Paris, Jean Mariette, 1728.
- Garengeot Jacques Croissant de, Traité des instruments les plus utiles, t. II, Paris, Guillaume Cavellier, 1727.
- Gariot Jean-Baptiste, *Traité des maladies de la bouche*, Paris, Duprat-Verger, 1805, p. 252-253.
- Guillemeau Jacques, *Les Œuvres de chirurgie*, Paris, Nicolas Buon, 1602.
- Hémard Urbain, *Recherche de la vraye anathomie des dents, nature et propriété d'icelles. Où est amplement discouru de ce qu'elles ont de plus que les os ; avec les Maladies qui leur adviennent depuis nostre Enfance, jusques à l'extreme & dernière vieil-lesse. Et les remèdes fort propres à l'un & l'autre Asge. Puis sur la fin pour les conserver en Santé, les reigles necessaires*, Lyon, Benoist Rigaud, 1582. Réédition Rodez, Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, 2009.
- Martinez de Castrillo Francisco, *Coloquio breve y compendioso sobre la materia de la dentadura y maravillosa obra de la boca, con muchos remedios y avisos necessarios. Y la orden de curar, y adreçar los dientes*, Valladolid, Sebastian Martinez, 1557 (UCM). *Dialogue bref et concis sur la denture et ce chef d'œuvre qu'est la bouche*, édition de M. Ruel-Kellermann, Gérard Morisse, Collection Pathographie 5, Paris, De Boccard, 2010.
- Maury J.-C. F, *Traité complet de l'art du dentiste d'après l'état actuel des connaissances*, Paris, Gabon, 1828, p. 203.
- Ruel-Kellermann Micheline, « Les débuts de l'odontologie française » 1980-1990 https://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/presentations/odontologie/debuts.php
- Ruel-Kellermann Micheline, «Recherche de la vraye anathomie des dents, nature et propriété d'icelles, premier livre dentaire français par le chirurgien rouergat, Urbain Hémard, imprimé à Lyon en 1582 », HSM, XLIV (4) 2010, p. 351-361.
- Ruel-Kellermann Micheline, « L'héritage castillan de Francisco Martinez. De Bernardin Martin à Pierre Fauchard ». *Actes de la Société française d'histoire de l'art dentaire*, 2010, 15, p. 42-46. https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhad/wp-content/uploads/ACTES/POUY_SUR_VANNES_2010/2010_09.pdf
- Ruel-Kellermann Micheline, « Le musée virtuel de l'art dentaire », HSM, 2018, LII (2), p. 227-232.
- Solingen Cornelis, *Hand-Griffe der Wund-Artzney nebst dem Ampt und Pficht der Weh-Mutter*, Frankfort an der Oder, Ver-legts Jeremias Schrey und Heinrich Joh. Meyers Erben. Gedruckt bey Christoph Andreas Zeitlern, 1693.

Valable pour les départements de

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

37

0027

RÉCÉPISSÉ 62341R

DE DEMANDE DE CARTE D'IDENTITÉ

ou de renouvellement de la carte N° 37 HA 93813

JUIVE

Délivré à M. (1) Lettich née Agatstein Edith

né le 9. 12. 1914 à Vatra Dornei

de nationalité Roumaine

résidant à Tours

rue Origet N° 112

Profession : sans

Le présent récépissé, tenant lieu de permis de séjour, sera valable jusqu'à réception de la carte d'identité

Taxe versée Gratuite

N° du reçu

Date de la poste

Pénalité versée :

Nombre de mois :

Numéro du reçu :

Date de la poste :

A TOURS, le 13 FEV. 1941

Le Commissaire Central

VILLE DE TOURS COMMISSAIRE CENTRAL INDRE-&-LOIRE

Timbre de la Mairie ou du Commissariat

Tout étranger changeant de domicile sans esprit de retour (ou quittant la France dans les mêmes conditions) devra, avant son départ, faire viser son récépissé par le Commissaire de police (ou, à son défaut, par le Maire).

Dans les 48 heures de son arrivée au lieu de son nouveau domicile (ou de son retour éventuel en France), l'étranger devra également faire viser son récépissé par le Commissaire de police (ou, à défaut, par le Maire).

L'étranger qui négligera de se conformer à ces prescriptions sera passible des peines prévues par l'article 471, § 15, du Code pénal.

(1) Nom et prénoms. Pour les femmes mariées, mentionner le nom de jeune fille après celui du mari.

Ce récépissé ne saurait, en aucun cas, tenir lieu de pièce d'identité.

Edith Lettich a été le médecin des enfants, dont son fils Jean, cinq ans, internés sans leurs parents au camp de La Lande (Monts). Déportée à Auschwitz avec tous les enfants du camp le 23 septembre 1942 (Dossier d'étranger AD37/49W27).

(Photos sur le site du Mémorial de la Shoah, aux noms de Jean Lettich et Edith Lettich)

L'EXPOSITION DESTINS ET TÉMOIGNAGES ÉTUDIANTS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE TOURS DÉPORTÉS EN 1942

Yves Abramovici
Médecin, membre de l'AREHSVAL, Tours
yves_abramovici@hotmail.com

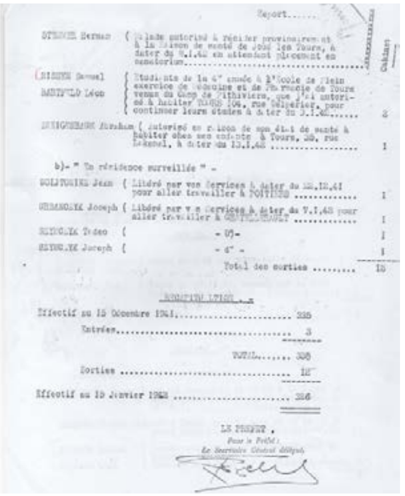
L'exposition *Destins et témoignages* qui s'est tenue du 24 novembre 2022 au 13 janvier 2023, à la Bibliothèque universitaire de médecine de Tours, quatre-vingts ans après cette tragédie, est le fruit d'un travail collaboratif commencé il y a une dizaine d'années à l'initiative de l'association AREHSVAL (Association de Recherches et d'Études Historiques sur la Shoah en Val de Loire) avec la Faculté de médecine de l'Université de Tours.
L'AREHSVAL (https://deportesjuifs37.wordpress.com/) travaille depuis vingt ans sur les 1010 personnes déportées parce que juives à partir de l'Indre-et-Loire, sur leur histoire et leur mémoire. Il s'agit ici de nos recherches portant sur les étudiants à l'École de médecine et de pharmacie de Tours, interdits d'études, internés, déportés parce que juifs, par l'occupant et le régime de Vichy.

Cette exposition, dont l'initiative revient à Marc Fillet (BU de médecine Émile Aron), a été élaborée principalement à partir des dossiers des étudiantes et étudiants archivés temporairement à l'Université de Tours, en coopération avec les équipes de la BU et des Archives (Lucie Lepage)[1]. D'autres sources d'archives importantes sont les Archives Départementales de Touraine (Sébastien Chevereau), sans oublier les archives des familles quand nous réussissons à les retrouver et à les contacter.

Les étudiants de l'École de médecine et de pharmacie de Tours ont payé, pendant la seconde guerre mondiale, un lourd tribut à la politique d'extermination nazie et à la politique de collaboration vichyste. Les étudiants juifs représentent la grande majorité, mais non la totalité des étudiants en médecine déportés en 1942 :

1 Voir la notice « Exposition sur les étudiants de notre faculté tués ou déportés pendant la guerre », *La Rabelaisienne* février 2023, p. 50-51.

François Bonamy a été déporté pour faits de résistance en 1942 et est mort en déportation. L'année 1942 est une année centrale pour les rafles, internements et déportations des Juifs en Indre-et-Loire comme ailleurs dans la France de Vichy. Cette année-là, sont étudiants à l'École de médecine et pharmacie de Tours Jean-Michel Cahen, Ladislaw Grab, Jacques Gross, Léon Bartfeld, Samuel Nissen, Edith Lettich, André Lettich, Joseph Désiré Haffner. Chacun a une histoire singulière et mériterait un hommage approfondi. Évoquons quelques points communs de leurs parcours tragiques, dont témoignent dans l'exposition des archives issues des dossiers de scolarité, d'émouvantes correspondances des étudiants et de leurs familles avec l'École de médecine, des documents ayant trait au camp d'internement de La Lande, les thèses de trois survivants, des photos et des notices biographiques.


Report......

[illegible] Herman ([illegible] autorisé à résider provisoirement à la [illegible] de santé de Joué les Tours, à dater du [illegible].I.42 en attendant placement en sanatorium ......

NISSEN Samuel / BARTFELD Léon (Etudiants de la 4e année à l'Ecole de Plein exercice de Médecine et de Pharmacie de Tours venus du Camp de Pithiviers, que j'ai autorisé à habiter TOURS 104, rue [illegible], pour continuer leurs études à dater du [illegible] 2

[illegible] Abraham (autorisé en raison de son état de santé à habiter chez ses enfants à Tours, [illegible], rue [illegible], à dater du 13.I.42 1

b)- " En résidence surveillée " -

[illegible] Jean (Libéré par mes Services à dater du [illegible].12.41 pour aller travailler à POITIERS 1

[illegible] Joseph (Libéré par mes Services à dater du [illegible].I.42 pour aller travailler à [illegible] 1

[illegible] Tadeo (- id - 1

[illegible] Joseph (- d° - 1

Total des sorties 15

RECAPITULATION. -

Effectif au 15 Décembre 1941 335

Entrées 3

TOTAL 338

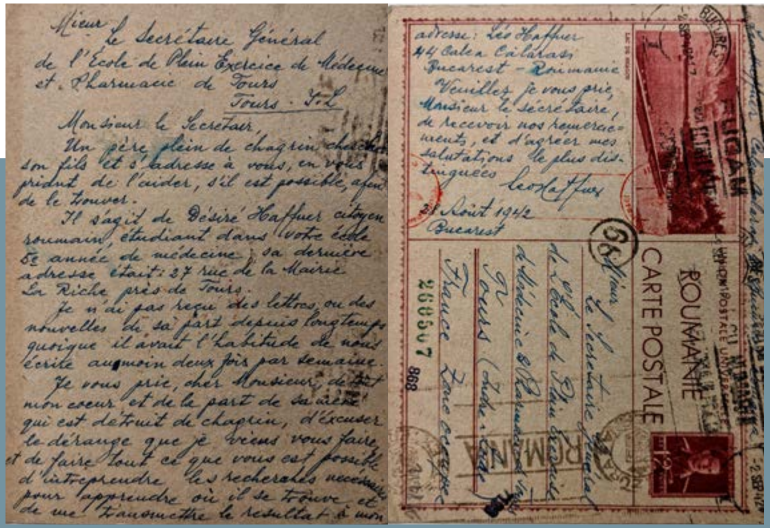
Sorties 12

Effectif au 15 Janvier 1942 326

LE PREFET,
Pour le Préfet :
Le Secrétaire Général délégué,

Les étudiants Nissen et Bartfeld, internés au camp de La Lande (Monts), sont autorisés à habiter Tours pour suivre leurs cours à l'Ecole de médecine (AD37/120W15)

« Un père plein de chagrin cherche son fils… »
Carte postale datée du 28 août 1942, adressée de Roumanie par Léo Haffner à l'Ecole de médecine de Tours
(Dossier de scolarité de Désiré Haffner, Archives Faculté de médecine, Tours)


Monsieur le Secrétaire Général de l'École de Plein Exercice de Médecine et Pharmacie de Tours
Tours - I.-L.

Monsieur le Secrétaire,
Un père plein de chagrin cherche son fils et s'adresse à vous, en vous priant de l'aider, s'il est possible, afin de le trouver.
Il s'agit de Désiré Haffner citoyen roumain, étudiant dans votre école 5e année de médecine ; sa dernière adresse était : 37 rue de la Mairie La Riche près de Tours.
Je n'ai pas reçu des lettres, ou des nouvelles de sa part depuis longtemps quoique il avait l'habitude de nous écrire au moins deux fois par semaine.
Je vous prie, cher Monsieur, de la part de mon coeur et de la part de sa mère qui est détruit de chagrin, d'excuser le dérange que je viens vous faire et de faire tout ce que vous est possible d'entreprendre les recherches nécessaires pour apprendre où il se trouve et de me transmettre le résultat à mon

adresse : Léo Haffner
44 Calea Călărași
Bucarest - Roumanie
Veuillez je vous prie, Monsieur le secrétaire, de recevoir nos remerciements, et d'agréer mes salutations les plus distinguées.
Léo Haffner
28 Août 1942
Bucarest

Monsieur le Secrétaire de l'École de Plein Exercice de Médecine et Pharmacie
Tours (Indre-et-Loire)
France Zone occupée

Jean-Michel Cahen est un étudiant en pharmacie français juif, arrêté, avec son père, comme otage le 9 février 1942 en représailles à un attentat rue du Hallebardier à Tours qui a coûté la vie à un soldat allemand. Ils sont internés à Tours, puis au camp allemand de Royallieu à Compiègne et finalement déportés par le convoi du 5 juin 1942 à Auschwitz, où ils sont assassinés.

Tous les autres étudiants déportés sont venus dans les années 30 de pays d'Europe de l'Est, - Roumanie, Pologne -, où le numerus clausus et les violences antisémites les empêchaient d'étudier la médecine. Ils sont très francophiles et largement francophones, et ont été fort bien accueillis par le Pr Guillaume-Louis, alors directeur de l'École de médecine et de pharmacie de Tours. Ils sont en cours d'études avancé, voire en toute fin d'étude.

Certains, comme André Lettich, se sont engagés volontairement dans les forces armées françaises, ou ont effectué des actes de résistance comme Désiré Haffner, cumulant ainsi les motifs de déportation. D'autres se sont acharnés à poursuivre leurs études de médecine à Tours, dans le difficile contexte du numerus clausus de 3% imposé aux étudiants juifs (loi du 21 juin 1941). Et ceci, même quand ils étaient internés au camp de La Lande à Monts, ayant obtenu l'autorisation de suivre les cours à l'Ecole de médecine, comme Léon Bartfeld et Samuel Nissen.
Tous sont raflés lors de la grande rafle du 15 au 17 juillet 1942, contemporaine de la rafle du Vel d'hiv à Paris, et sont internés à Tours puis à Angers. Ces arrestations surviennent seulement deux semaines après qu'ils aient passé l'examen final de 4e année.
Les hommes sont déportés par le convoi n°8 parti le 20 juillet d'Angers vers Auschwitz, où Léon Bartfeld, Jacques Gross, Ladislaw Grab sont assassinés. Edith Lettich est ramenée d'Angers au camp de La Lande où son fils Jean-Victor, 5 ans, est déjà interné. Elle fera fonction de doctoresse auprès des enfants qui ont été séparés de leurs parents arrêtés et qui sont internés là-bas, dans la plus grande détresse. Elle sera transférée avec eux et son fils dans le dernier convoi partant de Monts pour Drancy le 21 septembre 1942, et aussitôt déportée avec son fils et tous ces enfants le 23 septembre par le convoi n°36 pour Auschwitz, sans retour. .

Les Drs Lettich, Haffner, Nissen, survivront aux déportations et aux marches de la mort. Ils finiront leurs études, feront tous trois des thèses de doctorat directement issues de leur terrible expérience des camps de la mort. Ils choisiront d'exercer la médecine en France.

CHÂTEAU DU CLOS LUCÉ
Parc Leonardo da Vinci

LÉONARD DE VINCI ET L'ANATOMIE, LA MÉCANIQUE DE LA VIE

Exposition temporaire

du 9 juin
au 17 septembre
2023

Léonard de Vinci, folio du codex de Windsor (fac-similé), Foetus dans l'utérus © Château du Clos Lucé - Parc Leonardo da Vinci

L'exposition, présentée au Clos Lucé, plonge le visiteur au cœur des années de Léonard anatomiste et de l'émergence de nouvelles méthodes scientifiques comme la dissection. Trente ans d'une quête absolue afin de percer le mystère de la vie et de décrypter le corps humain dans sa mécanique, son mouvement, son fonctionnement organique.

Un parcours didactique et pluridisciplinaire mêlant livres d'époque, fac-similés, maquettes anatomiques, instruments de dissection et vidéo 3D animées fait découvrir au visiteur l'anatomie du corps humain dans les pas de Léonard.

février 2023

DU 9 JUIN AU 17 SEPTEMBRE 2023 UNE EXPOSITION TEMPORAIRE SE TIENDRA AU CHÂTEAU DU CLOS LUCÉ :

LÉONARD DE VINCI ET L'ANATOMIE, LA MÉCANIQUE DE LA VIE

Dominique Lenen
PU-PH, docteur en histoire des sciences et des techniques,
chercheur associé au centre François Viete (EA 1161)
dominique.lenen@wanadoo.fr

Le Clos Lucé, dernière demeure de Léonard de Vinci, organise pour la toute première fois une exposition consacrée à Léonard et l'anatomie, sous la direction de deux commissaires, les Prs Dominique Le Nen (CHU-BREST) et Pascal Brioist (CESR -TOURS).

En présentant ses travaux à la lumière des connaissances d'aujourd'hui, en confrontant ses planches à l'imagerie médicale moderne, l'exposition vise à redonner à Léonard de Vinci la place qui lui revient dans l'histoire de l'anatomie, à retracer le parcours de ce visionnaire hors du commun, et à révéler la qualité tant scientifique qu'artistique de son œuvre.

novembre 2023

PROCHAIN NUMÉRO

LA FABRIQUE DU CORPS FÉMININ